

BIBLIOTHEQUE
AMUSANTE.

Ouvrages qui paroissent.

Histoire amoureuse des Gaules, de Buffi-
Rabutin , 6 vol.

Histoire du Chevalier Ravannes , 4 vol.

Les Amours d'Henri IV , 2 vol.

Le Roman Comique de Scarron , 4 vol.

Les Contes & Romans de Voltaire ,
4 vol.

Le Sopha , par Crébillon , 2 vol.

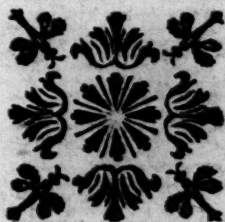
Angola , Histoire Indienne ; où l'on a
ajouté Acajou & Zerphile , 2 vol.

Les Confessions du Comte de *** ,
par Duclos , 2 vol.

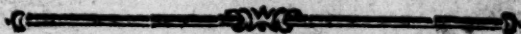


ROMAN
COMIQUE,
Par M. SCARRON.
—
NOUVELLE ÉDITION.

PREMIERE PARTIE.



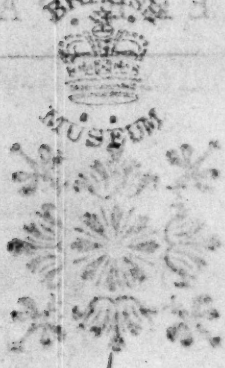
A LONDRES.



M. DCC. LXXXI.

ROMAN
COMIQUE
Par M. SCARRON.
NOUVELLE ÉDITION.

PREMIÈRE PARTIE.



A T O W D R E S

M D C C L X X I

COADJUTEUR,
C'EST TOUT DIRE.

OUI, MONSEIGNEUR,

Votre nom seul porte avec soi
tous les titres & tous les éloges
que l'on peut donner aux person-
nes les plus illustres de notre si-
cle. Il fera passer mon livre pour

E P I T R E.

bon , quelque méchant qu'il puisse être , & ceux même qui trouveront que je le pouvois mieux faire , seront contraints d'avouer que je ne le pouvois mieux dédier. Quand l'honneur que vous me faites de m'aimer , que vous m'avez témoigné par tant de bontés & tant de visites , ne porteroit pas mon inclination à rechercher soigneusement les moyens de vous plaire , elle s'y porteroit d'elle-même. Aussi vous ai-je destiné mon roman , dès le temps que j'eus l'honneur de vous en lire le commence-

E P I T R E.

ment, qui ne vous déplaît pas. C'est
ce qui m'a encouragé à l'achever
plus que toute autre chose, & ce
qui m'empêche de rougir en vous
faisant un si mauvais présent. Si
vous le recevez pour plus qu'il ne
vaut, ou si la moindre partie vous
en plaît, je ne me changerois pas
pour le plus dispos homme de
France. Mais, MONSEIGNEUR,
je n'oserois espérer que vous le li-
fiez, ce seroit trop de temps perdu
pour une personne qui l'emploie
si utilement que vous, & qui a
bien d'autres choses à faire. Je

serai assez récompensé de mon
livre, si vous daignez seulement
le recevoir, & si vous croyez sur
ma parole (puisque c'est tout ce
qui me reste) que je suis de toute
mon ame,

MONSIEUR,

Mais, MONSIEUR,

je n'oserois espérer que vous le li-

rez, ce seroit trop de temps perdu

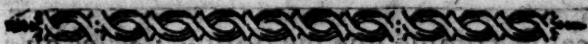
pour une personne qui l'emploie

& qui a

à faire. Je

Votre très-humble &
très-obéissant & très-
obligé serviteur.

SCARRON.



P O R T R A I T
D E M. S C A R R O N ,

Fait par lui-même.



A U L E C T E U R ,

qui ne m'a jamais vu.

LE C T E U R , qui ne m'as jamais vu ,
& peut-être ne t'en soucie gueres. à
cause qu'il n'y a pas beaucoup à profi-
ter à la vue d'une personne faite comme
moi ; sache que je ne me soucierois pas
aussi que tu me visses , si je n'avois ap-
pris que quelques beaux esprits facé-
tieux se réjouissent aux dépens du misé-
rable , & me dépeignent d'une autre
façon que je ne suis fait. Les uns disent
que je suis cul-de-jatte ; les autres que
je n'ai point de cuisses , & que l'on me
met sur une table , dans un étui , où je

cause comme une pie borgne ; & les autres que mon chapeau tient à une corde qui passe dans une poulie , & que je le hausse & baisse pour saluer ceux qui me visitent. Je pense être obligé en conscience de les empêcher de mentir plus long-temps ; & c'est pour cela que j'ai fait faire la planche que tu vois au commencement de mon livre. Tu murmureras sans doute , car tout lecteur murmure , & je murmure comme les autres quand je suis lecteur ; tu murmureras , dis-je , & trouveras à redire de ce que je ne me montre que par le dos. Certes ce n'est pas pour tourner le derrière à la compagnie , mais seulement à cause que le convexe de mon dos est plus propre à recevoir une inscription , que le concave de mon estomac , qui est tout couvert de ma tête penchante , & que par ce côté-là , aussi-bien que par l'autre , on peut voir la situation , ou plutôt le plan irrégulier de ma personne. Sans prétendre faire un présent au public , (car pour Mesdames les neuf

Muses, je n'ai jamais espéré que ma tête devînt l'original d'une médaille) je me serois bien fait peindre, si quelque peintre avoit osé l'entreprendre. Au défaut de la peinture, je m'en vais te dire à peu près comme je suis fait.

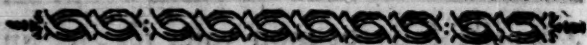
J'ai trente ans passés, comme tu vois au dos de ma chaise. Si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai déjà soufferts depuis huit ou neuf ans. J'ai eu la taille bien faite quoique petite. Ma maladie l'a raccourcie d'un bon pied. Ma tête est un peu grosse pour ma taille. J'ai le visage assez plein, pour avoir le corps très-décharné, des cheveux assez pour ne point porter perruque ; j'en ai beaucoup de blancs, en dépit du proverbe. J'ai la vue assez bonne quoique les yeux gros : je les ai bleus ; j'en ai un plus enfoncé que l'autre, du côté que je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise. Mes dents, autrefois perles quarrées, sont de couleur de bois, & seront bientôt de couleur d'ardoise. J'en ai perdu

une & demie du côté gauche, & deux & demie du côté droit, & deux un peu égrignées. Mes jambes & mes cuisses ont fait premièrement un angle obtus, & puis un angle égal, & enfin un aigu. Mes cuisses & mon corps en font un autre, & ma tête se penchant sur mon estomac, je ne ressemble pas mal à un Z. J'ai les bras raccourcis aussi-bien que les cuisses, & les doigts aussi-bien que les bras. Enfin je suis un raccourci de la misere humaine. Voilà à peu près comme je suis fait. Puisque je suis en si beau chemin, je vais t'apprendre quelque chose de mon humeur. Aussi-bien cet avant-propos n'est-il fait que pour grossir le livre, à la priere du Libraire, qui a peur de ne pas retirer les frais de l'impression. Sans cela il seroit très-inutile, aussi bien que beaucoup d'autres. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on fait des sottises par complaisance, outre celles que l'on fait de son chef.

J'ai toujours été un peu colere, un peu gourmand, & un peu paresseux.

J'appelle souvent mon valet *sot*, & un peu après, *Monsieur*. Je ne hais personne, Dieu veuille qu'on me traite de même. Je suis bien aise quand j'ai de l'argent, & serois encore plus aise si j'avois la santé. Je me réjouis assez en compagnie. Je suis assez content quand je suis seul. Je supporte mes maux assez patiemment ; mais il me semble que mon avant-propos est assez long, & qu'il est temps que je le finisse.





TESTAMENT

DE M. SCARRON.

En Vers Burlesques.

IL n'est plus temps de rimailleur ,
 On m'a dit qu'il faut dérailler :
 Moi , qui suis dans un cul de jatte ,
 Qui ne remue ni pieds ni patte ,
 Et qui n'ai jamais fait un pas ,
 Il faut aller jusqu'au trépas .
 Je ferai pourtant ce voyage ,
 Ce me semble , d'un bon courage .
 Car la rigueur de mon tourment
 Adoucit fort mon monument :
 Je ne crains les eaux du Cocite ,
 Pourvu que la goutte me quitte ,
 Et que je trouve du repos .
 Mais quand je vois cette Atropos ,
 Et que mon mal est sans remède ,
 Je la trouve encor bien plus laide
 Et bien plus affreuse que moi .
 Dieux ! c'est une dure loi !
 Je n'y trouve rien de burlesque ;
 Rien de plaisant , rien de grotesque ,
 Si ce n'étoit qu'assurément
 Je passerois pour un Normand ,

Je me dédirois bien encore,
 A voir la mort, qui tout dévore,
 Je resterois dans mon grabat,
 Sans manchettes, ni sans rabat,
 A composer quelques sonnettes,
 Tant cette vie a d'amourettes.
 Mais un médecin très-méchant
 M'a dit en son funeste chant,
 Comme oiseau de mauvaise augure;
 Qu'il falloit payer à nature
 Le tribut, Vendredi prochain;
 Ainsi j'ai signé de ma main
 Mon testament en ce langage,
 Que je vous ai laissé pour gage.



TESTAMENT.

AU nom d'Apollon, mon seigneur,
 Moi, Scarron, malheureux rimeur,
 Sain d'esprit, de corps bien malade,
 Près de la mortelle estrapade,
 Ne voulant mourir intestat,
 Tout ainsi comme un apostat,
 J'ai déclaré devant les Muses,
 Sans dol, ni sans fard, ni sans ruses,
 Mon ordonnance en équité,
 De ma dernière volonté :

Part. I.

B

C'est à savoir (mot de Notaire ,
Ici pourtant fort nécessaire)
Que je dispose de mes biens ,
Non en faveur des enfans miens ;
Car ce m'est bien de la disgrâce
De ne laisser point de ma race ;
Mais en faveur de mes amis.
De ce peu que le Ciel a mis
Légalement sous ma puissance ,
J'en fais ici reconnoissance ,
C'est-à-dire différens dons ,
Selon que je les ai cru bons.
Premièrement , je donne & legue
A ma femme qui n'est pas begue ,
Pouvoir de se remarier ,
Sans aucun dessein pallier ,
De crainte d'un plus grand désordre ;
Pour prendre le second mari ,
Mais pour moi je crois que cet ordre
De ma dernière volonté
Sera le mieux exécuté :
Car il est vrai , malgré moi-même
Je lui ai fait faire un carême
Qui la doit mettre en appétit ;
Qu'elle en use donc un petit ,
Et que sa sage politique
N'use pas du paralitique ,
Mais qu'elle jouisse du bien
Que permet le sacré lien.
Mais , si quelqu'autre époux l'approche ,
Qu'elle ne fasse point reproche
Des vertus du premier mari ,

Du reste selon sa coutume ;
 Si Dieu m'envoie un fils posthume
 Quelque temps après mon trépas ,
 Ce que pourtant je ne crois pas ,
 Soit à neveux , soit à nieces ,
 Lors je révoque mes largesses.

Item , à mon ami Loret ,
 Je donne un muid de vin clairer ,
 Qui m'a cent fois sauvé la vie ,
 Pour boire à sa première envie ,
 Se souvenir du bon Scarron ,
 En faisant rôtir le maron ;
 Ma pie , qui des mieux caquette ,
 Aussi pour joindre à sa gazette.

Item , par libéralité ,
 Cinq cent livres de gravité ,
 A l'un & à l'autre Corneille ,
 Pendant qu'ils chanteront merveille ;
 Et mon jardin sur l'Hélicon ,
 Qui rapporte un fruit bel & bon ,
 Semé des plus belles pensées ,
 Que Phébus ait jamais tracées ,
Item , au sieur de Boisrobert ,
 Que l'on ne prend jamais sans verd ;
 Cent livres de galanteries ,
 Et quatre cent de menteries ,
 Et des secrets prodigieux
 Que notre art produit en tous lieux ;
 Comme par les eaux de Jouvence ,
 Remettre les vieux en enfance ,
 Donner une vive beauté
 A l'affreuse difformité ;

Faire un louvre d'une cabanne ,
D'une coureuse une Sufanne ,
D'un folâtre en faire un Caton ,
Et d'un gros âne un Cicéron :
Quelque chose de plus encore ,
Peser le vent , blanchir un maure ,
D'une farce en faire un sermon ,
Et canoniser un démon ,
Prédire les choses futures ,
Grossir ou moindrir les figures ,
Faire un nouveau calendrier ,
Et d'une buse un épervier ,
Faire un libéral d'un avare ,
Comme d'un sot un homme rare ;
Un Alexandre d'un poltron ,
Et d'un petit nain un tiphon.
Item , au sieur de Benzerade
Quatre cent livres de pommade ;
Avecque quatorze quintaux
De sonnets & de madrigaux ,
Et la plus belle mélodie
Qu'ait jamais inventé Thalie :
Epigrammes , odes , ballets ,
Epithalames , triolets.
A Moliere le cocuage :
Au gros Saint-Amant du fromage ;
A prendre sur le Milanais ,
Le Parmésan ou Modénois ;
Et pour sa Rome ridicule ,
Une très-favorable Bulle.
Item , je legue au sieur Quinault ,
Sur le Trésorier Guenegault ,

Six cent livres d'enthousiasme,
 Avec la doctrine d'Erasme;
 La fierté des vers empoûlés,
 Dans des actes bien enrôlés.
 Et comme un esprit charitable
 Doit assister un misérable,
 Je donne au Poète crotté
 Deux cent livres de vanité,
 Pour contenter sa passion
 Une feinte approbation,
 De ses plus ridicules Œuvres;
 Car il avale des couleuvres
 Autant qu'on lui reprend de vers,
 Tant il a l'esprit à l'envers.
 Mais je ne fais qu'un don funeste
 A cette épouvantable peste:
 Au saryrique hors de propos,
 Et perturbateur du repos,
 Empoisonneur d'eau d'hipocrène,
 Je donne & legue la gangrène,
 La fievre-quarte, le haut-mal,
 Le farcin même du cheval,
 Et, comme à moi, gouttes bien rudes,
 Qui tourmentent les fous & prudes;
 Ma chaise & mon infec bassin
 Au fort ignorant médecin,
 Avecque tous les maux encore
 De cette poète de Pandore,
 D'un jaloux le fâcheux tourment,
 Qui le ronge éternellement.

CODICILLE.

MAis pour n'user point d'apostille
 Pour beaucoup que j'avois omis ;
 Je fais ici mon codicille
 Pour mes plus confidens amis.
 Ce sont ceux de l'Académie,
 Où brillent les esprits du temps,
 Dont ma muse étoit tant amie,
 Je veux tous les rendre contents.
 Autant Poètes qu'Orateurs,
 Je donne quantité d'éloges
 A ces illustres correcteurs,
 Sans qui nous serions allobroges.
 Je donne un fort bel équipage
 A Costin, Testin, Balesdans,
 Pour bien corriger le langage
 De nos ancêtres ignorans.
 La netteté, la politesse,
 Pour retrancher le superflu,
 Eviter la molle bassesse
 Dedans un style résolu.
 Pour corriger la comédie,
 En toute maniere d'écrits,
 Je donne l'Encyclopédie
 A ces admirables esprits.
 Pour Pélisson n'est gueres en peine
 D'être en mon testament écrit ;
 Il a fait comme Madeleine ;
Optimam partem elegit.

Ainsi je ne fais nul outrage;
Je donne à tous, selon la loi;
Mais pour achever mon ouvrage;
Et sous le bon plaisir du Roi,
Je mets librement mon paraphe,
Pour recevoir mes pensions,
De qui joindra mon épitaphe
A mes dernières actions.

EPITAPHE DE M. SCARRON.

Celui qu'ici maintenant dort,
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit;
Garde bien que tu ne l'éveilles;
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

SUR LE PORTRAIT

DUDIT SIEUR SCARRON.

Toi qui vois en cette peinture
Un plus bel esprit que Caton,
Sous le portrait d'un avorton,
Sache, Lecteur, que la nature

20 . TESTAMENT, &c.

Mit son pouvoir & son crédit,
Pour rendre parfait cet esprit,
Si bien que dans ce grand génie,
Ayant épuisé ses trésors,
Sa puissance se vit finie,
Sans pouvoir achever le corps.

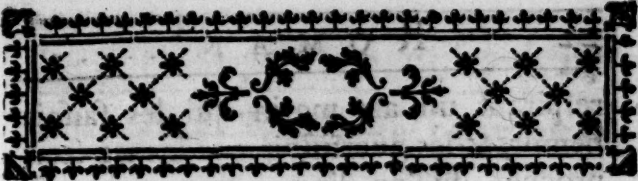
SUR LE MÊME PORTRAIT.

ALors que nature entreprit,
Par l'ordre du Lance-tonnerre,
De faire le plus bel esprit
Qui fut jamais dessus la terre,
Elle en vint enfin à l'effet,
Mais voulant donner l'avantage,
Pour rendre son œuvre parfait,
Au bel esprit un beau visage.
Le même Jupiter, jaloux
D'un esprit tout rempli de flâmes,
Lui fit cesser tout en courroux,
La façon de si belles ames.

Et de peur qu'il ne pénétrât
Dans les secrets de l'Empirée,
Il lui cria : non plus ultra;
Il a l'âme assez éclairée.

Soudain la nature, à ces mots,
Quitta cette imparfaite trogne,
Et de sa chair fit un chaos,
N'osant achever sa belogne.

F I N.



ROMAN COMIQUE.



PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Une Troupe de Comédiens arrive dans la
ville du Mans.*

LE Soleil avoit achevé plus de la moitié de sa course, & son char ayant attrapé le penchant du monde, rouloit plus vîte qu'il ne vouloit. Si ses chevaux eussent voulu profiter de la pente du chemin, ils eussent achevé ce qui restoit du jour en moins d'un demi-quart d'heure, mais au lieu de tirer de toute leur force, ils ne s'amusoient qu'à faire des courbettes.

respirant un air marin qui les faisoit hennir, & les avertissoit que la mer étoit proche, où l'on dit que leur maître se couche toutes les nuits. Pour parler plus humainement & plus intelligiblement, il étoit entre cinq & six, quand une charrette entra dans les halles du Mans. Cette charrette étoit attelée de quatre bœufs fort maigres, conduits par une jument poulinière, dont le poulain alloit & venoit à l'entour de la charrette, comme un petit fou qu'il étoit. La charrette étoit pleine de coffres, de malles, & de gros paquets de toiles peintes, qui faisoient comme une pyramide, au haut de laquelle paroissoit une demoiselle habillée, moitié ville, moitié campagne. Un jeune homme, aussi pauvre d'habits que riche de mine, marchoit à côté de la charrette. Il avoit une grande emplâtre sur le visage qui lui couvroit un œil & la moitié de la joue, & portoit un grand fusil sur son épaule, dont il avoit assassiné plusieurs pies, geais & corneilles, qui faisoient comme une bandoulière,

au bas de laquelle pendoient par les pieds une poule & un oison, qui avoient bien la mine d'avoir été pris à la petite guerre. Au lieu de chapeau il n'avoit qu'un bonnet de nuit, entortillé de jarretieres de différentes couleurs; & cet habillement de tête étoit une maniere de turban qui n'étoit encore qu'ébauché, & auquel on n'avoit pas encore donné la dernière main. Son pourpoint étoit une casaque de grisette, ceinte avec une courroie, laquelle lui servoit aussi à soutenir une épée, qui étoit si longue, qu'on ne s'en pouvoit aider adroitement sans fourchette. Il portoit des chausses troussées à bas d'attaches comme celles des Comédiens, quand ils représentent un héros de l'antiquité, & il avoit au lieu de souliers des brodequins à l'antique, que les boues avoient gâtés jusqu'à la cheville du pied. Un vieillard vêtu plus régulièrement, quoique très-mal, marchoit à côté de lui. Il portoit sur ses épaules une basse de viole, & parce qu'il se courboit un peu en mar-

chant , on l'eût pris de loin pour une grosse tortue , qui marchoit sur ses jambes de derriere. Quelque critique murmura de la comparaison, à cause du peu de proportion qu'il y a d'une tortue à un homme; mais j'entends parler des grandes tortues qui se trouvent dans les Indes , & de plus je m'en sers de ma seule autorité. Retournons à notre caravanne. Elle passa devant le tripot de la Biche , à la porte duquel étoient assemblés quantité des plus gros bourgeois de la ville. La nouveauté de l'attirail , & le bruit de la canaille qui s'étoit assemblée autour de la charrette, furent cause que tous ces honorables bourgeois jetterent les yeux sur nos inconnus. Un Lieutenant de Prévôt entr'autres , nommé la Rappiniere , les vint accoster , & leur demanda avec une autorité de Magistrat, quels gens ils étoient ? Le jeune homme dont je viens de vous parler, prit la parole ; & sans mettre les mains au turban , parce que de l'une il tenoit son fusil , & de l'autre la garde de son épée,

de

de peur qu'elle ne lui battît les jambes, lui dit qu'ils étoient François de naissance, Comédiens de profession; que son nom de théâtre étoit Destin, celui de son vieux camarade, la Rancune, celui de la demoiselle, qui étoit juchée comme une poule au haut de leur bagage, la Caverne. Ce nom bizarre fit rire quelques-uns de la compagnie; sur quoi le jeune Comédien ajouta, que le nom de la Caverne ne devoit pas sembler plus étrange à des hommes d'esprit, que ceux de la Montagne, la Vallée, la Rose ou l'Epine. La conversation finit par quelques coups de poing & juremens de Dieu, que l'on entendoit au-devant de la charrette. C'étoit le valet du tripot, qui avoit battu le charretier sans dire garre, parce que ses bœufs & sa jument usoient trop librement d'un amas de foin qui étoit devant la porte. On appaisa la noise, & la maîtresse du tripot, qui aimoit la Comédie plus que Sermon ni Vêpres, par une générosité inouïe en une maîtresse de tripot, per-

mit au charretier de faire manger ses bêtes tout leur saoul. Il accepta l'offre qu'elle lui fit; & pendant que ses bêtes mangèrent, l'Auteur se reposa quelque temps, & se mit à songer à ce qu'il diroit dans le second Chapitre.

C H A P I T R E I I.

Quel homme étoit le fleur de la Rappiniere.

LE fleur de la Rappiniere étoit alors le rieur de la ville du Mans. Il n'y a point de petite ville qui n'ait son rieur. La ville de Paris n'en a pas pour un, elle en a dans chaque quartier, & moi-même qui vous parle, je l'aurois été du mien si j'avois voulu; mais il y a long-temps, comme tout le monde sait, que j'ai renoncé à toutes les vanités du monde. Pour revenir au fleur de la Rappiniere, il renoua bientôt la conversation que les coups de poings avoient interrompue,

& demanda au jeune Comédien si leur troupe n'étoit composée que de Mademoiselle de la Caverne, de Monsieur de la Rancune & de lui. Notre troupe est aussi complete que celle du Prince d'Orange, ou de son Altesse d'Epernon, lui répondit-il ; mais par une disgrâce qui nous est arrivée à Tours, où notre étourdi de portier a tué un des fusiliers de l'Intendant de la province, nous avons été contraints de nous sauver un pied chaussé & l'autre nud, en l'équipage que vous nous voyez. Ces fusiliers de Monsieur l'Intendant en ont fait autant à la Flèche, dit la Rappiniere. Que le feu Saint-Antoine les arde, dit la Tripotiere, ils sont cause que nous n'aurons pas la comédie. Il ne tiendrait pas à nous, répondit le vieux Comédien, si nous avions les clefs de nos coffres pour avoir nos habits, & nous divertirions quatre ou cinq jours Messieurs de la ville, avant que de gagner Alençon, où le reste de la troupe a le rendez-vous. La réponse du Comédien fit ou-

vrir les oreilles à tout le monde. La Rappiniere offrit une vieille robe de sa femme à la Caverne , & la Tripotiere deux ou trois paires d'habits qu'elle avoit en gage , à Destin & à la Rancune. Mais, ajouta quelqu'un de la compagnie , vous n'êtes que trois. J'ai joué une piece moi seul , dit la Rancune , & j'ai fait en même-temps le Roi , la Reine & l'Ambassadeur. Je parlois en fausset quand je faisois la Reine ; je parlois du nez pour l'Ambassadeur , & me tournois vers ma couronne que je posois sur une chaise ; & pour le Roi , je reprenois mon siège , ma couronne & ma gravité , & grossiffois un peu ma voix : & qu'ainsi ne soit , si vous voulez contenter notre charretier & payer notre dépense en l'hôtellerie , fournissez vos habits , & nous jouerons avant que la nuit vienne ; ou bien nous irons boire avec votre permission , & nous reposer , car nous avons fait une grande journée. Le parti plut à la compagnie , & le diable de la Rappiniere , qui s'avisait toujours de

quelque malice, dit qu'il ne falloit point d'autres habits que ceux de deux jeunes hommes de la ville, qui jouoient une partie dans le tripot, & que Mademoiselle de la Caverne en son habit d'ordinaire, pourroit passer pour tout ce que l'on voudroit en une comédie. Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait; en moins d'un demi-quart d'heure les Comédiens eurent chacun deux ou trois coups, furent travestis, & l'assemblée qui s'étoit grossie, ayant pris place en une chambre haute, on vit, derriere un drap sale que l'on leva, le comédien Destin couché sur un matelas, un corbillon sur la tête, qui lui servoit de couronne, se frottant un peu les yeux, comme un homme qui s'éveille, & récitant du ton de Mondori le rôle d'Hérode, qui commence par,

Fantôme injurieux qui troubles mon repos.

L'emplâtre qui lui couvroit la moitié du visage, ne l'empêcha pas de faire voir qu'il étoit excellent Comédien. Mademoiselle de la Caverne fit des mer-

veilles dans les rôles de Marianne & de Salomé ; la Rancune fatisfit tout le monde dans les autres rôles de la piece ; & elle s'en alloit être conduite à bonne fin , quand le diable , qui ne dort jamais , s'en mêla , & fit finir la tragédie ; non pas par la mort de Marianne & par les désespoirs d'Hérode , mais par mille coups de poing , autant de soufflets , un nombre effroyable de coups de pieds , des juremens qui ne se peuvent compter , & ensuite une belle information que fit faire le Sieur de la Rappiniere , le plus expert de tous les hommes en pareille matiere.

CHAPITRE III.

Le déplorable succès qu'eut la Comédie.

DANS toutes les Villes subalternes du Royaume , il y a d'ordinaire un tripot où s'assemblent tous les jours les fainéans de la Ville ; les uns pour jouer ,

les autres pour regarder ceux qui jouent : c'est-là que l'on rime richement en Dieu, que l'on épargne fort peu le prochain, & que les absens sont assassinés à coups de langue. On n'y fait quartier à personne, tout le monde y vit de Turc à Maure, & chacun y est reçu pour railler selon le talent qu'il en a eu du Seigneur. C'est en un de ces tripots-là, si je m'en souviens, que j'ai laissé trois personnes comiques, récitant la Marianne devant une honorable compagnie, à laquelle présidoit le sieur de la Rappiniere. Au même temps qu'Hérode & Marianne s'entredisoient leurs vérités, les deux jeunes hommes, de qui l'on avoit pris si librement les habits, entrèrent dans la chambre en caleçons, & chacun sa raquette à sa main. Ils avoient négligé de se faire frotter pour venir entendre la Comédie. Leurs habits, que portoient Hérode & Pherore, leur ayant d'abord frappé la vue, le plus colere des deux s'adressant au valet du tripor : fils de chienne, lui dit-il, pourquoi as-tu

donné mon habit à ce bâteleur ? Ce valet qui le connoissoit pour un grand brutal, lui dit en toute humilité que ce n'étoit pas lui. Et qui donc, barbe de cocu, ajouta-t-il ? Le pauvre valet n'osoit en accuser la Rappiniere en sa présence ; mais lui qui étoit le plus insolent de tous les hommes, lui dit en se levant de sa chaise : c'est moi, qu'en voulez-vous dire ? Que vous êtes un sot, répartit l'autre, en lui déchargeant un démesuré coup de sa raquette sur les oreilles. La Rappiniere fut si surpris d'être prévenu d'un coup, lui qui avoit accoutumé d'en user ainsi, qu'il demeura comme immobile, ou d'admiration, ou parce qu'il n'étoit pas encore assez en colere, & qu'il lui en falloit beau-coup pour se résoudre à se battre, ne fût-ce qu'à coups de poing : & peut-être que la chose en fût demeurée là, si son valet, qui avoit plus de colere que lui, ne se fût jetté sur l'agresseur, en lui donnant dans le beau milieu du visage un coup de poing, avec toutes les cir-

constances, & ensuite une grande quantité d'autres, où ils purent aller. La Rappiniere le prit en queue, & se mit à travailler sur lui à coups de poing, comme un homme qui a été offensé le premier : un parent de son adversaire prit la Rappiniere de la même façon. Ce parent fut investi par un ami de la Rappiniere pour faire diversion; celui-ci le fut d'un autre, & celui-là d'un autre; enfin tout le monde prit parti dans la chambre. L'un juroit, l'autre injurioit, tous s'entrebattoient. La Tripotiere qui voyoit rompre ses meubles, emplissoit l'air de cris pitoyables. Vraisemblablement, ils devoient tous périr par coups d'escabeaux, de pieds & de poings, si quelques-uns des Magistrats de la Ville qui se promenoient sous les halles, avec le Sénéchal du Maine ne fussent accourus à la rumeur. Quelques-uns furent d'avis de jeter deux ou trois sceaux d'eau sur les combattans, & le remède eût peut-être réussi; mais ils se séparèrent de lassitude, outre que deux Peres

Capucins, qui se jetterent par charité dans le champ de bataille, mirent entre les combattans, non pas une paix bien affermie, mais firent au moins accorder quelques treves, pendant lesquelles on put négocier, sans préjudice des informations qui se firent de part & d'autre. Le Comédien Destin fit des prouesses à coup de poing, dont on parle encore dans la ville du Mans, suivant ce qu'en ont raconté les deux jouvenceaux, auteurs de la querelle, avec lesquels il eut particulièrement affaire, & qu'il pensoit de coups, outre quantité d'autres du parti contraire qu'il mit hors de combat du premier coup. Il perdit son emplâtre durant la mêlée, & l'on remarqua qu'il avoit le visage aussi beau que la taille riche. Les museaux sanglants furent lavés d'eau fraîche, les colets déchirés furent changés, on appliqua quelques cataplasmes, & même l'on fit quelques points d'aiguille, & les meubles furent aussi remis en place, non pas du tout si entiers que lorsqu'on les

désarrangea. Enfin un moment après, il ne resta plus rien du combat, que beaucoup d'animosité qui paroissoit sur les visages des uns & des autres. Les pauvres Comédiens sortirent avec la Rappiniere, qui verbalisa le dernier. Comme ils passoient du tripot sous les halles, ils furent investis par sept ou huit braves l'épée à la main. La Rappiniere, selon sa coutume, eut grand peur, & pensa bien avoir quelque chose de pis, si Destin ne se fût généreusement jetté au-devant d'un coup d'épée qui lui alloit passer au travers du corps; il ne put pourtant si bien le parer, qu'il reçut une légère blessure dans le bras. Il mit l'épée à la main en même temps, & en moins de rien fit voler à terre deux épées, ouvrit deux ou trois têtes, donna force coups sur les oreilles, & déconfit si bien Messieurs de l'embuscade, que tous les assistans avouerent qu'ils n'avoient jamais vu un si vaillant homme. Cette partie ainsi avortée, avoir été dressée à la Rappiniere par

deux petits nobles , dont l'un avoit épousé la sœur de celui qui commença le combat par un grand coup de raquette ; & vraisemblablement la Rappiniere étoit gâté , sans le vaillant défenseur que Dieu lui suscita en notre vaillant Comédien. Le bienfait trouva place en son cœur de roche ; & sans vouloir permettre que ces pauvres restes d'une troupe délabrée alassent loger en une hôtellerie , il les emmena chez lui , où le charretier déchargea le bagage comique , & s'en retourna en son village.

CHAPITRE IV.

*Dans lequel on continue à parler du
Sieur de la Rappiniere , & de ce qui
arriva la nuit en sa maison.*

MADEMOISELLE de la Rappiniere reçut la compagnie avec force compliment , car elle étoit la femme du monde
qui

qui se plaisoit le plus à en faire. Elle n'étoit pas laide, quoique si maigre & si sèche, qu'elle n'avoit jamais mouché de chandelle avec ses doigts, que le feu n'y prît : j'en pourrois dire cent choses rares, que je laisse de peur d'être trop long. En moins de rien les deux dames furent si grandes camarades, qu'elles s'entr'appellerent ma chere & ma fidelle. La Rappiniere, qui avoit de la mauvaise gloire autant que barbier de la ville, dit en entrant, qu'on allât à la cuisine & à l'office faire hâter le souper. C'étoit une pure rodomontade : outre son vieux valet qui pansoit même les chevaux, il n'y avoit dans le logis qu'une jeune servante, & une autre vieille boiteuse, & qui avoit du mal comme un chien. Sa vanité fut punie par une grande confusion. Il mangeoit d'ordinaire au cabaret, aux dépens des sots, & sa femme & son train si réglé étoient réduits au potage au choux selon la coutume du pays. Voulant paroître devant ses hôtes & les régaler, il pensa à couler

par derriere son dos quelque monnoie à son valet, pour aller querir de quoi souper : par la faute du valet ou du maître, l'argent tomba sur la chaise où il étoit assis, & de la chaise en bas. La Rappiniere en devint tout violet, sa femme en rougit, le valet en jura, la Caverne en sourit, la Rancune n'y prit peut-être pas garde, & pour Destin, je n'ai pas bien su l'effet que cela fit sur son esprit. L'argent fut ramassé, & en attendant le souper, on fit conversation. La Rappiniere demanda à Destin pourquoi il se déguisoit le visage d'un emplâtre : il lui dit qu'il en avoit sujet, & que se voyant travesti par accident, il avoit voulu ôter aussi la connoissance de son visage à quelques ennemis qu'il avoit. Enfin, le souper vint, bon ou mauvais : la Rappiniere but tant qu'il s'enivra, & la Rancune s'en donna aussi jusqu'aux gardes. Destin soupa fort sobrement, en honnête homme, la Caverne en Comédienne affamée, & Mademoiselle de la Rappiniere en femme

qui veut profiter de l'occasion, c'est-à-dire, tant qu'elle en fut dévoyée. Tandis que les valets mangerent & que l'on dressa les lits, la Rappiniere les accabla de cent contes pleins de vanité. Destin coucha seul en une petite chambre, la Caverne avec la fille de chambre dans un cabinet, & la Rancune avec le valet, je ne sai où. Ils avoient tous envie de dormir, les uns de lassitude, les autres d'avoir trop soupé : & cependant ils ne dormirent gueres, tant il est vrai qu'il n'y a rien de certain en ce monde. Après le premier sommeil, Mademoiselle de la Rappiniere eut envie d'aller où les Rois ne peuvent aller qu'en personne : son mari se réveilla bientôt après, & quoiqu'il fût bien saoul, il sentit bien qu'il étoit seul. Il appella sa femme, & on ne lui répondit point. Avoir quelque soupçon, se mettre en colere, se lever de furie ; ce ne fut qu'une même chose. A la sortie de la chambre il entendit marcher devant lui ; il suivit quelque temps le bruit qu'il

entendoit; & au milieu d'une petite galerie qui conduisoit à la chambre de Destin, il se trouva si près de ce qu'il suivoit, qu'il crut lui marcher sur les talons. Il pensa se jeter sur sa femme, & la saisir en criant : ah, putain ! Ses mains ne trouverent rien, & ses pieds rencontrant quelque chose, il donna du nez en terre, & se sentit enfoncer dans l'estomac quelque chose de pointu. Il cria effroyablement au meurtre, & on m'a poignardé, sans quitter sa femme, qu'il pensoit tenir par les cheveux, & qui se débattoit sous lui. A ses cris, ses injures & ses juremens, toute la maison fut en rumeur, & tout le monde vint à son aide ; en même temps la servante avec une chandelle ; la Rancune & le valet, en chemises sales ; la Caverne, en juppe fort méchante ; Destin, l'épée à la main, & Mademoiselle de la Rappiniere vint la dernière, & fut bien étonnée, aussi bien que les autres, de trouver son mari tout furieux, lutant contre une chevre, qui allaitoit dans la

maison les petits d'une chienne morte en couche. Jamais homme ne fut plus confus que la Rappiniere. Sa femme, qui se douta bien de la pensée qu'il avoit eue, lui demanda s'il étoit fou. Il répondit sans savoir presque ce qu'il disoit, qu'il avoit pris la chevre pour un voleur. Destin devina ce qui en étoit; chacun regagna son lit, & crut ce qu'il voulut de l'aventure, & la chevre fut renfermée avec ses petits chiens.

C H A P I T R E V.

Qui ne contient pas grand'chose.

LE Comédien la Rancune, un des principaux héros de notre roman, car il n'y en aura pas pour un dans ce livre-ci : & puisqu'il n'y a rien de plus parfait qu'un héros de livre, demi-douzaine de héros, ou soi-disans tels, feront plus d'honneur au mien, qu'un seul qui seroit peut-être celui dont on

parleroit le moins , comme il n'y a qu'heur & malheur en ce monde. La Rancune donc étoit de ces misantropes qui haïssent tout le monde , & qui ne s'aiment pas eux - mêmes ; j'ai su de beaucoup de personnes qu'on ne l'avoit jamais vu rire. Il avoit assez d'esprit & faisoit assez bien de méchans vers ; d'ailleurs nullement homme d'honneur , malicieux comme un vieux singe , & envieux comme un chien. Il trouvoit à redire en tous ceux de sa profession. Bellerose étoit trop affecté , Mondori trop rude , Fléridor trop froid , & ainsi des autres ; & je crois qu'il eût aisément laissé conclure , qu'il avoit été le seul Comédien sans défaut ; & cependant il n'étoit plus souffert dans la troupe , qu'à cause qu'il avoit vieilli dans le métier. Du temps qu'on étoit réduit aux pièces de Hardi , il jouoit en fausset & sous les masques les rôles de nourrice. Depuis qu'on commença à mieux faire la comédie , il étoit le surveillant du portier , jouoit les rôles de confidens , ambassa-

deurs & recors, quand il falloit accompagner un Roi, prendre ou assassiner quelqu'un ou donner bataille : il chantoit une méchante taille aux trios, du temps qu'on en chantoit, & se farinoit à la farce. Sur ces beaux talens-là, il avoit fondé une vanité insupportable, laquelle étoit jointe à une raillerie continue, une médifance qui ne s'épuisoit point, & une humeur querelleuse qui étoit pourtant soutenue par quelque valeur. Tout cela le faisoit craindre à ses compagnons ; avec Destin seul il étoit doux comme un agneau, & se montrait devant lui raisonnable, autant que son naturel le pouvoit permettre. On a voulu dire qu'il en avoit été battu, mais ce bruit-là n'a pas duré long-temps, non plus que celui de l'amour qu'il avoit pour le bien d'autrui, jusqu'à s'en saisir furtivement : avec tout cela, le meilleur homme du monde. Je vous ai dit, ce me semble, qu'il coucha avec le valet de la Rappinière, qui s'appelloit Doguin. Soit que le lit où il coucha ne fût

pas bon, ou que Doguin ne fût pas bon coucheur, il ne put dormir de toute la nuit. Il se leva dès le point du jour, aussi-bien que Doguin qui fut appelé par son maître; & passant devant la chambre de la Rappiniere, il lui alla donner le bon jour. La Rappiniere reçut son compliment avec un faste de Prévôt provincial, & ne lui rendit pas la dixieme partie des civilités qu'il en reçut; mais comme les Comédiens jouent toutes sortes de personnages, il ne s'en émut gueres. La Rappiniere lui fit cent questions sur la Comédie, & de fil en aiguille (il me semble que ce proverbe est ici fort bien appliqué), lui demanda depuis quand ils avoient Destin dans leur troupe, & ajouta qu'il étoit excellent Comédien. Ce qui reluit n'est pas or, répartit la Rancune: du temps que je jouois les premiers rôles, il n'eût joué que les pages; comment sauroit-il un métier qu'il n'a jamais appris? Il y a fort peu de temps qu'il est dans la Comédie: on ne devient pas Comédien

comme un champignon ; parce qu'il est jeune , il plaît : si vous le connoissiez comme moi , vous en rabatriez plus de la moitié. Au reste , il fait l'entendu , comme s'il étoit sorti de la côte de Saint-Louis , & cependant il ne découvre point qui il est , ni d'où il est , non plus qu'une belle Cloris qui l'accompagne , qu'il appelle sa sœur , & Dieu veuille qu'elle le soit. Tel que je suis , je lui ai sauvé la vie dans Paris , aux dépens de deux bons coups d'épée : & il en a été si méconnoissant , qu'au lieu de me suivre quand on me porta à quatre chez un Chirurgien , il passa la nuit à chercher dans les boues je ne sai quel bijou de diamans , qui n'étoient peut-être que d'Alençon ; & qu'il disoit que ceux qui nous attaquèrent lui avoient pris. La Rappiniere demanda à la Rancune comment ce malheur-là lui étoit arrivé. Ce fut le jour des Rois sur le Pont-Neuf , répondit la Rancune. Ces dernières paroles troublèrent extrêmement la Rappiniere & son valet Doguin ; ils pâlirent

& rougirent l'un & l'autre; & la Rappiniere changea de discours si vîte, & avec un si grand désordre d'esprit, que la Rancune s'en étonna. Le Bourreau de la Ville & quelques Archers qui entrèrent dans la chambre, rompirent la conversation, & firent grand plaisir à la Rancune, qui sentit bien que ce qu'il avoit dit, avoit frappé la Rappiniere en quelqu'endroit bien tendre, sans pouvoir deviner la part qu'il y pouvoit prendre. Cependant le pauvre Destin, qui avoit été si bien sur le tapis, étoit bien en peine; la Rancune le trouva avec Mademoiselle de la Caverne, bien empêché à faire avouer à un vieux tailleur, qu'il avoit mal oui, & encore plus mal travaillé. Le sujet de leur différend étoit, qu'en déchargeant le bagage comique, Destin avoit trouvé deux pourpoints & un haut de-chausses fort usés; qu'il les avoit donnés à ce vieux tailleur, pour en tirer une maniere d'habit plus à la mode que les chausses de pages qu'il portoit; & que le tailleur, au

lieu d'employer un des pourpoints pour raccommode l'autre , & le haut-de-chausses aussi , par une faute de jugement, indigne d'un homme qui avoit raccomodé de vieilles hardes toute sa vie, avoit rhabillé les deux pourpoints des meilleurs morceaux du haut-de-chausses ; tellement que le pauvre Destin , avec tant de pourpoints & si peu de hauts-de-chausses , se trouvoit réduit à garder la chambre , ou à faire courir les enfans après lui , comme il avoit déjà fait avec son habit comique. La libéralité de la Rappiniere répara la faute du tailleur , qui profita des deux pourpoints rhabillés , & Destin fut régalé de l'habit d'un voleur qu'il avoit fait rouer depuis peu. Le Bourreau qui s'y trouva présent , & qui avoit laissé cet habit en garde à la Servante de la Rappiniere , dit fort insolemment que l'habit étoit à lui ; mais la Rappiniere le menaça de lui faire perdre sa charge. L'habit se trouva assez juste pour Destin , qui sortit avec la Rappiniere & la Ran-

cune. Ils dînerent en un cabaret aux dépens d'un bourgeois qui avoit affaire de la Rappiniere. Mademoiselle de la Caverne s'amusa à savonner son colet sale, & tint compagnie à son hôtesse. Le même jour Doguin fut rencontré par un des jeunes hommes qu'il avoit battu le jour avant dans le tripot, & revint au logis avec deux bons coups d'épée & force coups de bâton; & à cause qu'il étoit bien blessé, la Rancune, après avoir soupé, alla coucher dans une hôtellerie voisine, fort lassé d'avoir couru toute la Ville, accompagnant avec son camarade Destin, le Sieur de la Rappiniere, qui vouloit avoir raison de son valet assassiné.



C H A P I T R E V I.

L'aventure du pot de chambre ; la mauvaise nuit que la Rancune donna à l'hôtellerie ; l'arrivée d'une partie de la Troupe ; mort de Doguin , & autres choses semblables.

LA Rancune entra dans l'hôtellerie , un peu plus que demi-ivre. La servante de la Rappiniere qui le conduisoit , dit à l'hôtesse qu'on lui dressât un lit. Voici le reste de notre écu , dit l'hôtesse , si nous n'avions point d'autre pratique que celle-là , notre louage seroit mal payé. Taisez-vous , sotte , dit son mari , Monsieur de la Rappiniere nous fait trop d'honneur ; que l'on dresse un lit à ce Gentilhomme. Voir qui en auroit , dit l'hôtesse : il ne m'en restoit qu'un , que je viens de donner à un marchand du Bas-Maine. Le marchand entra là-dessus , & ayant appris le sujet de la

contestation, offrit la moitié de son lit à la Rancune, soit qu'il eût affaire à la Rappiniere, ou qu'il fût obligé de son naturel. La Rancune l'en remercia, autant que la sécheresse de sa civilité le put permettre. Le marchand soupa, l'hôte lui tint compagnie, & la Rancune ne se fit pas prier deux fois pour faire le troisieme, & se mit à boire sur nouveaux frais. Ils parlerent des impôts, pestèrent contre les Maltotiers, réglèrent l'état, & se réglèrent si peux-mêmes, & l'hôte tout le premier, qu'il tira sa bourse de sa pochette, & demanda à compter, ne se souvenant plus qu'il étoit chez lui. Sa femme & sa servante l'entraînerent par les épaules dans sa chambre, & le mirent sur un lit tout habillé. La Rancune dit au marchand qu'il étoit affligé d'une difficulté d'urine, & qu'il étoit bien fâché d'être contraint de l'incommoder; à quoi le marchand lui répondit, qu'une nuit étoit bientôt passée. Le lit n'avoit point deuelle, & joignoit la muraille; la Ran-

Rancune s'y jetta le premier, & le marchand s'y étant mis après, en la bonne place, la Rancune lui demanda le pot de chambre. Er qu'en voulez-vous faire, dit le marchand? Le mettre auprès de moi, de peur de vous incommoder, dit la Rancune. Le marchand lui répondit qu'il le lui donneroit quand il en auroit affaire, & la Rancune n'y consentit qu'à peine, lui protestant qu'il étoit au désespoir de l'incommoder. Le marchand s'endormit sans lui répondre, & à peine commença-t-il à dormir de toute sa force, que le malicieux Comédien, qui étoit un homme à s'éborgner pour faire perdre un œil à un autre, tira le pauvre marchand par le bras, en lui criant: Monsieur, oh! Monsieur! Le marchand tout endormi lui demanda, en bâillant, que vous plaît-il? Donnez-moi un peu le pot de chambre, dit la Rancune. Le pauvre marchand se pencha hors du lit, & prenant le pot de chambre le mit entre les mains de la Rancune, qui se mit en devoir de pisser; & après avoir fait

cent efforts , ou fait semblant de les faire , juré cent fois entre ses dents , & s'être bien plaint de son mal, il rendit le pot de chambre au marchand , sans avoir pissé une seule goutte. Le marchand le remit à terre , & dit en ouvrant la bouche aussi grande qu'un four à force de bâiller : vraiment , Monsieur, je vous plains bien , & se rendormit tout aussi-tôt. La Rancune le laissa embarquer bien avant dans le sommeil , & quand il l'ouit ronfler , comme s'il n'eût fait autre chose toute sa vie , le perfide l'éveilla encore , & lui demanda le pot de chambre aussi méchamment que la première fois. Le marchand le lui remit entre les mains aussi bonnement qu'il avoit déjà fait , & la Rancune le reçut des mains du marchand , avec aussi peu d'envie de pisser , que de laisser dormir le marchand : il cria encore plus fort qu'il n'avoit fait , & fut deux fois plus long-temps à ne point pisser , conjurant le marchand de ne prendre plus la peine de lui donner le

pot de chambre , & ajoutant que ce n'étoit pas la raison , & qu'il le prendroit bien. Le pauvre marchand qui eût alors donné tout son bien pour dormir tout son faoul , lui répondit toujours en bâillant , qu'il en usât comme il lui plairoit , & remit le pot de chambre à sa place. Ils se donnerent le bon soir fort civilement , & le pauvre marchand eût parié tout son bien , qu'il alloit faire le plus beau somme qu'il eût fait de sa vie. La Rancune qui savoit bien ce qu'il en devoit arriver , le laissa dormir de plus belle ; & sans faire conscience d'éveiller un homme qui dormoit si bien , il lui alla mettre le coude dans le creux de l'estomac , l'accablant de tout son corps , avançant l'autre bras hors du lit , comme on fait quand on veut ramasser quelque chose qui est à terre. Le malheureux marchand se sentant étouffer & écraser la poitrine , s'éveilla en sursaut , criant horriblement : eh ! morbleu , Monsieur , vous me tuez. La Rancune , d'une voix aussi douce &

posée que celle du marchand avoit été véhémente, lui répondit : je vous demande pardon , je voulois prendre le pot de chambre. Ah ! vertubleu, s'écria l'autre, j'aime mieux vous le donner, & ne dormir toute la nuit, vous m'avez fait un mal dont je me sentirai toute ma vie. La Rancune ne lui répondit rien, & se mit à pisser si largement & si roide, que le bruit seul du pot de chambre eût pu réveiller le marchand. Il emplit le pot de chambre, bénissant le Seigneur avec une hypocrisie de scélérat. Le pauvre marchand le félicitoit le mieux qu'il pouvoit de sa copieuse éjaculation d'urine, qui lui faisoit espérer un sommeil qui ne seroit plus interrompu, quand le maudit la Rancune, faisant semblant de vouloir remettre le pot de chambre à terre, lui laissa tomber, & le pot de chambre, & tout ce qui étoit dedans, sur le visage, sur la barbe & sur l'estomac, en criant en hypocrite : eh ! Monsieur, je vous demande pardon. Le marchand

ne répondit rien à sa civilité, car aussitôt qu'il se sentit noyer de pissat, il se leva, hurlant comme un homme furieux, & demandant de la chandelle. La Rancune, avec une froideur capable de faire renier un Théatin, lui disoit: voilà un grand malheur! Le marchand continua ses cris; l'hôte, l'hôtesse, les servantes & les valets vinrent à lui. Le marchand leur dit qu'on l'avoit fait coucher avec un diable, & pria qu'on lui fit du feu autre part. On lui demanda ce qu'il avoit, il ne répondit rien, tant il étoit en colere; il prit ses habits & ses hardes, & fut se sécher dans la cuisine, où il passa le reste de la nuit sur un banc, le long du feu. L'hôte demanda à la Rancune, ce qu'il lui avoit fait; il lui dit, feignant une grande ingénuité: je ne fais de quoi il peut se plaindre; il s'est éveillé, & m'a réveillé, criant au meurtre; il faut qu'il ait fait quelque mauvais songe, ou qu'il soit fou, & de plus il a pissé au lit. L'hôtesse y porta la main, & dit qu'il étoit vrai que son

matelas étoit tout percé , & jura son grand Dieu qu'il le paieroit. Ils donnerent le bon soir à la Rancune , qui dormit toute la nuit aussi paisiblement qu'auroit fait un homme de bien , & se récompensa de celle qu'il avoit mal passée chez la Rappiniere. Il se leva pourtant plus matin qu'il ne pensoit , parce que la servante de la Rappiniere le vint querir à la hâte pour venir voir Doguin qui se mouroit , & qui demandoit à le voir avant de mourir. Il courut , bien en peine de savoir ce que lui vouloit un homme qui se mouroit , & qui ne le connoissoit que du jour précédent. Mais la servante s'étoit trompée : ayant oui demander le Comédien au pauvre moribond , elle avoit pris la Rancune pour Destin , qui venoit d'entrer dans la chambre de Doguin , quand la Rancune arriva , & qu'il s'y étoit enfermé ; ayant appris du Prêtre qui l'avoit confessé , que le blessé avoit quelque chose à lui dire , qu'il lui importoit de savoir. Il n'y fut pas plus d'un demi-quart-

d'heure, que la Rappiniere revint de la ville, où il étoit allé dès la pointe du jour pour quelques affaires. Il apprit en arrivant que son valet semouroit, qu'on ne pouvoit lui arrêter le sang, parce qu'il avoit un gros vaisseau coupé, & qu'il avoit demandé à voir le Comédien Destin avant de mourir. Et l'a-t-il vu, demanda tout ému la Rappiniere? On lui répondit qu'ils étoient enfermés ensemble. Il fut frappé de ces paroles comme d'un coup de massue, & s'en courut tout transporté frapper à la porte de la chambre où Doguin se mouroit, au même temps que Destin l'ouvroit, pour avertir que l'on vînt secourir le malade qui tomboit en foiblesse. La Rappiniere lui demanda tout troublé ce que lui vouloit son fou de valet. Je crois qu'il reve, répondit froidement Destin, car il m'a demandé cent fois pardon, & je ne pense pas qu'il m'ait jamais offensé; mais qu'on prenne garde à lui, car il se meurt. On s'approcha du lit de Doguin sur le point de rendre le dernier soupir, dont

la Rappiniere parut plus gai que triste. Ceux qui le connoissoient crurent que c'étoit à cause qu'il devoit les gages à son valet. Destin seul savoit bien ce qu'il en devoit croire. Là-dessus deux hommes entrèrent dans le logis, qui furent reconnus par notre Comédien pour être de ses camarades, desquels nous parlerons plus amplement dans le chapitre suivant.

C H A P I T R E V I I .

L'aventure des Brancards.

LE plus jeune des Comédiens qui entrèrent chez la Rappiniere, étoit valet de Destin. Il apprit de lui que le reste de la troupe étoit arrivé, à la réserve de Mademoiselle de l'Etoile, qui s'étoit démis un pied à trois lieues du Mans. Qui vous a fait venir ici, & qui vous a dit que nous y étions, lui demanda Destin ? La peste qui étoit à Alençon

nous a empêché d'y aller , & nous a arrêtés à Bonnefable , répondit l'autre Comédien , qui s'appelloit l'Olive : quelques habitans de cette ville que nous avons trouvés , nous ont dit que vous aviez joué ici , que vous vous étiez battu , & que vous aviez été blessé : Mademoiselle de l'Etoile en est fort en peine , & vous prie de lui envoyer un brancard. Le maître de l'hôtellerie voisine , qui étoit venu-là au bruit de la mort de Doguin , dit qu'il avoit un brancard chez lui , & pourvu qu'on le payât bien , qu'il seroit en état de partir sur le midi , porté par deux bons chevaux. Les Comédiens arrêterent à un écu , & des chambres dans l'hôtellerie pour la troupe comique. La Rappiniere se chargea d'obtenir du Lieutenant-Général permission de jouer ; & sur le midi , Destin & ses camarades prirent le chemin de Bonnefable. Il faisoit grand chaud ; la Rancune dormoit dans le brancard ; l'Olive étoit monté sur le cheval de derrière , & un valet de l'hôte

conduisoit celui de devant. Destin alloit de son pied, un fusil sur l'épaule, & son valet lui contoit ce qui leur étoit arrivé depuis le Château-du-Loir jusqu'au village auprès de Bonnestable, où Mademoiselle de l'Etoile s'étoit démis un pied, en descendant de cheval; quand deux hommes bien montés, & qui se cachèrent le nez de leur manteau en passant auprès de Destin, s'approchèrent du brancard, du côté qu'il étoit découvert, & n'y trouvant qu'un vieil homme qui dormoit, le mieux monté de ces deux inconnus dit à l'autre, je crois que tous les diables sont aujourd'hui déchaînés contre moi & sont déguisés en brancards pour me faire enrager. Cela dit, il poussa son cheval à travers les champs, & son camarade le suivit. L'Olive appella Destin, qui étoit un peu éloigné, & lui conta l'aventure, à laquelle il ne put rien comprendre, & dont il ne se mit pas beaucoup en peine. A un quart de lieue de-là, le conducteur du brancard, que l'ardeur du soleil avoit assoupi,

soupi, alla planter le brancard dans un boubier, où la Rancune pensa se trouver : les chevaux y briserent leur har-nois, & il fallut les en tirer par le cou & par la queue, après qu'on les eut dételés. Ils ramassèrent les débris du naufrage, & gagnèrent le prochain village du mieux qu'ils purent. L'équipage du brancard avoit grand besoin de réparation. Tandis qu'on y travailla, la Rancune, l'Olive & le valet de Destin burent un coup à la porte d'une hôtellerie qui se trouva dans le village. Là-dessus il arriva un autre brancard, conduit par deux hommes de pied, qui s'arrêta aussi devant l'hôtellerie. A peine fut-il arrivé, qu'il en parut un autre qui venoit cent pas après du même côté. Je crois que tous les brancards de la province se sont ici donnés rendez-vous pour une affaire d'importance, ou pour un chapitre général, dit la Rancune, & je suis d'avis qu'ils commencent leur conférence, car il n'y a pas d'apparence qu'il y en arrive davantage. En voici

Part. I. F

pourtant un qui n'en quittera pas sa part, dit l'hôtesse ; & en effet ils en virent un quatrieme qui venoit du côté du Mans. Cela les fit rire d'un bon courage, excepté la Rancune qui ne rioit jamais, comme je vous l'ai déjà dit. Le dernier brancard s'arrêta avec les autres. Jamais on ne vit tant de brancards ensemble. Si les chercheurs de brancards que nous avons trouvés tantôt étoient ici, ils auroient contentement, dit le conducteur du premier venu. J'en ai trouvé aussi, dit le second. Celui des Comédiens dit la même chose, & le dernier venu ajouta qu'il en avoit pensé être battu. Et pourquoi, lui demanda Destin ? A cause, lui répondit il, qu'ils en vouloient à une Demoiselle qui s'étoit démis un pied, & que nous avons menée au Mans. Je n'ai jamais vu de gens si en colere ; ils se prenoient à moi de ce qu'ils n'avoient pas trouvé ce qu'ils cherchoient. Cela fit ouvrir les oreilles aux Comédiens ; & en deux ou trois interrogations qu'ils firent au brancar-

dier, ils furent que la femme du Seigneur du village, où Mademoiselle de l'Etoile s'étoit blessée, lui avoit rendu visite, & l'avoit fait conduire au Mans avec grand soin. La conversation dura encore quelque temps avec les brancardiers, & ils furent les uns des autres qu'ils avoient été reconnus en chemin par les mêmes hommes que les Comédiens avoient vus. Le premier brancard portoit le Curé de Domfront, qui venoit des eaux de Bellême, & passoit au Mans pour faire une consulte de Médecins sur sa maladie. Le second portoit un Gentilhomme blessé, qui revenoit de l'armée. Les brancards se séparèrent; celui des Comédiens & celui du Curé de Domfront, retournerent au Mans de compagnie, & les autres où ils avoient à aller. Le Curé malade descendit en la même hôtellerie des Comédiens, qui étoit la sienne. Nous le laisserons reposer dans sa chambre, & verrons dans le chapitre suivant ce qui se passoit en celle des Comédiens.

C H A P I T R E V I I I.

Dans lequel on verra plusieurs choses nécessaires à savoir pour l'intelligence du présent Livre.

LA troupe comique étoit composée de Destin, de l'Olive & de la Rancune, qui avoient chacun un valet, prétendant à devenir un jour Comédien en chef. Parmi ces valets il y en avoit quelques-uns qui récitoient déjà sans rougir & sans se décontenancer; celui de Destin entr'autres faisoit assez bien, entendoit assez ce qu'il disoit & avoit de l'esprit. Mademoiselle de l'Etoile & la fille de Mademoiselle de la Caverne récitoient les premiers rôles. La Caverne représentoit les Reines & les meres, & jouoit à la farce. Ils avoient de plus un Poëte, ou plutôt un Auteur, car toutes les boutiques d'Epiciers du Royaume étoient pleines de ses Œuvres, tant en

vers qu'en prose. Ce bel esprit s'étoit donné à la troupe, presque malgré elle; & parce qu'il ne partageoit point & mangeoit quelque argent avec les Comédiens, on lui donnoit les derniers rôles, dont il s'acquittoit mal. On voyoit bien qu'il étoit amoureux de l'une des deux Comédiennes; mais il étoit si discret, quoiqu'un peu fou, qu'on n'avoit pu encore découvrir laquelle des deux il devoit s'attacher, sous espérance de l'immortalité. Il menaçoit les Comédiens de quantité de piéces, mais il leur avoit fait grace jusqu'alors. On savoit seulement par conjecture qu'il en faisoit une, intitulée *Martin Luther*, dont on avoit trouvé un cahier, qu'il avoit pourtant désavoué, quoiqu'il fût de son écriture. Quand nos Comédiens arrivèrent, la chambre des Comédiennes étoit déjà pleine des plus échauffés godelureaux de la ville, dont quelques-uns étoient déjà refroidis du maigre accueil qu'on leur avoit fait. Ils parloient tous ensemble de la comédie, des bons vers, des

Auteurs & des Romans : jamais on n'ouït plus de bruit dans une chambre , à moins que de s'y quereller ; le Poète sur tous les autres , environné de deux ou trois qui devoient être les beaux-esprits de la ville , se tuoit de leur dire qu'il avoit fait la débauche avec Saint-Amant & Beys , & qu'il avoit perdu un bon ami en feu Rotrou. Mademoiselle de la Caverne & Mademoiselle Angélique sa fille , arrangeoient leurs hardes avec une aussi grande tranquillité que s'il n'y eût eu personne dans la chambre. Les mains d'Angélique étoient quelquefois ferrées ou baïfées , car les Provinciaux se démenent fort & sont grands patineurs ; mais un coup de pied dans l'os des jambes , un soufflet ou un coup de dent , selon qu'il étoit à propos , la délivroient bientôt de ces galans à toute outrance. Ce n'est pas qu'elle fût dévergondée ; mais son humeur enjouée & libre l'empêchoit d'observer beaucoup de cérémonies : d'ailleurs , elle avoit de l'esprit & étoit très-honnête fille. Ma-

demoiselle de l'Etoile étoit d'une humeur toute contraire ; il n'y avoit pas au monde de fille plus modeste & d'une humeur plus douce ; & elle fut alors si complaisante , qu'elle n'eut pas la force de chasser tous les cajoleurs hors de sa chambre , quoiqu'elle souffrît beaucoup au pied qu'elle s'étoit démis , & qu'elle eût grand besoin d'être en repos. Elle étoit toute habillée sur un lit , environnée de quatre ou cinq des plus doux , étourdie de quantité d'équivoques , qu'on appelle pointe dans les Provinces , & souriant bien souvent à des choses qui ne lui plaisoient guere. Mais c'est une des grandes incommodités du métier , laquelle jointe à celle d'être obligé de pleurer & de rire lorsque l'on a envie de faire toute autre chose , diminue beaucoup le plaisir qu'ont les Comédiens d'être quelquefois Empereurs & Impératrices , & d'être appelés beaux comme le jour , quand il s'en faut plus de la moitié , & jeune beauté , bien qu'ils aient vieilli

sur le théâtre, & que leurs cheveux & leurs dents fassent une partie de leurs hardes. Il y a bien d'autres choses à dire sur ce sujet; mais il faut les ménager & les placer en divers endroits de mon Livre, pour diversifier. Revenons à la pauvre Mademoiselle de l'Etoile obsédée de Provinciaux, la plus incommode nation du monde, tous grands parleurs, quelques-uns très-impertinens, & entre lesquels il s'en trouvoit de nouvellement sortis du Collège. Il y avoit entr'autres un petit homme veuf, Avocat de profession, qui avoit une petite charge dans une petite Jurisdiction voisine. Depuis la mort de sa petite femme, il avoit menacé les femmes de la ville de se remarier, & le Clergé de la Province de se faire Prêtre, & même de se faire Prélat à beaux Sermons comptans. C'étoit le plus grand petit fou qui ait couru les champs depuis Roland. Il avoit étudié toute sa vie; & quoique l'étude aille à la connoissance de la vérité, il étoit menteur comme un valet, présomp-

tueux & opiniâtre comme un pédant, & assez mauvais Poëte pour être étouffé s'il y avoit de la police dans le Royaume. Quand Destin & ses compagnons entrèrent dans la chambre, il s'offrit de leur lire, sans leur donner le temps de se reconnoître, une piece de sa façon intitulée : *Les faits & gestes de Charlemagne en vingt-quatre journées*. Cela fit dresser les cheveux à la tête de tous les assistans ; & Destin, qui conserva un peu de jugement dans l'épouvante générale où la proposition avoit mis la compagnie, lui dit en souriant, qu'il n'y avoit pas apparence de lui donner audience avant le souper. Eh bien, dit-il, je vais vous conter une histoire, tirée d'un Livre Espagnol qu'on m'a envoyé de Paris, dont je veux faire une piece dans les regles. On changea de discours deux ou trois fois, pour se garantir d'une histoire que l'on croyoit devoir être une imitation de la peau d'âne ; mais le petit homme ne se rebuta point, & à force de recommencer son

histoire autant de fois qu'on l'interrompoit, il se fit donner audience, dont on ne se repentit point, parce que l'histoire se trouva assez bonne, & démentit la mauvaise opinion que l'on avoit de tout ce qui venoit de Ragotin; c'étoit le nom du godenot. Vous allez voir cette histoire dans le chapitre suivant, non telle que la conta Ragotin; mais comme je la pourrai conter d'après un des auditeurs qui me l'a apprise. Ce n'est donc pas Ragotin qui parle, c'est moi.

CHAPITRE IX.

Histoire de l'Amante invisible.

DOM Carlos d'Arragon étoit un jeune Gentilhomme de la maison dont il portoit le nom. Il fit des merveilles de sa personne dans les spectacles publics que le Viceroi de Naples donna au peuple, aux noces de Philippe second, troi-

sième ou quatrième, car je ne fais pas lequel. Le lendemain d'une course de bague, dont il avoit remporté l'honneur, le Viceroy permit aux Dames déguisées d'aller par la ville, & de porter des masques à la Françoisë, pour la commodité des étrangères que ces réjouissances avoient attirées dans la ville. Ce jour-là Dom-Carlos s'habilla le mieux qu'il put, & se trouva avec quantité d'autres tyrans des cœurs dans l'église de la galanterie. On profane les églises en ces pays-là aussi bien qu'au nôtre, & le temple de Dieu sert de rendez-vous aux godelureaux & aux coquettes, à la honte de ceux qui ont la maudite ambition d'achalander leurs églises, & de s'ôter la pratique les uns aux autres : on y devrait donner ordre, & établir des chasse-godelureaux & des chasse-coquettes dans les églises, comme des chasse-chiens & des chasse-chiennes. On dira ici de quoi je me mêle; vraiment on en verra bien d'autres. Sache le sot qui s'en scandalise, que tout

homme est sot en ce bas monde, aussi bien que menteur; les uns plus, les autres moins; & moi qui vous parle, peut-être plus sot que les autres, quoique j'aie plus de franchise à l'avouer, & que mon Livre n'étant qu'un ramas de sottises, j'espère que chaque sot y trouvera un petit caractère de ce qu'il est, s'il n'est trop aveuglé de l'amour-propre. Dom-Carlos donc, pour reprendre mon conte, étoit dans une église avec quantité d'autres Gentilshommes Italiens & Espagnols, qui se miroient dans leurs belles plumes comme des paons, lorsque trois Dames masquées l'accosterent au milieu de tous ces Cupidons déchaînés; l'une desquelles lui dit ceci, ou quelque chose d'approchant: Seigneur Dom-Carlos, il y a une Dame en cette ville à qui vous êtes bien obligé; dans tous les combats de barrière, & toutes les courses de bague, elle vous a souhaité d'en remporter l'honneur, comme vous avez fait. Ce que je trouve de plus avantageux en ce que vous me dites, répondit Dom-

Dom-Carlos , c'est que je l'apprends de vous qui paroissez une Dame de mérite : & je vous avoue que si j'eusse espéré que quelque Dame se fût déclarée pour moi , j'aurois apporté plus de soin que je n'ai fait à mériter son approbation. La Dame inconnue lui dit qu'il n'avoit rien oublié de tout ce qui le pouvoit faire paroître un des plus adroits hommes du monde , mais qu'il avoit fait voir par ses livrées de noir & de blanc qu'il n'étoit point amoureux. Je n'ai jamais bien su ce que signifioient les couleurs , répondit Dom-Carlos ; mais je sai bien que c'est moins par insensibilité que je n'aime point , que par la connoissance que j'ai que je ne mérite pas d'être aimé. Ils se dirent encore cent belles choses , que je ne vous dirai point , parce que je ne les sai pas , & que je n'ai garde de vous en composer d'autres , de peur de faire tort à Dom Carlos & à la Dame inconnue , qui avoient bien plus d'esprit que je n'en ai , comme je l'ai su depuis peu d'un honnête Napolitain qui les a connus

Part. I.

G

l'un & l'autre. Tant y a que la Dame masquée déclara à Dom Carlos que c'étoit elle qui avoit eu de l'inclination pour lui. Il demanda à la voir ; elle lui dit qu'il n'en étoit pas encore là, qu'elle en chercheroit les occasions, & que pour lui témoigner qu'elle ne craignoit point de se trouver avec lui seul à seul, elle lui donnoit un gage. En disant cela, elle découvrit à l'Espagnol la plus belle main du monde, & lui présenta une bague qu'il reçut, si surpris de l'aventure, qu'il oublia presque à lui faire la révérence lorsqu'elle le quitta. Les autres Gentilshommes qui s'étoient éloignés de lui par discrétion, s'en approcherent. Il leur conta ce qui lui étoit arrivé, & leur montra la bague, qui étoit d'un prix assez considérable. Chacun dit là-dessus ce qu'il en croyoit, & Dom Carlos demeura aussi piqué de la Dame inconnue, que s'il l'eût vue au visage, tant l'esprit a de pouvoir sur ceux qui en ont. Il fut bien huit jours sans avoir de nouvelles de la Dame, & je n'ai jamais

fu s'il s'en inquiéta fort. Cependant il alloit tous les jours se divertir chez un Capitaine d'Infanterie, où plusieurs hommes de condition s'assembloient souvent pour jouer. Un soir, qu'il n'avoit point joué & qu'il se retiroit de meilleure heure qu'il n'avoit accoutumé, il fut appelé par son nom, d'une chambre basse d'une grande maison. Il s'approcha de la fenêtre, qui étoit grillée, & reconnut à la voix que c'étoit son amante invisible, qui lui dit d'abord : Approchez-vous, Dom Carlos, je vous attends ici pour vuidier le différend que nous avions ensemble. Vous n'êtes qu'une fanfaronne, lui dit Dom Carlos; vous défiez avec insolence, & vous vous cachez huit jours pour ne paroître qu'à une fenêtre grillée. Nous nous verrons de plus près quand il en sera temps, lui dit-elle, ce n'est point faute de cœur que j'ai différé de me trouver avec vous : j'ai voulu vous connoître avant de me laisser voir. Vous savez que dans les combats assignés il se

faut battre avec des armes pareilles : si votre cœur n'étoit pas aussi libre que le mien, vous vous battriez avec avantage; & c'est pour cela que j'ai voulu m'informer de vous. Et qu'avez-vous appris de moi, lui dit Dom Carlos? Que nous sommes assez l'un pour l'autre, répondit la Dame invisible. Dom Carlos lui dit que la chose n'étoit pas égale; car, ajouta-t-il, vous me voyez. & savez qui je suis; moi, je ne vous vois point, & ne fais qui vous êtes. Quel jugement pensez-vous que je puisse faire du soin que vous apportez à vous cacher? On ne se cache gueres quand on n'a que de bons desseins, & on peut aisément tromper une personne qui ne se tient pas sur ses gardes : mais on ne la trompe pas deux fois. Si vous vous servez de moi pour donner de la jalousie à un autre, je vous avertis que je n'y suis pas propre, & que vous ne devez pas vous servir de moi à autre chose qu'à vous aimer. Avez-vous assez fait de jugemens téméraires, lui dit l'Invi-

fible ? Ils ne sont pas sans apparences ,
répondit Dom Carlos. Sachez , lui dit-
elle , que je suis très - véritable ; que
vous me reconnoîtrez telle dans tous
les procédés que nous aurons ensemble ,
que je veux que vous le foyez aussi. Cela
est juste , lui dit Dom Carlos ; mais il
est juste aussi que je vous voie , & que
je sache qui vous êtes. Vous le saurez
bientôt , lui dit l'Invisible , & cependant
espérez sans impatience ; c'est par-là que
vous pouvez mériter ce que vous pré-
tendez de moi , qui vous assure (afin
que votre galanterie ne soit pas sans
fondement & sans espoir de récompen-
se ,) que je vous égale en condition , &
que j'ai assez de bien pour vous faire
vivre avec autant d'éclat que le plus
grand Prince du Royaume ; que je suis
jeune , que je suis plus belle que laide ;
& pour de l'esprit , vous en avez trop
pour n'avoir pas découvert si j'en ai ou
non. Elle se retira en achevant ces pa-
roles , laissant Dom Carlos la bouche
ouverte & prêt à répondre , si surpris de

sa brusque déclaration, si amoureux d'une personne qu'il ne voyoit point, & si embarrassé de ce procédé étrange qui pouvoit aller à quelque tromperie, que sans sortir de sa place, il fut un grand quart-d'heure à faire divers jugemens sur une aventure si extraordinaire. Il savoit bien qu'il y avoit plusieurs Princesses & Dames de condition dans Naples : mais il savoit bien aussi qu'il y avoit force courtisannes affamées, fort après après les étrangers, grandes friponnes, & d'autant plus dangereuses, qu'elles étoient belles. Je ne vous dirai point exactement s'il avoit soupé, & s'il se coucha sans manger, comme font quelques faiseurs de romans qui reglent toutes les heures du jour de leurs héros ; les font lever de bon matin, conter leur histoire jusqu'à l'heure du dîner, dîner fort légèrement, & après dîner reprendre leur histoire, ou s'enfoncer dans un bois pour y parler tout seuls, si ce n'est quand ils ont quelque chose à dire aux arbres & aux rochers ; à l'heure du sou-

per, se trouver à point nommé dans le lieu où l'on mange, où ils soupirent & rêvent au lieu de manger; & puis s'en vont faire des châteaux en Espagne sur quelque terrasse qui regarde la mer, tandis qu'un Ecuyer révèle que son maître est un tel, fils d'un Roi tel, & & qu'il n'y a pas un meilleur Prince au monde; & que quoiqu'il fut alors le plus beau des mortels, il étoit encore tout autre chose devant que l'amour l'eût défiguré. Pour revenir à mon histoire, Dom Carlos se trouva le lendemain à son poste. L'Invisible étoit déjà au sien. Elle lui demanda s'il n'avoit pas été bien embarrassé de la conversation passée, & s'il n'étoit pas vrai qu'il avoit douté de tout ce qu'elle avoit dit. Dom Carlos, sans répondre à sa demande, la pria de lui dire quel danger il y avoit pour elle à ne se montrer point, puisque les choses étoient égales de part & d'autre, & que leur galanterie ne se proposoit qu'une fin qui seroit approuvée de tout le monde. Le danger y est

tout entier, comme vous le saurez avec le temps, lui dit l'Invisible; contentez-vous, encore un coup, que je suis véritable, & que dans la relation que je vous ai faite de moi-même, j'aie été très-moderne. Dom Carlos ne la pressa point davantage. Leur conversation dura encore quelque temps; ils s'entre-donnerent de l'amour encore plus qu'ils n'avoient fait, & se séparèrent avec promesse de part & d'autre de se trouver tous les jours à l'assignation. Le jour d'après il y eut grand bal chez le Vice-Roi. Dom Carlos espéra d'y reconnoître son Invisible, & tâcha cependant d'apprendre à qui étoit la maison où on lui donnoit de si favorables audiences. Il apprit des voisins que la maison étoit à une vieille Dame, fort retirée, veuve d'un Capitaine Espagnol, & qu'elle n'avoit ni filles ni nieces. Il demanda à la voir, elle lui fit dire que depuis la mort de son mari elle ne voyoit personne, ce qui l'embarassa encore davantage. Dom Carlos se trouva le

soir chez le Vice-Roi, où vous pouvez penser que l'assemblée fut fort belle. Il observa exactement entre toutes les Dames de l'assemblée laquelle pouvoit être son inconnue. Il lia conversation avec celles qu'il put joindre, & n'y trouva pas ce qu'il cherchoit. Enfin il se tint à la fille d'un Marquis de je ne fais quel marquisat; car c'est la chose du monde dont je voudrois le moins jurer, dans un temps où tout le monde se marquise de soi-même, je veux dire de son chef. Elle étoit jeune & belle, & avoit bien quelque chose du ton de voix de celle qu'il cherchoit; mais à la longue il trouva si peu de rapport entre son esprit & celui de son invisible, qu'il se repentit d'avoir en si peu de temps assez avancé ses affaires auprès de cette belle personne, pour pouvoir croire, sans se flatter, qu'il n'étoit pas mal avec elle. Ils dansèrent souvent ensemble; & le bal étant fini avec peu de satisfaction de la part de Dom Carlos, il se sépara de sa captive, qu'il laissa toute glo-

rieuse d'avoir occupé seule, & dans une si belle assemblée, un cavalier qui étoit envié de tous les hommes, & estimé de toutes les femmes. A la sortie du bal, il s'en fut à la hâte en son logis prendre les armes, & de son logis à sa fatale grille, qui n'en étoit pas fort éloignée. Sa Dame qui y étoit déjà, lui demanda des nouvelles du bal, quoiqu'elle y eût été. Il lui dit ingénument qu'il avoit dansé plusieurs fois avec une fort belle personne, & qu'il l'avoit entretenue, tant que le bal avoit duré. Elle lui fit là-dessus plusieurs questions, qui découvrirent assez qu'elle étoit jalouse. Dom Carlos, de son côté, lui fit connaître qu'il avoit quelque scrupule de ce qu'elle ne s'étoit point trouvée au bal, & que cela le faisoit douter de sa condition. Elle s'en apperçut; & pour lui remettre l'esprit en repos, jamais elle ne fut si charmante, & elle le favorisa autant qu'on le peut dans une conversation qui se fait à travers d'une grille, jusqu'à lui promettre qu'elle lui seroit bientôt visi-

ble. Ils se séparèrent là-dessus, lui fort en doute s'il la devoit croire, & elle un peu jalouse de la belle personne qu'il avoit entretenue tant que le bal avoit duré. Le lendemain, Dom Carlos étant allé ouïr la messe en je ne fais quelle église, présenta de l'eau bénite à deux Dames masquées, qui en vouloient prendre en même temps que lui. La mieux vêtue de ces deux Dames lui dit, qu'elle ne recevoit point de civilité d'une personne à qui elle vouloit donner un éclaircissement. Si vous n'êtes point trop pressée, lui dit Dom Carlos, vous pouvez vous satisfaire tout-à-l'heure. Suivez-moi donc dans la prochaine chapelle, lui répondit la Dame inconnue. Elle s'y enalla la première, & Dom Carlos la suivit, fort en doute si c'étoit sa Dame, quoiqu'il la vît de même taille, parce qu'il trouvoit quelque différence en leurs voix, celle-ci parlant un peu gras. Voici ce qu'elle lui dit, après s'être enfermée avec lui dans la chapelle : Toute la ville de Naples, Seigneur Dom Carlos, est

pleine de la haute réputation que vous y avez acquise depuis le peu de temps que vous y êtes , & vous y passez pour un des plus honnêtes hommes du monde ; on trouve seulement étrange que vous ne vous soyiez point apperçu qu'il y a en cette ville des Dames de condition & de mérite qui ont pour vous une estime particulière. Elles vous l'ont témoignée autant que la bienséance le peut permettre ; & quoiqu'elles souhaitent ardemment de vous le faire croire , elles aiment pourtant mieux que vous ne l'ayez pas reconnu par insensibilité , que si vous le dissimuliez par indifférence. Il y en a une entr'autres de ma connoissance , qui vous estime assez pour vous avertir , au péril de tout ce qu'on en pourra dire , que vos aventures de nuit sont découvertes , que vous vous engagez imprudemment à aimer ce que vous ne connoissez point , & puisque votre maîtresse se cache , qu'il faut qu'elle ait honte de vous aimer , ou peur de n'être pas assez aimable. Je ne doute point

que votre amour de contemplation n'ait pour objet une Dame de grande qualité & de beaucoup d'esprit, & qu'il ne se soit figuré une maîtresse toute adorable : mais, Seigneur Dom-Carlos, ne croyez pas votre imagination aux dépens de votre jugement ; défiez-vous d'une personne qui se cache, & ne vous engagez pas plus avant dans ces conversations nocturnes. Mais pourquoi me déguiser davantage ? C'est moi qui suis jalouse de votre fantôme, qui trouve mauvais que vous lui parliez ; &, puisque je me suis déclarée, je vais si bien lui rompre tous ses desseins, que j'emporterai sur elle une victoire que j'ai droit de lui disputer, puisque je ne lui suis inférieure ni en beauté, ni en richesses, ni en qualité, ni en tout ce qui rend une personne aimable : profitez de l'avis, si vous êtes sage. Elle s'en alla en disant ces dernières paroles, sans donner le temps à Dom-Carlos de lui répondre. Il voulut la suivre ; mais il trouva à la porte de l'Eglise un homme

de condition qui l'engagca dans une conversation qui dura assez long-temps , & dont il ne se put défendre. Il rêva le reste du jour à cette aventure , & soupçonna d'abord la Demoiselle du bal d'être la dernière Dame masquée qui lui étoit apparue : mais songeant qu'elle lui avoit fait voir beaucoup d'esprit , & se souvenant que l'autre n'en avoit guere , il ne fut plus ce qu'il en devoit croire , & souhaita presque de n'être point engagé avec son obscure maîtresse , pour se donner tout entier à celle qui venoit de le quitter. Mais enfin venant à considérer qu'elle ne lui étoit pas plus connue que son invisible , de qui l'esprit l'avoit charmé dans les conversations qu'il avoit eues avec elle , il ne balança point dans le parti qu'il devoit prendre , & ne se mit pas beaucoup en peine des menaces qu'on lui avoit faites , n'étant pas homme à être poussé par-là. Ce jour-là même il ne manqua pas de se trouver à sa grille à l'heure accoutumée , & il ne manqua

pas non plus , au fort de la conversation qu'il eut avec son invisible , d'être saisi par quatre hommes masqués assez forts pour le désarmer, & le porter quasi à force de bras dans un carrosse qui les attendoit au bout de la rue. Je laisse à penser au Lecteur les injures qu'il leur dit , & les reproches qu'il leur fit de l'avoir pris à leur avantage. Il essaya même de les gagner par promesses ; mais au lieu de les persuader , il ne les obligea qu'à prendre un peu plus garde à lui , & à lui ôter tout-à-fait l'espérance de pouvoir s'aider de son courage & de sa force. Cependant le carrosse alloit toujours au grand trot de quatre chevaux ; il sortit de la ville , & au bout d'une heure il entra dans une superbe maison , dont on tenoit la porte ouverte pour le recevoir. Les quatre mascarades descendirent du carrosse avec Dom-Carlos le tenant par-dessous les bras , comme un Ambassadeur introduit à saluer le Grand-Seigneur. On le monta jusqu'au premier étage avec la même cérémonie , & là

deux Demoiselles masquées vinrent le recevoir à la porte d'une grande sale , chacune un flambeau à la main. Les hommes masqués le laisserent en liberté, & se retirerent , après lui avoir fait une profonde révérence. Il y a apparence qu'ils ne lui laisserent ni pistolets ni épée, & qu'il ne les remercia pas de la peine qu'ils avoient prise à le bien garder. Ce n'est pas qu'il ne fût fort civil ; mais on peut bien pardonner un manquement de civilité à un homme surpris. Je ne vous dirai point si les flambeaux que tenoient les Demoiselles étoient d'argent , c'est pour le moins : ils étoient plutôt de vermeil doré ciselé , & la sale étoit la plus magnifique du monde ; & , si vous voulez , aussi bien meublée que quelques appartemens de nos romans , comme le vaisseau de Zelmandre dans *la Poléxandre* , le Palais d'Ibrahim dans *l'illustre Bassa* , ou la chambre où le Roi d'Assyrie reçut Mandane , dans *le Cyrus* , qui est sans doute , aussi-bien que les autres que j'ai nommés , le li-

vre du monde le mieux meublé. Représentez-vous donc si notre Espagnol ne fut pas bien étonné de se voir dans ce superbe appartement , avec deux Demoiselles masquées qui ne parloient point , & qui le conduisirent dans une chambre voisine , encore mieux meublée que la sale , où elles le laisserent tout seul. S'il eût été de l'humeur de Dom-Quichotte, il eût trouvé là de quoi s'en donner jusqu'aux gardes , & il se fût cru pour le moins Esplandian ou Amadis : mais notre Espagnol ne s'en émut non plus que s'il eût été en son hôtellerie ou auberge : il est vrai qu'il regretta beaucoup son invisible , & que songeant continuellement à elle , il trouva cette belle chambre plus triste qu'une prison , que l'on ne trouve jamais belle que par dehors. Il crut facilement qu'on ne lui vouloit point de mal où on l'avoit si bien logé , & ne douta point que la Dame qui lui avoit parlé le jour d'auparavant dans l'Eglise , ne fut la magicienne de tous ces en-

chantemens. Il admira en lui-même l'humeur des femmes, & avec quelle promptitude elles exécutent leurs résolutions, & il résolut aussi de son côté à attendre patiemment la fin de l'aventure, & de garder fidélité à sa Maîtresse de la grille, quelques promesses & quelques menaces qu'on lui pût faire. A quelque temps de-là des Officiers masqués & fort bien vêtus, vinrent mettre le couvert, & l'on servit ensuite le soupé. Tout en fut magnifique; la musique & les castolettes n'y furent pas oubliées, & notre Dom-Carlos, outre le sens de l'odorat & de l'ouïe, contenta aussi celui du goût, plus que je n'aurois pensé en l'état où il étoit: je veux dire qu'il soupa fort bien: mais que ne peut un grand courage? J'oubliois de vous dire que je crois qu'il se lava la bouche, car j'ai su qu'il avoit grand soin de ses dents. La musique dura encore quelque temps après le soupé, & tout le monde s'étant retiré, Dom-Carlos se promena long-temps, rêvant à tous ces enchan-

temens, ou à autre chose. Deux Demoiselles masquées, & un nain masqué, après avoir dressé une superbe toilette, le vinrent déshabiller, sans savoir de lui s'il avoit envie de se coucher. Il se soumit à tout ce qu'on voulut; les Demoiselles firent la couverture & se retirèrent; le nain le déchauffa ou débotta, & puis le déshabilla. Dom-Carlos se mit au lit, & tout cela sans que l'on proférât la moindre parole de part & d'autre. Il dormit assez bien pour un amoureux; les oiseaux d'une voliere le réveillèrent au point du jour; le nain masqué se présenta pour le servir, & lui fit prendre le plus beau linge du monde, le mieux blanchi & le plus parfumé. Ne disons point, si vous voulez, ce qu'il fit jusqu'au dîné qui valut bien le souper, & allons jusqu'à la rupture du silence que l'on avoit gardé jusqu'alors. Ce fut une Demoiselle masquée qui le rompit, en lui demandant s'il auroit pour agréable de voir la maîtresse du Palais enchanté. Il dit qu'elle seroit

la bien venue. Elle entrabientôt après ,
suiwie de quatre Demoiselles fort ri-
chement vêtues.

Telle n'est point La Cithérée ,
Quand d'un nouveau feu s'allumant ;
Elle fort pompeuse & parée ,
Pour la conquête d'un Amant.

Jamais notre Espagnol n'avoit vu
une personne de meilleure mine que
cette Urgande la déconnue. Il en fut
ravi & si étonné en même temps , que
toutes les révérences & les pas qu'il fit ,
en lui donnant la main jusqu'à une
chambre prochaine où elle le fit entrer ,
furent autant de bronchades. Tout ce
qu'il avoit vu de beau dans la sale &
dans la chambre dont je vous ai déjà
parlé , n'étoit rien en comparaison de
ce qu'il trouva en celle-ci , & tout cela
recevoit encore du lustre de la Dame
masquée. Ils passerent sur la plus riche
estrade qu'on ait jamais vue , depuis
qu'il y a des estrades au monde. L'Es-
pagnol y fut mis dans un fauteuil , en
dépit qu'il en eût ; & la Dame s'étant

assise sur je ne fais combien de riches carreaux vis-à-vis de lui , elle lui fit entendre une vox aussi douce qu'un clavecin , en lui disant à peu près ce que je vais vous dire : je ne doute point , Seigneur Dom - Carlos , que vous ne soyez fort surpris de tout ce qui vous est arrivé depuis hier en ma maison ; & si cela n'a pas fait grand effet sur vous , au moins aurez-vous vu par-là que je fais tenir ma parole ; & par ce que j'ai déjà fait , vous aurez pu juger de tout ce que je suis capable de faire. Peut-être que ma rivale , par ses artifices & par le bonheur de vous avoir attaqué la premiere , s'est déjà rendue maîtresse absolue de la place que je lui dispute en votre cœur ; mais une femme ne se rebute pas du premier coup , & si ma fortune qui n'est pas à mépriser & tout ce que l'on peut posséder avec moi , ne peuvent vous persuader de m'aimer , j'aurai la satisfaction de ne m'être point cachée par honte ou par finesse , & d'avoir mieux aimé me faire mépriser par mes

défauts , que me faire aimer par mes artifices. En disant ces dernières paroles , elle se démasqua , & fit voir à Dom- Carlos les cieux ouverts , ou , si vous voulez , le ciel en petit , la plus belle tête du monde , soutenue par un corps de la plus riche taille qu'il eut jamais admirée ; enfin , tout cela joint ensemble , une personne toute divine. A la fraîcheur de son visage on ne lui eût pas donné plus de seize ans ; mais à je ne sais quel air galant & majestueux tout ensemble , que les jeunes personnes n'ont pas encore , on connoissoit qu'elle pouvoit être en sa vingtième année. Dom- Carlos fut quelque temps sans lui répondre , se fâchant presque contre sa Dame invisible , qui l'empêchoit de se donner tout entier à la plus belle personne qu'il eût jamais vue , & hésitant sur ce qu'il devoit dire & faire. Enfin , après un combat intérieur , qui dura assez long-temps pour mettre en peine la Dame du Palais enchanté , il prit une forte résolution de ne lui point cacher

ce qu'il avoit dans l'ame ; & ce fut sans doute une des plus belles actions qu'il eût jamais faites. Voici la réponse qu'il lui fit , que plusieurs personnes ont trouvée bien crue : Je ne puis vous nier , Madame , que je ne fusse trop heureux de vous plaire , si je pouvois l'être assez pour pouvoir vous aimer. Je vois bien que je quitte la plus belle personne du monde pour une autre qui ne l'est peut-être que dans mon imagination. Mais , Madame , m'auriez-vous trouvé digne de votre affection , si vous m'aviez cru capable d'être infidèle ? Et pourrois-je être fidèle si je pouvois vous aimer ? Plaignez-moi donc , Madame , sans me blâmer , ou plutôt plaignons-nous ensemble , vous de ne pouvoir obtenir ce que vous désirez , & moi de ne point voir ce que j'aime. Il dit cela d'un air si triste , que la Dame put aisément remarquer qu'il parloit selon ses véritables sentimens. Elle n'oublia rien de ce qui pouvoit le persuader ; il fut sourd à ses prières , & ne fut point touché de ses

larmes. Elle revint à la charge plusieurs fois ; à bien attaqué, bien défendu. Enfin , elle en vint aux injures & aux reproches , & lui dit :

Tout ce que fait dire la rage ,

Quand elle est maîtresse des sens,

Et le laissa là , non pas pour reverdir , mais pour maudire cent fois son malheur , qui ne lui venoit que de trop de bonnes fortunes. Une Demoiselle lui vint dire un peu après qu'il avoit la liberté de s'aller promener dans le jardin. Il traversa tous ces beaux appartemens sans trouver personne , jusqu'à l'escalier , au bas duquel il vit dix hommes masqués qui gardoient la porte, armés de pertuisanes & de carabines. Comme il traversoit la cour pour s'aller promener dans ce jardin , qui étoit aussi beau que le reste de la maison , un de ces Archers de la garde passa à côté de lui sans le regarder , & lui dit , comme ayant peur d'être entendu , qu'un vieux
Gentilhomme

Gentilhomme l'avoit chargé d'une lettre pour lui, & qu'il avoit promis de la lui donner en main propre, quoiqu'il y alât de sa vie s'il étoit découvert; mais qu'un présent de vingt pistoles, & la promesse d'autant, lui avoient fait tout hasarder. Dom-Carlos lui promit d'être secret, & entra vite dans le jardin pour lire cette lettre.

DEPUIS que je vous ai perdu, vous avez pu juger de la peine où je suis par celle où vous devez être, si vous m'aimez autant que je vous aime. Enfin, je me trouve un peu consolée depuis que j'ai découvert le lieu où vous êtes. C'est la Princesse Porcia qui vous a enlevé, elle ne considere rien quand il s'agit de se contenter, & vous n'êtes pas le premier Renaud de cette dangereuse Armide: mais je romprai tous ses enchantemens, & vous tirerai bientôt d'entre ses bras, pour vous mettre entre les miens; ce que vous méritez si vous êtes aussi constant que je le souhaite.

La Dame invisible.

Part. I.

I

Dom Carlos fut si ravi d'apprendre des nouvelles de sa Dame, dont il étoit véritablement amoureux, qu'il baisa cent fois la lettre, & revint trouver à la porte du jardin celui qui la lui avoit donnée, pour le récompenser d'un diamant qu'il avoit au doigt. Il se promena encore quelque temps dans le jardin, ne pouvant assez s'étonner de cette Princesse Porcia, dont il avoit souvent oui parler comme d'une jeune Dame fort riche, & pour être une des meilleures maisons du Royaume; & comme il étoit fort vertueux, il conçut une telle aversion pour elle, qu'il résolut, au péril de sa vie, de faire tout ce qu'il pourroit pour se retirer de sa prison. Au sortir du jardin, il trouva une Demoiselle démasquée (car on ne se masquoit plus dans le Palais) qui venoit lui demander s'il auroit pour agréable, que sa Maîtresse mangeât ce jour-là avec lui. Je vous laisse à penser s'il dit qu'elle seroit la bien venue. On servit quelque temps après à souper ou à dîner, car

je ne me souviens plus lequel c'étoit. Porcia y parut plus belle que la Cithérée , comme je vous l'ai dit tantôt , il n'y a point d'inconvénient de dire ici , pour diversifier , plus belle que le jour ou que l'aurore. Elle fut toute charmante , tandis qu'ils furent à table , & fit paroître tant d'esprit à l'Espagnol , qu'il eut un secret déplaisir de voir dans une Dame de si grande condition , tant d'excellentes qualités si mal employées. Il se contraignit le mieux qu'il put , pour paroître de belle humeur , quoiqu'il songeât continuellement à son inconnue , & qu'il brulât d'un violent desir de se revoir à sa grille. Aussitôt que l'on eût desservi , on les laissa seuls ; & Dom Carlos ne parlant point ou par respect , ou pour obliger la Dame de parler la première , elle rompit le silence en ces termes : Je ne fais si je dois espérer quelque chose de la gaieté que je pense avoir remarquée sur votre visage , & si le mien , que je vous ai fait voir , ne vous a point semblé assez beau.

pour vous faire douter si celui que l'on vous cache, est plus capable de vous donner de l'amour. Je n'ai point déguisé ce que je vous ai voulu donner, parce que je n'ai point voulu que vous puissiez vous repentir de l'avoir reçu; & quoiqu'une personne, accoutumée à recevoir des prières, puisse aisément s'offenser d'un refus, je n'aurai aucun ressentiment de celui que j'ai déjà reçu de vous, pourvu que vous le répariez, en me donnant ce que je crois mieux mériter que votre Invisible. Faites-moi donc savoir votre dernière résolution, afin que, si elle n'est pas à mon avantage, je cherche dans la mienne des raisons assez fortes, pour combattre celles que je pense avoir eues de vous aimer. Dom Carlos attendit quelque temps qu'elle reprît la parole, & voyant qu'elle ne parloit plus, & que les yeux baissés contre terre, elle attendoit l'arrêt qu'il alloit prononcer, il suivit la résolution qu'il avoit déjà prise de lui parler franchement, & de lui ôter toute

sorte d'espérance qu'il pût jamais être à elle. Voici comme il s'y prit : Madame, avant de répondre à ce que vous voulez savoir de moi, il faut qu'avec la même franchise que vous voulez que je parle, vous me découvriez sincèrement vos sentimens sur ce que je vais vous dire. Si vous aviez obligé une personne à vous aimer, ajouta-t-il, & que par toutes les faveurs que peut accorder une Dame, sans faire tort à sa vertu, vous l'eussiez obligé à vous jurer une fidélité inviolable, ne le tiendrez-vous pas pour le plus lâche & le plus traître de tous les hommes, s'il manquoit à ce qu'il vous auroit promis ? Et ne serois-je pas ce lâche & ce traître, si je quittois pour vous une personne qui doit croire que je l'aime ? Il alloit mettre quantité de beaux argumens en forme pour la convaincre ; mais elle ne lui en donna pas le temps ; elle se leva brusquement, en lui disant, qu'elle voyoit bien où il en vouloit venir ; qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'admirer sa constance, quoi-

qu'elle fût si contraire à son repos ; qu'elle le remettoit en liberté , & que s'il vouloit l'obliger , il attendroit que la nuit fût venue pour s'en retourner comme il étoit venu. Elle tint son mouchoir devant ses yeux , tandis qu'elle parla , comme pour cacher ses larmes , & laissa l'Espagnol un peu interdit , & pourtant si ravi de la joie de se voir en liberté ; qu'il n'eût pu la cacher , quand même il eût été le plus grand hypocrite du monde ; & je crois que si la Dame y eût pris garde , elle n'eût pu s'empêcher de le quereller. Je ne sais si la nuit fut long-temps à venir ; car , comme je vous l'ai déjà dit , je ne prends plus la peine de remarquer ni le temps ni les heures ; vous saurez seulement qu'elle vint & qu'il se mit dans un carrosse fermé , qui le mena à son logis , après un assez long chemin. Comme il étoit le meilleur maître du monde , ses valets penserent mourir de joie quand ils le virent , l'étoufferent à force de l'embrasser , mais ils n'en jouirent pas long-

temps. Il prit des armes, & accompagné de deux des siens, qui n'étoient pas gens à se laisser battre, il alla vite à la grille, & si vite, que ceux qui l'accompagnoient eurent bien de la peine à le suivre. Il n'eut pas plutôt fait le signal accoutumé, que la Deité invisible se communiqua à lui. Ils se dirent mille choses si tendres, que j'en ai les larmes aux yeux toutes les fois que j'y pense. Enfin l'Invisible lui dit qu'elle venoit de recevoir un déplaisir sensible dans la maison où elle étoit, qu'elle avoit envoyé querir un carrosse pour en sortir; que comme il seroit long-temps à venir, & que le sien pourroit être plutôt prêt, elle le prioit de l'envoyer querir pour la mener dans un lieu où elle se lui cacheroit plus son visage. L'Espagnol ne se fit pas dire la chose deux fois: il courut comme un fou à ses gens, qu'il avoit laissés au bout de la rue, & envoya querir son carrosse. Le carrosse venu, l'Invisible tint parole & s'y mit avec lui. Elle conduit le carrosse

elle-même, enseignant au cocher le chemin qu'il devoit prendre, & le fit arrêter auprès d'une grande maison, dans laquelle il entra à la lueur de plusieurs flambeaux, qui furent allumés à leur arrivée. Le Cavalier monta avec la Dame par un grand escalier dans une sale haute, où il ne fut pas sans inquiétude, voyant qu'elle ne se démasquoit point encore. Enfin plusieurs Demoiselles richement parées étant venues les recevoir, chacune un flambeau à la main, l'Invisible ne le fut plus; & ôtant son masque, fit voir à Dom Carlos que la dame de la grille & la Princesse Porcia n'étoient qu'une même personne. Je ne vous représenterai point l'agréable surprise de Dom Carlos. La belle Napolitaine lui dit qu'elle l'avoit enlevé une seconde fois, pour savoir sa dernière résolution; que la Dame de la grille lui avoit cédé les prétentions qu'elle avoit sur lui; & ajouta ensuite cent choses aussi galantes que spirituelles. Dom Carlos se jeta à ses pieds,

embrassa ses genoux, & pensa lui manger les mains à force de les baiser, s'exemptant par-là de lui dire toutes les impertinences que l'on dit quand on est trop aise. Après que ces premiers transports furent passés, il se servit de tout son esprit & de toute sa cajolerie, pour exagérer l'agréable caprice de sa Maîtresse, & s'en acquitta en des façons de parler si avantageuses pour elle, qu'elle en fut encore plus assurée de ne s'être point trompée dans son choix. Elle lui dit qu'elle ne s'étoit pas voulu fier à une autre personne qu'à elle-même d'une chose, sans laquelle elle n'eût jamais pu l'aimer, & qu'elle ne se fût jamais donnée à un homme moins constant que lui. Là-dessus les parens de la Princesse Porcia ayant été avertis de son dessein, arriverent. Comme ils étoient des principaux du Royaume, & que Dom Carlos étoit homme de condition, on n'avoit pas eu grand peine à avoir dispense de l'Archevêque pour leur mariage, ils furent mariés la même

nuit par le Curé de la Paroisse, qui étoit un bon Prêtre & grand Prédicateur; & cela étant, il ne faut pas demander s'il fit une belle exhortation. On dit qu'ils se leverent bien tard le lendemain, ce que je n'ai pas grand peine à croire. La nouvelle en fut bientôt divulguée, dont le Viceroy, qui étoit proche parent de Dom Carlos, fut si aise, que les réjouissances publiques recommencerent dans Naples, où l'on parle encore de Dom Carlos d'Arragon, & de son Amante invisible.

C H A P I T R E X.

*Comment Ragotin eut un coup de busc
sur les doigts.*

L'HISTOIRE de Ragotin fut suivie de l'applaudissement de tout le monde; il en devint aussi fier, que si elle eût été de son invention; & cela ajouté à

son orgueil naturel, il commença à traiter les Comédiens de haut en bas; & s'approchant des Comédiennes, leur prit les mains sans leur consentement, & voulut un peu patiner: galanterie provinciale, qui tient plus du satyre que de l'honnête homme. Mademoiselle de l'Etoile se contenta de retirer ses mains blanches d'entre les siennes crasseuses & velues, & sa compagne Mademoiselle Angélique lui déchargea un grand coup de busc sur les doigts. Il les quitta sans rien dire, tout rouge de dépit & de honte, & rejoignit la compagnie, où chacun parloit de toute sa force, sans entendre ce que disoient les autres. Ragotin en fit taire la plus grande partie, tant il haussa la voix pour leur demander ce qu'ils disoient de son histoire. Un jeune homme, dont j'ai oublié le nom, lui répondit qu'elle n'étoit pas plus à lui qu'à un autre, puisqu'il l'avoit prise dans un Livre; & en disant cela, il en fit voir un qui sortoit à demi hors de la poche de Ragotin, & s'en

faisit brusquement. Ragotin lui égratigna les mains pour le ravoir ; mais malgré Ragotin , il le mit entre celles d'un autre , que Ragotin faisit aussi vainement que le premier. Le Livre ayant déjà convolé en troisieme main, il passa de la même façon en cinq ou six mains différentes, lesquelles Ragotin ne put atteindre, parce qu'il étoit le plus petit de la compagnie. Enfin s'étant allongé cinq ou six fois inutilement, ayant déchiré autant de manchettes & égratigné autant de mains, & le Livre se promenant toujours dans la moyenne région de la chambre, le pauvre Ragotin, qui vit que tout le monde éclatoit de rire à ses dépens, se jetta tout furieux sur le premier auteur de sa confusion, & lui donna quelques coups de poing dans le ventre & dans les cuisses, ne pouvant pas aller plus haut. Les mains de l'autre, qui avoient l'avantage du lieu, tomberent à plomb cinq ou six fois sur le haut de sa tête, & si pesamment, qu'elle entra dans son chapeau jusqu'au menton,

menton, dont le pauvre petit homme eut le siege de la raison si ébranlé, qu'il ne savoit plus où il en étoit. Pour dernier accablement, son adversaire, en le quittant, lui donna un coup de pied au haut de la tête, qui le fit aller cheoir sur le cul au pied des Comédiennes, après une rétrogradation fort précipitée. Représentez-vous, je vous prie, quelle doit être la fureur d'un petit homme, plus glorieux lui seul que tous les Barbiers du Royaume, dans un temps où il se faisoit tout blanc de son épée, c'est-à-dire de son histoire & devant des Comédiennes dont il vouloit devenir amoureux; car comme vous le verrez tantôt, il ignoroit encore laquelle le touchoit le plus. En vérité son petit corps tombé sur le cul marqua si bien la fureur de son ame, par les divers mouvemens de ses bras & de ses jambes, que, quoiqu'on ne pût voir son visage, parce que sa tête étoit emboîtée dans son chapeau, tous ceux de la compagnie jugerent à propos de se join-

dre ensemble ; & de faire comme une barriere entre Ragotin & celui qui l'avoit offensé, que l'on fit sauver, tandis que les charitables Comédiennes releverent le petit homme, qui hurloit cependant comme un taureau dans son chapeau, parce qu'il lui bouchoit les yeux & la bouche, & lui empêchoit la respiration. La difficulté fut de le lui ôter. Il étoit en forme de pot de beurre ; & l'entrée en étant plus étroite que le ventre, Dieu sait si une tête qui y étoit entrée de force, & dont le nez étoit très-grand, en pouvoit sortir comme elle y étoit entrée. Ce malheur fut cause d'un grand bien ; car vraisemblablement il étoit au plus haut point de sa colere, qui eût sans doute produit un effet digne d'elle, si son chapeau, qui le suffoquoit, ne l'eût fait songer à sa conservation, plutôt qu'à la destruction d'un autre. Il ne pria point qu'on le secourût ; car il ne pouvoit parler ; mais quand on vit qu'il portoit vainement les mains tremblantes à sa tête

pour se la mettre en liberté, & qu'il frapport des pieds contre le plancher, de rage qu'il avoit de s'arracher inutilement les ongles, on ne songea plus qu'à le secourir. Les premiers efforts que l'on fit pour le décoëffer, furent si violens, qu'il crut qu'on lui vouloit arracher la tête. Enfin, n'en pouvant plus, il fit signe avec les doigts, que l'on coupât son habillement de tête avec des ciseaux. Mademoiselle de la Caverne détacha ceux de sa ceinture; & la Rancune, qui fut l'opérateur de cette belle cure, après avoir fait semblant de faire l'incision vis-à-vis du visage, (ce qui ne lui fit pas une petite peur) fendit le feutre derrière la tête depuis le bas jusqu'en haut. Aussi-tôt que l'on eut donné de l'air à son visage, toute la compagnie éclata de rire de le voir aussi bouffi, que s'il eût été prêt à crever par la quantité d'esprits qui lui étoient montés au visage; & de plus, de ce qu'il avoit le nez écorché. La chose en fût pourtant demeurée là, si un méchant

railleux ne lui eût dit qu'il lui falloit faire rentrer son chapeau. Cet avis hors de saison ralluma si bien sa colere, qui n'étoit pas tout-à-fait éteinte, qu'il saisit un des chenets de la cheminée, & faisant semblant de le jeter au travers de toute la troupe ; causa une telle frayeur aux plus hardis, que chacun tâcha de gagner la porte pour éviter le coup de chenet ; tellement qu'ils se presserent si fort, qu'il n'y en eut qu'un qui put sortir, encore fut-ce en tombant, ses jambes éperonnées s'étant embarrassées dans celles des autres. Ragotin se mit à rire à son tour, ce qui rassura tout le monde ; on lui rendit son Livre, & les Comédiens lui prêtèrent un vieux chapeau. Il s'emporta furieusement contre celui qui l'avoit si maltraité ; mais comme il étoit plus vain que vindicatif, il dit aux Comédiens, comme s'il leur eût promis quelque chose de rare, qu'il vouloit faire une comédie de son histoire, & que de la façon qu'il la traiteroit, il étoit assuré

d'aller d'un seul faut où les autres Poëtes n'étoient parvenus que par degrés. Destin lui dit que l'histoire qu'il avoit contée étoit fort agréable; mais qu'elle n'étoit pas bonne pour le théâtre. Je crois que vous me l'apprendrez, dit Ragotin: ma mere étoit filleule du poëte Garnier, & moi, qui vous parle, j'ai encore chez moi son écritoire. Destin lui dit que le poëte Garnier lui-même n'en seroit pas sorti à son honneur. Et qu'y trouvez-vous de si difficile, lui demanda Ragotin? Que l'on n'en peut faire une comédie dans les regles, sans beaucoup de fautes contre la bienséance & le jugement, répondit Destin. Un homme comme moi peut faire des regles quand il voudra, dit Ragotin. Considérez, je vous prie, ajouta-t-il, si ce ne seroit pas une chose nouvelle & magnifique tout ensemble, de voir un grand portail d'église au milieu d'un théâtre, devant lequel une vingtaine de cavaliers, plus ou moins, avec autant de Demoiselles feroient

mille galanteries ; cela raviroit tout le monde. Je suis de votre avis , continua-t-il , qu'il ne faut rien faire contre la bienféance , ou les bonnes mœurs ; & c'est pour cela que je ne voudrois pas faire parler mes acteurs dans l'église. Destin l'interrompit pour lui demander où ils pourroient trouver tant de cavaliers & tant de dames. Et comment fait-on dans les colleges , où on livre des batailles , dit Ragotin ? J'ai joué à la Fleche la déroute du pont de Cé , ajouta-t-il ; plus de cent soldats du parti de la Reine-Mere parurent sur le théâtre , sans ceux de l'armée du Roi , qui étoient encore en plus grand nombre ; & il me souvient qu'à cause d'une grande pluie qui troubla la fête , on disoit que tous les plumets de la Noblesse du pays , que l'on avoit empruntés , n'en releveroient jamais. Destin , qui prenoit plaisir à lui faire dire des choses si judicieuses , lui répartit que les colleges avoient assez d'écoliers pour cela ; & pour eux qu'ils n'étoient que

sept ou huit, quand leur troupe étoit bien forte. La Rancune qui ne valoit rien, comme vous savez, se mit du côté de Ragotin, pour aider à le jouer, & dit à son camarade qu'il n'étoit pas de son avis; qu'il étoit plus vieux Comédien que lui; qu'un portail d'église feroit la plus belle décoration de théâtre que l'on eût jamais vue; & pour la quantité nécessaire de cavaliers & de dames, qu'on en loueroit une partie & que l'autre feroit faite de carton. Ce bel expédient de carton de la Rancune fit rire toute la compagnie; Ragotin en rit aussi, & jura qu'il le savoit bien, mais qu'il ne l'avoit pas voulu dire. Et le carrosse, ajouta-t-il, quelle nouveauté feroit-ce dans une Comédie? J'ai fait autrefois le Chien de Tobie, & je le fis si bien, que toute l'assistance en fut ravie: pour moi, continua-t-il, si l'on doit juger des choses par l'effet qu'elles font dans l'esprit, toutes les fois que j'ai vu jouer Pirame & Thisbé, je n'ai pas été si touché de la mort de

Pirame, qu'effrayé du Lion. La Rancune appuya les raisons de Ragotin par d'autres raisons aussi ridicules ; & se mit par là si bien dans son esprit, que Ragotin l'emmena souper avec lui. Tous les autres importuns laisserent aussi les Comédiens en liberté, qui avoient plus d'envie de souper, que d'entretenir les fainéans de la ville.

C H A P I T R E X I.

Qui contient ce que vous verrez si vous prenez la peine de le lire.

RAGOTIN mena la Rancune dans un cabaret, où il se fit donner tout ce qu'il y avoit de meilleur. On a cru qu'il ne le mena pas chez lui, à cause que son ordinaire n'étoit pas trop bon : mais je n'en dirai rien, de peur de faire des jugemens téméraires ; & je n'ai point voulu approfondir l'affaire, parcequ'elle n'en vaut pas la peine, & que j'ai des

choses à écrire qui sont bien d'une autre conséquence. La Rancune, qui étoit homme de grand discernement, & qui connoissoit d'abord son monde, ne vit pas plutôt servir deux perdrix & un chapon, pour deux personnes, qu'il se douta que Ragotin ne le traitoit pas si bien pour son seul mérite, ou pour le payer de la complaisance qu'il avoit eue pour lui, en soutenant que son histoire étoit un beau sujet de théâtre; mais qu'il avoit quelque autre dessein. Il se prépara donc à quelque nouvelle extravagance de Ragotin, qui ne découvrit pas d'abord ce qu'il avoit dans l'ame, & continua à parler de son histoire. Il récita force vers satyriques, qu'il avoit faits contre la plupart de ses voisins, contre des cocus qu'il ne nommoit point, & contre des femmes. Il chanta des chansons à boire, & lui montra quantité d'anagrammes; car d'ordinaire les rimailleurs, par de semblables productions de leur esprit mal fait, commencent à incommoder les honnêtes gens.

La Rancune acheva de le gâter ; il exagéra tout ce qu'il entendit , en levant les yeux au Ciel ; il jura comme un homme qui perd , qu'il n'avoit jamais rien vu de plus beau , & fit même semblant de s'arracher les cheveux , tant il étoit enthousiasmé. Il lui disoit de temps en temps : Vous êtes bien malheureux & nous aussi , de ne vous pas donner tout entier au théâtre ; dans deux ans on ne parleroit non plus de Corneille , que l'on fait à cette heure de Hardi. Je ne fais ce que c'est que de flatter , ajoutait-il ; mais pour vous donner courage , j'avoue qu'en vous voyant j'ai bien connu que vous étiez un grand Poëte , & vous pouvez savoir de mes camarades ce que je leur en ai dit. Je ne m'y trompe guere , je sens un Poëte de demi-lieue loin ; aussi d'abord que je vous ai vu , vous ai-je connu comme si je vous avois nourri. Ragotin avaloit cela doux comme miel , conjointement avec plusieurs verres de vin qui l'envyroient encore plus que les louanges de la Rancune ,

qui de son côté mangeoit & buvoit d'une grande force , s'écriant de temps en temps : Au nom de Dieu , M. Ragotin , faites profiter le talent ; encore un coup , vous êtes un méchant homme , de ne pas vous enrichir & nous aussi. Je brouille un peu de papier aussi-bien que les autres ; mais si je faisois des vers aussi bons la moitié que ceux que vous venez de me lire , je ne serois pas réduit à tirer le diable par la queue , & je vivrois de mes rentes , aussi-bien que Mondori. Travaillez donc , M. Ragotin , travaillez ; & si dès cet hiver nous ne jettons de la poudre aux yeux de Messieurs de l'Hôtel de Bourgogne & du Marets , je veux ne monter jamais sur le théâtre , que je ne me casse un bras ou une jambe. Après cela je n'ai plus rien à dire , & buvons. Il tint parole ; & ayant donné double charge à un verre , il porta la santé de M. Ragotin à M. Ragotin même , qui lui fit raison ; & but tête nue & avec un si grand transport , à la santé des Comédiennes , qu'en

remettant son verre sur la table , il en rompit la patte sans s'en appercevoir ; tellement qu'il tâcha deux ou trois fois de le redresser , pensant l'avoir mis lui-même sur le côté. Enfin , il le jeta par-dessus sa tête & tira la Rancune par le bras , afin qu'il y prît garde , pour ne pas perdre la réputation d'avoir cassé un verre. Il fut un peu attristé de ce que la Rancune n'en rit point ; mais , comme je vous l'ai déjà dit , il étoit plutôt animal envieux , qu'animal risible. La Rancune lui demanda ce qu'il disoit de leurs Comédiennes : le petit homme rougit sans lui répondre ; & la Rancune lui demandant encore la même chose , enfin bégayant , rougissant & s'exprimant très-mal , il fit entendre à la Rancune qu'une des Comédiennes lui plaisoit infiniment. Et laquelle , lui dit la Rancune ? Le petit homme étoit si troublé d'en avoir tant dit , qu'il répondit je ne fais. Ni moi aussi , dit la Rancune. Cela le troubla encore davantage , & le rendit tout interdit : c'est c'est

Il répéta quatre ou cinq fois le même mot, dont le Comédien s'impatientant, lui dit : Vous avez raison, c'est une fort belle fille ; cela acheva de le déconcerter. Il ne put jamais dire celle à qui il en vouloit, & peut-être qu'il n'en savoit rien encore, & qu'il avoit moins d'amour que de vice. Enfin la Rancune lui nommant Mademoiselle de l'Etoile, il dit que c'étoit elle dont il étoit amoureux ; & pour moi je crois que s'il lui eût nommé Angélique, ou sa mere la Caverne, il eût oublié le coup de busc de l'une & l'âge de l'autre, & se seroit donné corps & ame à celle que la Rancune lui auroit nommée, tant le bouquin avoit la conscience troublée. Le Comédien lui fit boire un grand verre de vin, qui lui fit passer une partie de sa confusion, & en but un autre de son côté, après lequel il lui dit, parlant bas par mystere & regardant par toute la chambre, quoiqu'il n'y eût personne : Vous n'êtes pas blessé à mort, & vous vous êtes adressé à un homme qui peut

vous guérir, pourvu que vous le puissiez croire, & que vous soyez secret. Ce n'est pas que vous n'entrepreniez une chose bien difficile; Mademoiselle de l'Etoile est une tigresse, & son frere Destin un lion; mais elle ne voit pas toujours des hommes qui vous ressemblent, & je fais bien ce que je fais faire; achevons notre vin, & demain il sera jour. Un verre de vin bu de part & d'autre interrompit quelque temps leur conversation; Ragotin reprit la parole le premier, conta toutes ses perfections & ses richesses, dit à la Rancune qu'il avoit un neveu, commis d'un Financier; que ce neveu avoit contracté une grande amitié avec le Partisan la Railerie, durant le temps qu'il avoit été au Mans pour établir une maltôte, & voulut faire espérer à la Rancune de lui faire donner une pension pareille à celle des Comédiens du Roi, par le crédit de ce neveu. Il lui dit encore, que s'il avoit des parens qui eussent des enfans, il leur feroit donner des bénéfices, parce

que sa niece avoit épousé le frere d'une femme qui étoit entretenue par le maître-d'hôtel d'un Abbé de la Province, qui avoit de bons bénéfices à sa collation. Tandis que Ragotin contoit ses prouesses, la Rancune qui s'étoit altéré à force de boire, ne faisoit autre chose que remplir les deux verres, qui étoient vuidés en même-temps; Ragotin n'osant rien refuser de la main d'un homme qui lui devoit faire tant de bien. Enfin, à force de boire, ils se saoulerent. La Rancune n'en fut que plus sérieux, selon sa coutume; & Ragotin en fut si hébété & si pesant, qu'il se pencha sur la table & s'y endormit. La Rancune appella une servante pour se faire dresser un lit, parce qu'on étoit couché à son hôtellerie. La servante lui dit qu'il n'y auroit point de danger d'en dresser deux, & que dans l'état où étoit M. Ragotin, il n'avoit pas besoin d'être éveillé. Il ne veilloit pas cependant, & jamais on n'a mieux dormi ni ronflé. On mit des draps à deux lits, de trois

qui étoient dans la chambre , sans qu'il s'éveillât. Il dit cent injures à la servante, & la menaça de la battre quand elle l'avertit que son lit étoit prêt. Enfin la Rancune l'ayant tourné dans sa chaise vers le feu qu'on avoit allumé pour chauffer les draps, il ouvrit les yeux & se laissa déshabiller sans rien dire. On le monta sur son lit le mieux qu'on put , & la Rancune se mit dans le sien , après avoir fermé la porte. A une heure de-là Ragotin se leva , & sortit de son lit ; je n'ai pas su pourquoi. Il s'égara si bien dans la chambre , qu'après en avoir renversé tous les meubles , & s'être renversé lui-même plusieurs fois sans pouvoir trouver son lit ; enfin , il trouva celui de la Rancune , & l'éveilla , en le découvrant. La Rancune lui demanda ce qu'il cherchoit. Je cherche mon lit , dit Ragotin. Il est à la main gauche du mien , dit la Rancune. Le petit ivrogne prit à la droite , & s'alla fourrer entre la couverture & la paillasse du troisième , qui n'avoit ni matelas , ni lit de

plume , où il acheva de dormir fort paisiblement. La Rancune s'habilla avant que Ragotin fût éveillé. Il demanda au petit ivrogne si c'étoit par mortification qu'il avoit quitté son lit pour dormir sur une paille. Ragotin soutint qu'il ne s'étoit point levé , & qu'assurément il revenoit des esprits dans la chambre. Il eut querelle avec le cabaretier , qui prit le parti de sa maison , & le menaça de le mettre en Justice pour l'avoir décriée. Mais il n'y a que trop long-temps que je vous ennuie de la débauche de Ragotin : retournons à l'hôtellerie des Comédiens.

C H A P I T R E X I I.

Combat de nuit.

JE suis trop homme d'honneur pour n'avertir pas le Lecteur bénévole , que s'il est scandalisé de toutes les badineries qu'il a vues jusqu'ici dans ce Livre,

il fera fort bien de n'en lire pas davantage ; car , en conscience , il n'y verra pas d'autres choses , quand le Livre seroit aussi gros que *le Cyrus* ; & si par ce qu'il a déjà vu , il a de la peine à se douter de ce qu'il verra , peut-être que j'en suis logé la aussi-bien que lui ; qu'un chapitre attire l'autre ; & que je fais dans mon Livre comme ceux qui mettent la bride sur le col de leurs chevaux , & les laissent aller sur leur bonne-foi. Peut-être aussi que j'ai un dessein arrêté ; & que sans remplir mon Livre d'exemples à imiter , par des peintures d'actions & de choses tantôt ridicules , tantôt blâmables , j'instruirai en divertissant , de la même façon qu'un ivrogne donne de l'aversion pour son vice , & peut quelquefois donner du plaisir par les impertinences que lui fait faire son ivresse. Finissons la moralité , & reprenons nos Comédiens que nous avons laissés dans l'hôtellerie. Aussi-tôt que leur chambre fut débarrassée , & que Ragotin eut emmené la Rancune , le

portier qu'ils avoient laissé à Tours entra dans l'hôtellerie, conduisant un cheval chargé de bagages. Il se mit à table avec eux ; & par sa relation, & par ce qu'ils apprirent les uns des autres, on fut de quelle façon l'Intendant de la Province ne leur avoit point pu faire de mal, ayant lui-même eu bien de la peine à se tirer des mains du peuple, lui & ses fusiliers. Destin conta à ses camarades de quelle façon il s'étoit sauvé avec son habit à la turque, avec lequel il pensoit représenter le Soliman de Mairet, & qu'ayant appris que la peste étoit à Alençon, il étoit venu au Mans, avec la Caverne & la Rancune, dans l'équipage que l'on a pu voir au commencement de ces très-véritables & très-peu héroïques aventures. Mademoiselle de l'Etoile leur apprit aussi les assistances qu'elle avoit reçues d'une Dame de Tours, dont le nom n'est pas venu à ma connoissance ; & comme par son moyen elle avoit été conduite jusqu'à un village proche de Bonnestable,

où elle s'étoit démis un pied en tombant de cheval : elle ajouta qu'ayant appris que la troupe étoit au Mans , elle s'y étoit fait porter dans la litiere de la Dame du village , qui la lui avoit libéralement prêtée. Après le souper , Destin demeura seul dans la chambre des Dames. La Caverne l'aimoit comme son propre fils , Mademoiselle de l'Etoile ne lui étoit pas moins chere ; & Angélique , sa fille & son unique héritiere , aimoit Destin & la l'Etoile comme son frere & sa sœur. Elle ne savoit pas encore au vrai ce qu'ils étoient , & pourquoi ils faisoient la comédie ; mais elle avoit bien reconnu , quoiqu'ils s'appellassent frere & sœur , qu'ils étoient plus grands amis que proches parens ; que Destin vivoit avec la l'Etoile dans le plus grand respect du monde ; qu'elle étoit fort sage ; que si Destin avoit bien de l'esprit , & faisoit voir qu'il avoit été bien élevé , Mademoiselle de l'Etoile paroissoit plutôt fille de condition , qu'une Comédienne de campagne. Si

Destin & la l'Etoile étoient aimés de la Caverne & de sa fille, ils s'en rendoient dignes par une amitié réciproque qu'ils avoient pour elles; & ils n'y avoient pas beaucoup de peine, puisqu'elles méritoient d'être aimées autant que Comédiennes de France, quoique par malheur, plutôt que faute de mérite, elles n'eussent jamais eu l'honneur de monter sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne ou du Marets, qui sont l'un & l'autre le *non plus ultra* des Comédiens. Ceux qui n'entendent pas ces trois petits mots latins (auxquels je n'ai pu refuser place ici tant ils se sont présentés à propos) se les feront expliquer, s'il leur plaît. Pour finir la digression, Destin & la l'Etoile ne se cachèrent point des deux Comédiennes, pour se caresser après une longue absence. Ils s'exprimerent le mieux qu'ils purent les inquiétudes qu'ils avoient eues l'un pour l'autre. Destin apprit à Mademoiselle de l'Etoile, qu'il croyoit avoir vu la dernière fois qu'ils avoient représenté à Tours,

leur ancien persécuteur ; qu'il l'avoit discerné dans la foule de leurs auditeurs, quoiqu'il se cachât le visage de son manteau, & que pour cette raison là il s'étoit mis une emplâtre sur le visage à la sortie de Tours, pour se rendre méconnoissable à son ennemi, ne se trouvant pas alors en état de s'en défendre s'il en étoit attaqué la force à la main. Il lui apprit ensuite le grand nombre de brancards qu'ils avoient trouvés en allant au-devant d'elle, & qu'il se trompoit fort, si leur même ennemi n'étoit pas un homme inconnu qui avoit exactement visité les brancards, comme on l'avoit pu voir dans le septieme chapitre. Tandis que Destin parloit, la pauvre l'Etoile ne put s'empêcher de répandre quelques larmes. Destin en fut extrêmement touché, & après l'avoir consolée le mieux qu'il put, il ajouta que si elle vouloit lui permettre d'apporter autant de soin à chercher leur ennemi commun, qu'il en avoit eu jusqu'alors à l'éviter, elle se verroit

bientôt délivrée de ses persécutions , ou qu'il y perdrait la vie. Ces dernières paroles l'affligèrent encore davantage ; Destin n'eut pas l'esprit assez fort pour ne s'affliger pas aussi , & la Caverne & sa fille , très-compatissantes de leur naturel , s'affligèrent par complaisance ou par contagion ; je crois même qu'elles en pleurerent. Je ne sais si Destin pleura , mais je sais bien que les Comédiennes & lui , furent assez longtemps à ne se rien dire , & cependant pleura qui voulut. Enfin , la Caverne finit la pause que ses larmes avoient fait faire , & reprocha à Destin & à l'Etoile , que depuis le temps qu'ils étoient ensemble , ils avoient pu reconnoître jusqu'à quel point elle étoit de leurs amies ; & cependant qu'ils avoient eu si peu de confiance en elle & en sa fille , qu'elles ignoroient encore leur véritable condition. Et elle ajouta qu'elle avoit été assez persécutée en sa vie pour conseiller des malheureux , tels qu'ils paroissent l'être. A quoi Destin

répondit, que ce n'étoit point par défiance qu'ils ne s'étoient pas encore découverts à elle ; mais qu'il avoit cru que le récit de leurs malheurs ne pouvoit être que fort ennuyeux. Il lui offrit après cela de l'en entretenir quand elle voudroit, & quand elle auroit quelque temps à perdre. La Caverne ne différa pas davantage de satisfaire sa curiosité ; & sa fille, qui souhaitoit ardemment la même chose, s'étant assise auprès d'elle, sur le lit de la l'Etoile, Destin alloit commencer son histoire, quand ils entendirent une grande rumeur dans la chambre voisine. Destin prêta l'oreille quelque temps, mais le bruit & la noise, au lieu de cesser, augmentèrent, & même on cria au meurtre ! à l'aide ! on m'assassine ! Destin en trois sauts fut hors de la chambre, aux dépens de son pourpoint, que lui déchirèrent la Caverne & sa fille, en voulant le retenir. Il entra dans la chambre d'où venoit la rumeur, où il ne vit goutte, & où les coups de poing, les soufflers, & plusieurs

plusieurs voix confuses d'hommes & de femmes qui s'entre-battoient, mêlées au bruit sourd de plusieurs pieds nuds qui trépignoient dans la chambre, faisoient une rumeur épouvantable. Il se mêla imprudemment parmi les combattans, & reçut d'abord un coup de poing d'un côté, & un soufflet de l'autre. Cela lui changea la bonne intention qu'il avoit de séparer ces lutins, en un violent désir de se venger ; il se mit à jouer des mains, & fit un moulinet de ses deux bras, qui maltraita plus d'une mâchoire, comme il parut depuis à ses mains sanglantes. La mêlée dura encore assez long-temps pour lui faire recevoir une vingtaine de coups, & en donner deux fois autant. Au plus fort du combat, il se sentit mordre au gras de la jambe ; il y porta les mains, & rencontrant quelque chose de pelu, il crût être mordu d'un chien : mais la Caverne & sa fille, qui parurent à la porte de la chambre avec de la lumière, comme feu Saint-Elme après une tempête, vi-

rent Destin, & lui firent voir qu'il étoit au milieu de sept personnes en chemise, qui se maltraisoient l'une l'autre très-cruellement; & qui se dé cramponerent d'elles-mêmes aussi-tôt que la lumière parut. Le calme ne fut pas de longue durée. L'hôte, qui étoit un de ces sept Pénitens blancs, se reprit avec le Poëte; l'Olive, qui en étoit aussi, fut attaqué par le valet de l'hôte, autre Pénitent. Destin voulut les séparer; mais l'hôtesse qui étoit la bête qui l'avoit mordu, & qu'il avoit prise pour un chien, à cause qu'elle avoit la tête nue & les cheveux courts, lui sauta aux yeux, assistée de deux servantes, aussi nues & aussi décoiffées qu'elle. Les cris recommencerent; les soufflets & les coups de poing sonnerent de plus belle, & la mêlée s'échauffa encore plus qu'elle n'avoit fait. Enfin plusieurs personnes, qui s'étoient réveillées à ce bruit, entrèrent dans le champ de bataille, séparèrent les combattans, & furent cause de la seconde suspension d'armes. Il fut ques-

tion de savoir le sujet de la querelle , & quel étoit le différend qui avoit assemblé sept personnes nues dans une même chambre. L'Olive , qui paroissoit le moins ému , dit que le Poète étoit sorti de la chambre , & qu'il l'avoit vu revenir plus vite que le pas , suivi de l'hôte qui le vouloit battre ; que la femme de l'hôte avoit suivi son mari , & s'étoit jettée sur le Poète ; qu'ayant voulu les séparer , un valet & deux servantes s'étoient jettés sur lui ; & que la lumiere qui s'étoit éteinte là-dessus , étoit cause que l'on s'étoit battu plus long-temps qu'on n'eût fait. Ce fut au Poète à plaider sa cause : il dit qu'il avoit fait les deux plus belles stances que l'on eût jamais vues depuis que l'on en fait , & que de peur de les perdre , il avoit été demander de la chandelle aux servantes de l'hôtellerie , qui s'étoient mocquées de lui ; que l'hôte l'avoit appelé danseur de corde , & que pour ne pas demeurer sans répartie , il l'avoit appelé cocu. Il n'eut pas plutôt lâché le mot , que l'hôte , qui étoit en

mesure , lui appliqua un soufflet. On eût dit qu'ils s'étoient concertés ensemble ; car tout aussi-tôt que le soufflet fut donné , la femme de l'hôte , son valet & ses servantes , se jetterent sur les Comédiens , qui les reçurent à beaux coups de poing. Cette dernière rencontre fut plus rude & dura plus longtemps que les autres. Destin s'étant acharné sur une grosse servante qu'il avoit troussée , lui donna plus de cent claques sur les fesses ; l'Olive , qui vit que cela faisoit rire , en fit autant à une autre. L'hôte étoit occupé par le Poëte ; & l'hôtesse , qui étoit la plus furieuse , avoit été saisie par quelques-uns des spectateurs , dont elle se mit en si grande colere , qu'elle cria aux voleurs ! Ses cris éveillèrent la Rappiniere , qui logeoit vis-à-vis de l'hôtellerie. Il en fit ouvrir les portes ; & croyant , sur le bruit qu'il avoit entendu , qu'il y avoit pour le moins sept ou huit personnes sur le carreau , il fit cesser les coups au nom du Roi ; & ayant appris la cause de tout

le désordre, il exhorta le Poëte à ne plus faire de vers la nuit, & pensa battre l'hôte & l'hôtesse, parce qu'ils dirent cent injures aux pauvres Comédiens, les appellant bâteleurs & baladins, & jurant de les faire déloger le lendemain. Mais la Rappiniere, à qui l'hôte devoit de l'argent, le menaça de le faire exécuter, & par cette menace lui ferma la bouche. La Rappiniere s'en retourna chez lui, les autres s'en furent dans leurs chambres, & Destin dans celle des Comédiennes, où la Caverne le pria de ne pas différer davantage de lui apprendre ses aventures, & celles de sa sœur. Il leur dit qu'il ne demandoit pas mieux, & commença son histoire de la façon que vous l'allez voir dans le chapitre suivant.



CHAPITRE XIII.

Plus long que le précédent:

*Histoire de Destin & de Mademoiselle
de l'Etoile.*

JE suis né dans un village auprès de Paris : je vous ferois bien croire , si je voulois , que je suis d'une maison très-illustre , comme il est fort aisé à ceux que l'on ne connoît point ; mais j'ai trop de sincérité pour nier la bassesse de ma naissance. Mon pere étoit des premiers & des plus accommodés de son village. Je lui ai oui dire qu'il étoit né pauvre Gentilhomme , & qu'il avoit été à la guerre en sa jeunesse , où n'ayant gagné que des coups , il s'étoit fait Ecuyer ou Meneur d'une Dame de Paris assez riche , & qu'ayant amassé quelque chose avec elle , parce qu'il étoit aussi maître-d'hôtel , & faisoit la dépense , c'est-à-dire ,

ferroit peut-être la mule , il s'étoit marié avec une vieille Demoiselle de la maison , qui étoit morte quelque temps après & l'avoir fait son héritier. Il se laissa bientôt d'être veuf , & n'étant guere moins las de servir , il épousa en secondes noces une femme des champs qui fournissoit de pain la maison de sa maîtresse , & c'est de ce dernier mariage que je suis sorti. Mon pere s'appelloit Garigues , je n'ai jamais su de quel pays il étoit , & pour le nom de ma mere , il ne fait rien à mon histoire. Il suffit de vous dire qu'elle étoit plus avare que mon pere , & mon pere plus avare qu'elle , & que l'un & l'autre avoient la conscience assez large. Mon pere a l'honneur d'avoir le premier retenu son haleine en se faisant prendre la mesure d'un habit , afin qu'il y entrât moins d'étoffe. Je pourrois vous apprendre cent autres traits de lésine qui lui ont acquis à bon titre la réputation d'être homme d'esprit & d'invention ; mais de peur de vous ennuyer , je me contenterai de vous en

conter deux très-difficiles à croire, & néanmoins très-véritables. Il avoit ramassé quantité de bled, pour le vendre bien cher durant une mauvaise année. L'abondance ayant été universelle & le bled étant amandé, il fut si possédé de désespoir & si abandonné de Dieu, qu'il voulut se pendre. Une de ses voisines qui se trouva dans la chambre quand il y entra pour ce noble dessein, & qui s'étoit cachée de peur d'être vue, je ne fais pas bien pourquoi, fut fort étonnée quand elle le vit pendu à un chevron de sa chambre. Elle courut à lui, criant au secours, coupa la corde, & à l'aide de sa mère qui arriva là-dessus, la lui ôta du col. Elles se repentirent peut-être d'avoir fait une si bonne action, car il les battit l'une & l'autre comme plâtre, & fit payer à cette pauvre femme la corde qu'elle avoit coupée, en lui retenant quelqu'argent qu'il lui devoit. L'autre prouesse n'est pas moins étrange. Cette même année la cherté fut si grande, que les vieilles

gens du village ne se souvenoient pas d'en avoir vu une plus grande ; il avoit regret à tout ce qu'il mangeoit ; & sa femme étant accouchée d'un garçon , il se mit en tête qu'elle avoit assez de lait pour nourrir son fils , & pour le nourrir aussi lui-même , & espéra que tetant sa femme , il épargneroit du pain , & se nourriroit d'un aliment aisé à digérer. Ma mere avoit moins d'esprit que lui , & n'étoit pas moins avare : tellement qu'elle n'inventoit pas les choses comme mon pere ; mais les ayant une fois conçues , elle les exécutoit encore plus exactement que lui. Elle tâcha donc de nourrir de son lait son fils & son mari en même-temps , & hasarda aussi de s'en nourrir elle-même avec tant d'opiniâtreté , que le petit innocent mourut martyr de pure faim , & mon pere & ma mere furent si affoiblis & ensuite si affamés , qu'ils mangerent trop & eurent chacun une longue maladie. Ma mere devint grosse de moi quelque temps après ; & ayant accouché heureusement

d'une très-malheureuse créature , mon pere alla à Paris pour prier sa maîtresse de tenir son fils avec un honnête Ecclesiastique qui demouroit dans son village où il avoit un bénéfice. Comme il s'en retournoit la nuit pour éviter la chaleur du jour , & qu'il passoit par une grande rue du fauxbourg , dont la plupart des maisons se bâtissoient encore , il apperçut de loin , aux rayons de la Lune , quelque chose de brillant qui traversoit la rue. Il ne se mit pas beaucoup en peine de ce que c'étoit ; mais ayant entendu quelques gémissemens , comme d'une personne qui souffre , au même lieu où ce qu'il avoit vu de loin s'étoit dérobé à sa vue , il entra hardiment dans un grand bâtiment qui n'étoit pas encore achevé , où il trouva une femme assise à terre. Le lieu où elle étoit recevoit assez de clarté de la Lune , pour faire discerner à mon pere qu'elle étoit fort jeune & fort bien vêtue , & c'étoit ce qui avoit brillé de loin à ses yeux , son habit étant de toile d'ar-

gent. Vous ne devez point douter que mon pere , qui étoit assez hardi de son naturel , ne fut moins surpris que cette jeune Demoiselle ; mais elle étoit dans un état où il ne lui pouvoit rien arriver de pis. C'est ce qui la rendit assez hardie pour parler la premiere , & pour dire a mon pere , que s'il étoit chrétien , il eût pitié d'elle ; qu'elle étoit prête d'accoucher ; que , se sentant pressée de son mal , & ne voyant point revenir une servante qui lui étoit allé querir une sage-femme affidée , elle s'étoit sauvée heureusement de sa maison sans avoir éveillé personne , la servante ayant laissé la porte ouverte pour pouvoir rentrer sans faire de bruit. A peine achevoit-elle sa courte relation , qu'elle accoucha heureusement d'un enfant que mon pere reçut dans son manteau. Il fit la sage-femme le mieux qu'il put , & cette jeune fille le conjura d'emporter vîtement la petite créature , d'en avoir soin , & de ne pas manquer à deux jours de-là d'aller voir un vieil homme d'église

qu'elle lui nomma qui lui donneroit de l'argent & tous les ordres nécessaires pour la nourriture de son enfant. A ce mot d'argent, mon pere, qui avoit l'ame avare, voulut déployer son éloquence d'Ecuyer; mais elle ne lui en donna pas le temps. Elle lui mit entre les mains une bague pour servir de signal au Prêtre qu'il devoit aller trouver de sa part, lui fit envelopper son enfant dans son mouchoir de col, & le fit partir avec grande précipitation, quelque résistance qu'il fit pour ne pas l'abandonner dans l'état où elle étoit. Je veux croire qu'elle eut bien de la peine à regagner son logis: pour mon pere, il s'en retourna à son village, mit l'enfant entre les mains de sa femme, & ne manqua pas deux jours après d'aller trouver le vieux Prêtre & de lui montrer la bague. Il apprit de lui que la mere de l'enfant étoit une fille de fort bonne maison & fort riche; qu'elle l'avoit eu d'un Seigneur Ecoissois qui étoit allé en Irlande lever des troupes pour le service du Roi, & que

que ce Seigneur étranger lui avoit promis mariage. Ce Prêtre lui dit de plus, qu'à cause de son accouchement précipité, elle s'étoit trouvée malade jusqu'à faire douter de sa vie, & qu'en cette extrémité elle avoit tout déclaré à son pere & à sa mere, qui l'avoient consolée, au lieu de s'emporter contre elle, parce qu'elle étoit leur fille unique; que la chose étoit ignorée dans le logis, & ensuite il assura mon pere que, pourvu qu'il eût soin de l'enfant, & qu'il fût secret, sa fortune étoit faite. Là-dessus il lui donna cinquante écus, & un petit paquet de toutes les hardes nécessaires à un enfant. Mon pere s'en retourna dans son village après avoir bien dîné. Je fus mis en nourrice, & l'étranger fut mis à la place du fils de la maison. A un mois de-là le Seigneur Ecossois revint, & ayant trouvé sa maîtresse en si mauvais état, qu'elle n'avoit plus guere à vivre, il l'épousa un jour avant qu'elle mourût, & ainsi fut aussi-tôt veuf que marié. Il vint deux ou trois jours après

en notre village avec le pere & la mere de sa femme. Les pleurs recommencerent, & on pensa étouffer l'enfant à force de le baiser. Mon pere eut sujet de se louer de la libéralité du Seigneur Ecoissois, & les parens de l'enfant ne l'oublierent pas. Ils s'en retournerent à Paris fort satisfaits du soin que mon pere & ma mere avoient de leur fils, qu'ils ne voulurent point faire venir encore à Paris, parce que le mariage étoit tenu secret pour des raisons que je n'ai pas sues. Aussi-tôt que je pus marcher, mon pere me retira en sa maison, pour tenir compagnie au petit Comte de Glaris, (c'est ainsi qu'on l'appella du nom de son pere.) L'antipathie que l'on dit avoir été entre Jacob & Esaii dès le ventre de leur mere, ne peut avoir été plus grande que celle qui se trouva entre le jeune Comte & moi. Mon pere & ma mere l'aimoient tendrement, & avoient de l'aversion pour moi, quoique je donnasse autant d'esperance d'être un jour honnête hom-

me , que Glaris en donnoit peu. Il n'y avoit rien que de très-commun en lui : pour moi , je paroissais être ce que je n'étois pas , & bien moins le fils de Garigues , que celui d'un Comte. Et si je ne me trouve enfin qu'un malheureux comédien , c'est sans doute que la fortune s'est voulu venger de la nature , qui avoit voulu faire quelque chose de moi sans son consentement ; ou , si vous voulez , que la nature prend quelquefois plaisir à favoriser ceux que la fortune a pris en aversion. Je passerai toute l'enfance des deux petits payfans , car Glaris l'étoit d'inclination plus que moi : & aussi-bien , nos plus belles aventures ne furent que force coups de poing. Dans toutes les querelles que nous avions ensemble , j'avois de l'avantage , si ce n'est lorsque mon pere & ma mere se mettoient de la partie : ce qu'ils faisoient si souvent & avec tant de passion , que mon parrain , qui s'appelloit M. de Saint Sauveur , s'en scandalisa , & me demanda à mon pere. Il

me donna à lui avec grande joie , & ma mere eut encore moins de regret que lui à me perdre de vue. Me voilà donc chez mon parrain , bien vêtu , bien nourri , fort caressé , & point battu. Il n'épargna rien pour me faire apprendre à lire & à écrire , & si-tôt que je fus assez avancé pour apprendre le latin , il obtint du Seigneur du village , qui étoit un fort honnête Gentilhomme & fort riche , que j'étudierois avec deux fils qu'il avoit , sous un homme savant qu'il avoit fait venir de Paris , & à qui il donnoit de bons gages. Ce Gentilhomme qui s'appelloit le Baron d'Arques , faisoit élever ses enfans avec grand soin. L'aîné avoit nom Saint-Far , assez bien fait de sa personne , mais brutal sans retour , s'il y en eut jamais au monde ; & le cadet en récompense , outre qu'il étoit mieux fait que son frere , avoit la vivacité de l'esprit & la grandeur de l'ame , égale à la beauté du corps. Enfin je ne crois pas que l'on puisse voir un garçon donner de plus grandes espéran-

ces de devenir un fort honnête-homme, qu'en donnoit en ce temps-là ce jeune Gentilhomme qui s'appelloit Verville. Il m'honora de son amitié, & moi je l'aimai comme un frere, & le respectai toujours comme un maître. Pour Saint-Far, il n'étoit capable que de passions mauvaises, & je ne puis mieux vous exprimer les sentimens qu'il avoit dans l'ame pour son frere & pour moi, qu'en vous disant qu'il n'aimoit pas son frere plus que moi qui lui étois fort indifférent, & qu'il ne me haïssoit pas plus que son frere, qu'il n'aimoit guere. Ses divertissemens étoient différens des nôtres. Il n'aimoit que la chasse, & haïssoit fort l'étude. Verville n'alloit que rarement à la chasse, & prenoit grand plaisir à étudier : en quoi nous avions ensemble une conformité merveilleuse, aussi-bien qu'en toute autre chose. Et je puis dire que, pour m'accommoder à son humeur, je n'avois pas besoin de beaucoup de complaisance, & n'avois qu'à suivre mon inclination. Le Baron d'Arques

avoit une bibliotheque de romans fort ample. Notre Précepteur, qui n'en avoit jamais lu dans le pays latin, qui nous en avoit d'abord défendu la lecture, & qui les avoit cent fois blâmés devant le Baron d'Arques, pour les lui rendre aussi odieux qu'il les trouvoit divertissans, en devint lui-même si féru, qu'après avoir dévoré les anciens & les modernes, il avoua que la lecture des bons romans instruisoit en divertissant, & qu'il ne les croyoit pas moins propres à donner de beaux sentimens aux jeunes gens, que la lecture de Plutarque. Il nous porta donc à les lire autant qu'il nous en avoit détournés, & nous proposa d'abord de lire les modernes; mais ils n'étoient pas encore de notre goût, & jusques à l'âge de quinze ans nous nous plaissions bien plus à lire les *Amadis de Gaule*, que les *Astrées*, & les autres beaux romans que l'on a faits depuis, par lesquels les François ont fait voir aussi-bien que par mille autres choses, que s'ils n'inventent pas tant que les autres na-

tions , ils perfectionnent davantage. Nous donnions donc à la lecture des romans la plus grande partie du temps que nous avions pour nous divertir. Pour Saint - Far , il nous appelloit les liseurs , & alloit à la chasse , ou battre les paysans , à quoi il réussissoit admirablement bien. L'inclination que j'avois à bien faire , m'acquît la bienveillance du Baron d'Arques , & il m'aima autant que si j'eusse été son proche parent. Il ne voulut point que je quittasse ses enfans , quand il les envoya à l'académie ; & ainsi j'y fus mis avec eux , plutôt comme un camarade que comme un valet : nous y apprîmes nos exercices. On nous en tira au bout de deux ans ; & à la sortie de l'académie un homme de condition , parent du Baron d'Arques , faisant des troupes pour les Vénitiens , Saint-Far & Verville persuaderent si bien leur pere , qu'il les laissa aller à Venise avec son parent. Le bon Gentilhomme voulut que je les accompagnasse encore , & M. de Saint-Sauveur

mon parrain, qui m'aimoit extrêmement, me donna libéralement une lettre de change assez considérable, pour m'en servir si j'en avois besoin, & pour n'être pas à charge à ceux que j'avois l'honneur d'accompagner. Nous prîmes le plus long chemin pour voir Rome & les autres belles villes d'Italie, dans chacune desquelles nous fîmes quelque séjour, hormis dans celles dont les Espagnols sont les maîtres. A Rome je tombai malade, & les deux freres poursuivirent leur voyage : celui qui les menoit, ne pouvant laisser échapper l'occasion des galeres du Pape, qui alloient joindre l'armée des Vénitiens, au passage des Dardanelles, où elle attendoit celle des Turcs. Verville eut tous les regrets du monde de me quitter, & moi je pensai me désespérer d'être séparé de lui dans un temps où j'aurois pu par mes services me rendre digne de l'amitié qu'il me portoit. Pour Saint-Far je crois qu'il me quitta, comme s'il ne m'eût jamais vu, & je ne songeai à

lui qu'à cause qu'il étoit frere de Ver-ville, qui me laissa en se séparant de moi, le plus d'argent qu'il put : je ne fais pas si ce fut du consentement de son frere. Me voilà donc malade à Rome, sans aucune connoissance que celle de mon hôte, qui étoit un Apothicaire Flamand, & de qui je reçus toutes les assistances imaginables durant ma maladie. Il n'étoit pas ignorant en Médecine ; & autant que je suis capable d'en juger, je l'y trouvois plus étendu que le Médecin Italien qui me venoit voir. Enfin je guéris, & repris assez de forces pour visiter les lieux remarquables de Rome, où les étrangers trouvent amplement de quoi satisfaire leur curiosité. Je me plaisois extrêmement à visiter les vignes (c'est ainsi que l'on appelle plusieurs jardins plus beaux que le Luxembourg ou les Tuileries). Les Cardinaux & autres personnes de condition les font entretenir avec grand soin, plutôt par vanité, que par le plaisir qu'ils y prennent, n'y allant jamais, au

moins fort rarement. Un jour que je me promenois dans une des plus belles allées, je vis au détour d'une allée deux femmes assez bien vêtues, que deux jeunes François avoient arrêtées, & ne vouloient pas laisser passer outre, que la plus jeune ne levât un voile qui lui couvroit le visage. Un de ces François, qui paroissoit être le maître de l'autre, fut même assez insolent pour lui découvrir le visage par force, pendant que celle qui n'étoit point voilée, étoit retenue par son valet. Je ne consultai point ce que j'avois à faire : je dis d'abord à ces incivils, que je ne souffrirois point la violence qu'ils vouloient faire à ces femmes. Ils se trouverent fort étonnés l'un & l'autre, me voyant parler avec assez de résolution pour les embarrasser, quand même ils auroient eu leurs épées, comme j'avois la mienne. Les deux femmes se rangerent auprès de moi, & ce jeune François préférant le déplaisir d'un affront à celui de se faire battre, me dit en se séparant ;

Monfieur le brave, nous vous verrons autre part, où les épées ne feront pas toutes d'un côté. Je lui répondis que je ne me cacherois pas; fon valet le fuivit, & je demeurai avec ces deux femmes. Celle qui n'étoit point voilée, paroiffoit avoir quelque trente-cinq ans. Elle me remercia en françois qui ne tenoit rien de l'Italien, & me dit entr'autres chofes, que fi tous ceux de ma nation me reffembloient, les femmes Italiennes ne feroient point difficulté de vivre à la françoife. Après cela, comme pour me récompenser du fervice que je lui avois rendu, elle ajouta, qu'ayant empêché que l'on ne vît fa fille malgré elle, il étoit juſte que je la viſſe de fon bon gré. Levez donc votre voile, Léonore, afin que Monſieur ſache que nous ne ſommes pas tout-à-fait indignes de l'honneur qu'il nous a fait de nous protéger. Elle n'eut pas plutôôt achevé de parler, que ſa fille leva ſon voile, ou plutôôt m'éblouit. Je n'ai jamais rien vu de plus beau. Elle

leva deux ou trois fois les yeux sur moi comme à la dérobée ; & rencontrant toujours les miens , il lui monta au visage un rouge qui la fit plus belle qu'un ange, Je vis bien que la mere l'aimoit extrêmement ; car elle me parut participer au plaisir que je prenois à regarder sa fille. Comme je n'étois pas accoutumé à de pareilles rencontres , & que les jeunes gens se déconcertent aisément en compagnie , je ne leur fis que de fort mauvais complimens quand elles s'en allerent , & je leur donnai peut-être mauvaise opinion de mon esprit. Je me voulus du mal de ne leur avoir pas demandé leur demeure , & de ne m'être pas offert à les y conduire ; mais il n'y avoit plus moyen de courir après. Je voulus m'enquérir du Concierge s'il les connoissoit. Nous fûmes long-temps sans nous entendre , parce qu'il ne savoit pas mieux le François que moi l'Italien. Enfin , plutôt par signes qu'autrement , il me fit savoir qu'elles lui étoient inconnues , ou bien

il ne vouloit pas m'avouer qu'il les connoissoit. Je m'en retournai chez mon Apothicaire Flamand tout autre que j'en étois sorti, c'est-à-dire, fort amoureux, & fort en peine de savoir si cette belle Léonore étoit courtisanne ou honnête fille, & si elle avoit autant d'esprit que sa mere m'avoit paru en avoir. Je m'abandonnai à la rêverie, & me flattai de mille belles espérances, qui me divertirent quelque temps, & m'inquiéterent beaucoup après que j'en eus considéré l'impossibilité. Après avoir formé mille desseins inutiles, je m'arrêtai à celui de les chercher exactement, ne pouvant m'imaginer qu'elles pussent être long-temps invisibles dans une ville si peu peuplée que Rome, & à un homme si amoureux que moi. Dès le même jour je cherchai partout où je crus les pouvoir trouver, & m'en revins au logis plus las & plus chagrin que je n'en étois sorti. Le lendemain je cherchai encore avec plus de soin, & je ne fis que me lasser & m'inquiéter davantage.

De la façon que j'observois les jalousies & les fenêtres , & de l'impétuosité avec laquelle je courois après toutes les femmes qui avoient quelque rapport avec ma Léonore , on me prit cent fois , dans les rues & dans les églises , pour le plus fou de tous les François qui ont le plus contribué dans Rome à décréditer leur nation. Je ne fais comment je pus reprendre mes forces dans un temps où j'étois une vraie ame damnée. Je me guéris pourtant le corps parfaitement , tandis que mon esprit demeura malade , & si partagé entre l'honneur qui m'appelloit en Candie , & l'amour qui me retenoit à Rome , que je doutai quelquefois si j'obéirois aux lettres que je recevois souvent de Verville , qui me conjuroit par notre amitié de l'aller trouver , sans se servir du droit qu'il avoit de me commander. Enfin ne pouvant avoir de nouvelles de mes inconnues , quelque diligence que j'y apportasse , je payai mon hôte , & préparai mon petit équipage pour partir. La

veille de mon départ, le Seigneur Stephano Vambergue (c'est ainsi que s'appelloit mon hôte) me dit qu'il vouloit me donner à dîner chez une de ses amies, & me faire avouer qu'il ne l'avoit pas mal choisie pour un Flamand, ajoutant qu'il ne m'y avoit voulu mener que la veille de mon départ, parce qu'il en étoit un peu jaloux. Je lui promis d'y aller par complaisance plutôt qu'autrement, & nous y allâmes à l'heure du dîner. Le logis où nous entrâmes, n'avoit ni l'air ni les meubles de celui de la maîtresse d'un Apothicaire. Nous traversâmes une salle bien meublée, au sortir de laquelle j'entrai le premier dans une chambre fort magnifique où je fus reçu par Léonore & par sa mere. Vous pouvez vous imaginer combien cette surprise me fut agréable. La mere de cette belle fille se présenta à moi pour être saluée à la Françoisé, & je vous avoue qu'elle me baïsa plutôt que je ne la baïsaï. J'étois si interdit que je ne voyois goutte, & que je n'entendis

rien du compliment qu'elle me fit. Enfin l'esprit & la vue me revinrent, & je vis Léonore plus belle & plus charmante que je ne l'avois encore vue; mais je n'eus pas l'assurance de la saluer. Je reconnus ma faute aussi-tôt que je l'eus faite; & sans songer à la réparer, la honte fit monter autant de rouge à mon visage, que la pudeur avoit fait monter d'incarnat sur celui de Léonore. Sa mere me dit qu'avant mon départ, elle avoit voulu me remercier du soin que j'avois eu de chercher sa demeure, & ce qu'elle me dit augmenta encore davantage ma confusion. Elle me traîna dans une ruelle parée à la Françoisé, où sa fille ne nous accompagna point, me trouvant sans doute trop sec pour en valoir la peine. Elle demeura avec le Seigneur Stephano, tandis que je faisois auprès de sa mere mon vrai personnage, c'est-à-dire, le payfan. Elle eut la bonté de fournir toute seule à la conversation; & s'en acquitta avec beaucoup d'esprit, quoiqu'il n'y ait rien

de si difficile, que d'en faire paroître avec une personne qui n'en a point. Pour moi, je n'en eus jamais moins qu'en cette rencontre; & si elle ne s'ennuya pas alors, elle ne s'est jamais ennuyée avec personne. Elle me dit, après plusieurs choses auxquelles je répondis à peine oui & non, qu'elle étoit François de naissance, & que je saurois du Seigneur Stephano les raisons qui la retenoient à Rome. Il fallut aller dîner, & me traîner dans la salle, comme on avoit fait dans la ruelle; car j'étois si troublé que je ne pouvois pas marcher. Je fus toujours stupide avant & après le dîner, durant lequel je ne fis rien avec assurance que regarder incessamment Léonore. Je crois qu'elle en fut importunée, & que, pour me punir, elle eut toujours les yeux baissés. Si la mere n'eût toujours parlé, le dîner se fût passé à la Chartreuse: mais elle discourut avec le Seigneur Stéphanos des affaires de Rome, au moins je me l'imagine; car je ne donnai pas assez

d'attention à ce qu'elle dit pour en pouvoir parler avec certitude. Enfin on sortit de table pour le soulagement de tout le monde, excepté de moi, qui empirois à vue d'œil. Quand il fallut s'en aller, elles me dirent cent choses obligeantes, à quoi je ne répondis que ce que l'on met à la fin des lettres. Ce que je fis en sortant de plus que je n'avois fait en arrivant, c'est que je baisai Léonore, & que je m'achevai de perdre. Stéphane n'eut pas le crédit de tirer une parole de moi, durant tout le temps que nous mîmes à retourner à son logis. Je m'enfermai dans ma chambre, où je me jettai sur mon lit sans quitter mon manteau ni mon épée. Là, je fis réflexion sur tout ce qui m'étoit arrivé. Léonore se présenta à mon imagination, plus belle qu'elle n'avoit fait à ma vue. Je me ressouvins du peu d'esprit que j'avois témoigné devant la mere & la fille, & toutes les fois que cela me venoit dans l'esprit, la honte me mettoit le visage tout en feu. Je

souhaitai d'être riche; je m'affligeai de ma basse naissance : je me forgeai cent belles aventures avantageuses à ma fortune & à mon amour. Enfin ne songeant plus qu'à chercher un honnête prétexte de ne pas m'en aller, & n'en trouvant aucun qui me contentât, je fus assez désespéré pour souhaiter de retomber malade, à quoi je n'étois déjà que trop disposé. Je voulus lui écrire, mais tout ce que j'écrivis, ne me satisfit point, & je remis dans mes poches le commencement d'une lettre que je n'aurois peut-être osé envoyer, quand je l'aurois achevée. Après m'être bien tourmenté, ne pouvant plus rien faire que songer à Léonore, je voulus revoir le jardin où elle m'apparut la première fois, pour m'abandonner tout entier à ma passion; & je formai aussi le dessein de repasser encore devant son logis. Ce jardin étoit dans un lieu des plus écartés de la ville, au milieu de plusieurs vieux bâtimens inhabitables. Comme je passois en rêvant, sous les ruines d'un porti-

que, j'entendis marcher derriere moi, & en même temps je me sentis donner un coup d'épée au-dessous des reins. Je me tournai brusquement, mettant l'épée à la main; & me trouvant en tête le valet dont je vous ai parlé tantôt, je pensois bien lui rendre pour le moins le coup qu'il m'avoit donné en trahison; mais comme je le pouffois assez loin sans le pouvoir joindre, parce qu'il lâchoit le pied en parant, son maître sortit d'entre les ruines du portique, & m'attaquant par derriere, me donna un grand coup sur la tête, & un autre dans la cuisse qui me fit tomber. Il n'y avoit pas apparence que j'échappasse de leurs mains, ayant été surpris de la sorte: mais comme dans une mauvaise action on ne conserve pas toujours beaucoup de jugement, le valet blessa le maître à la main droite, & en même temps deux Peres Minimes de la Trinité du Mont, qui passaient près de-là, & qui virent de loin qu'on m'assassinoit, étant accourus à mon secours, mes assassins

se sauverent, & me laisserent blessé de trois coups d'épée. Ces bons Religieux étoient François pour mon grand bonheur ; car en lieu si écarté, un Italien qui m'auroit vu en si mauvais état, se feroit éloigné de moi plutôt que de me secourir, de peur qu'étant trouvé en me rendant ce bon office, on ne l'eût soupçonné d'être lui-même mon assassin. Tandis que l'un de ces deux charitables Religieux me confessa, l'autre courut à mon logis avertir mon hôte de ma disgrâce. Il vint aussi-tôt à moi, & me fit porter demi-mort dans mon lit : avec tant de blessures & tant d'amour, je ne fus pas long-temps sans avoir une fièvre très-violente. On désespéra de ma vie, & je n'en espérai pas mieux que les autres. Cependant l'amour de Léonore ne me quittoit point ; au contraire, il augmentoit toujours à mesure que mes forces diminuoient. Ne pouvant donc plus supporter un fardeau si pesant, sans m'en décharger ni me résoudre à mourir sans

faire savoir à Léonore que je n'aurois voulu vivre que pour elle, je demandai une plume & de l'encre. On crut que je rêvois; mais je le fis avec tant d'instance, & je protestai si bien que l'on me mettroit au désespoir, si l'on me refusoit ce que je demandois, que le Seigneur Stéphano, qui avoit bien reconnu ma passion, & qui étoit assez clairvoyant pour se douter à peu près de mon dessein, me fit donner tout ce qu'il me falloit pour écrire; & comme s'il eût su mon intention, il demeura seul dans ma chambre. Je relus les papiers que j'avois écrits un peu auparavant pour me servir des pensées que j'avois déjà eues sur le même sujet. Enfin voici ce que j'écrivis à Léonore.

Aussi-tôt que je vous vis, je ne pus m'empêcher de vous aimer. Ma raison ne s'y opposa point; elle me dit aussi-bien que mes yeux, que vous étiez la plus aimable personne du monde, au lieu de me représenter que je n'étois pas digne de

vous aimer. Mais elle n'eût fait qu'irriter mon mal par des remèdes inutiles ; & après m'avoir fait faire quelque résistance , il auroit toujours fallu céder à la nécessité de vous aimer , que vous imposez à tous ceux qui vous voient. Je vous ai donc aimé , belle Léonore , & d'un amour si respectueux , que vous ne m'en devez pas haïr , quoique j'aie la hardiesse de vous le découvrir. Mais le moyen de mourir pour vous , & de ne pas s'en glorifier ? Et quelle peine pouvez-vous avoir à me pardonner un crime que vous aurez si peu de temps à me reprocher ? Il est vrai que vous avoir pour la cause de sa mort , est une récompense qui ne se peut mériter que par un grand nombre de services , & vous avez peut-être regret de m'avoir fait ce bien-là sans y penser. Ne me le plaignez point , aimable Léonore , puisque vous ne pouvez plus me le faire perdre , & que c'est la seule faveur que j'aie jamais reçue de la fortune , qui ne pourra jamais s'acquitter de ce qu'elle doit à votre mérite , qu'en vous donnant des adorateurs autant au-

dessus de moi, que toutes les beautés du monde sont au-dessous de la vôtre. Je ne suis donc pas assez vain pour espérer que le moindre sentiment de pitié.....

Je ne pus achever ma lettre ; tout d'un coup les forces me manquerent & la plume me tomba de la main, mon corps ne pouvant suivre mon esprit qui alloit si vite. Sans cela ce long commencement de lettre que je viens de vous tracer, n'auroit été que la moindre partie de la mienne, tant la fièvre & l'amour m'avoient échauffé l'imagination. Je demurai long-temps évanoui, sans donner aucun signe de vie. Le Seigneur Stephano, qui s'en aperçut, ouvrit la porte de la chambre pour envoyer querir un Prêtre. En même temps Léonore & sa mere me vinrent voir. Elles avoient appris que j'avois été assassiné ; & parce qu'elles crurent que cela ne m'étoit arrivé que pour les avoir voulu servir, & ainsi qu'elles étoient la cause innocente de ma mort, elles n'avoient point fait difficulté

culté de me venir voir en l'état où j'étois. Mon évanouissement dura si long-temps, qu'elles s'en allerent avant que je fusse revenu à moi, fort affligées, à ce que l'on put juger, & dans la croyance que je n'en reviendrois pas. Elles lurent ce que j'avois écrit; & la mere, plus curieuse que la fille, lut aussi les papiers que j'avois laissés sur mon lit, entre lesquels il y avoit une lettre de mon pere Garigues. Je fus long temps entre la mort & la vie; mais enfin la jeunesse fut la plus forte. En quinze jours je fus hors de danger, & au bout de cinq à six semaines je commençai à marcher par la chambre. Mon hôte me disoit souvent des nouvelles de Léonore; il m'apprit la charitable visite que sa mere & elle m'avoient rendue, dont j'eus une extrême joie; & si je fus un peu en peine de ce qu'on avoit lu la lettre de mon pere, je fus d'ailleurs fort satisfait de ce que la mienne avoit été lue aussi. Je ne pouvois parler d'autre chose que de Léonore, toutes les fois que je me trouvois seul

avec Stéphanos. Un jour me souvenant que la mere de Léonore m'avoit dit qu'il pourroit m'apprendre qui elle étoit, & ce qui la retenoit à Rome, je le priai de me faire part de ce qu'il en favoit. Il me dit qu'elle s'appelloit Mademoiselle de la Boissiere; qu'elle étoit venue à Rome avec la femme de l'Ambassadeur de France: qu'un homme de condition, proche parent de l'Ambassadeur, étoit devenu amoureux d'elle; qu'elle ne l'avoit pas haï, & que d'un mariage clandestin il en avoit eu cette belle Léonore. Il m'apprit de plus, que ce Seigneur en avoit été brouillé avec toute la maison de l'Ambassadeur; que cela l'avoit obligé de quitter Rome, & d'aller demeurer quelque temps à Venise avec cette Mademoiselle de la Boissiere, pour laisser passer le temps de l'ambassade. Que l'ayant ramenée à Rome, il lui avoit meublé une maison, & donné-tous les ordres nécessaires pour la faire vivre en personne de condition, tandis qu'il seroit en France, où son pere le faisoit revenir,

& où il n'avoit osé mener sa maitresse, ou, si vous voulez sa femme, sachant bien que son mariage ne seroit approuvé de personne. Je vous avoue que je ne pus m'empêcher de souhaiter quelquefois que ma Léonore ne fût pas fille légitime d'un homme de condition, afin que le défaut de sa naissance eût plus de rapport avec la bassesse de la mienne. Mais je me repentois bientôt d'une pensée si criminelle, & lui souhaitois une fortune aussi avantageuse qu'elle la méritoit, quoique cette dernière pensée me causât un désespoir étrange; car l'aimant plus que ma vie, je prévoyois bien que je ne pourrois jamais être heureux sans la posséder, ni la posséder sans la rendre malheureuse. Lorsque j'achevois de me guérir, & que d'un si grand mal il ne me restoit que beaucoup de pâleur sur le visage, causée par la grande quantité de sang que j'avois perdu, mes jeunes maîtres revinrent de l'armée des Vénitiens; la peste qui infectoit tout le Levant ne leur ayant pas permis d'y exercer plus

long-temps leur courage. Verville m'aimoit encore comme il m'a toujours aimé, & Saint-Far ne me témoignoît point encore qu'il me haït, comme il a fait depuis. Je leur fis le récit de tout ce qui m'étoit arrivé, à la réserve de l'amour que j'avois pour Léonore. Ils témoignèrent une extrême envie de la connoître, & je la leur augmentai en leur exagérant le mérite de la mere & de la fille. Il ne faut jamais louer la personne que l'on aime devant ceux qui peuvent l'aimer aussi, puisque l'amour entre dans l'ame aussi-bien par les oreilles que par les yeux. C'est un emportement qui a souvent fait bien du mal à ceux qui s'y sont abandonnés. Vous allez voir si j'en puis parler par expérience. Saint-Far me demandoit tous les jours quand je le menerois chez Mademoiselle de la Boissière. Un jour qu'il me pressoit plus qu'il n'avoit jamais fait, je lui dis que je ne savois pas si elle l'agréeroit, parce qu'elle vivoit fort retirée. Je vois bien que vous êtes amoureux de sa fille, me

répartit-il, & ajoutant qu'il iroit bien la voir sans moi, il me rompit rudement en visiere; & je parus si étonné, qu'il ne douta plus de ce que peut-être il ne soupçonnoit pas encore. Il me fit ensuite cent mauvaises railleries, & me mit dans un tel désordre que Verville en eut pitié. Il me tira d'auprès de ce brutal, & me mena au cours, où je fus extrêmement triste, quelque peine que prit Verville à me divertir, par une bonté extraordinaire à une personne de son âge & d'une condition si supérieure à la mienne. Cependant son brutal de frere travailloit à sa satisfaction, ou plutôt à ma ruine. Il s'en alla chez Mademoiselle de la Boissiere, où on le prit d'abord pour moi, parce qu'il avoit avec lui le valet de mon hôte qui m'y avoit accompagné plusieurs fois; & je crois que sans cela on ne l'y auroit pas reçu. Mademoiselle de la Boissiere fut fort surprise de voir un homme inconnu. Elle dit à Saint - Far que ne le connoissant point, elle ne savoit à quoi attribuer l'honneur qu'il lui faisoit

de la visiter. Saint - Far lui dit sans marchander, qu'il étoit le maître d'un jeune garçon qui avoit été assez heureux pour avoir été blessé en lui rendant un petit service. Ayant débuté par une nouvelle qui ne plut ni à la mere ni à la fille, comme je l'ai su depuis, ces deux spirituelles personnes ne se souciant pas beaucoup de hasarder la réputation de leur esprit avec un homme qui leur avoit d'abord fait voir qu'il n'en avoit guere; le brutal se divertit fort peu avec elles, & elles s'ennuyèrent beaucoup avec lui. Ce qui pensa le faire enrager, c'est qu'il n'eut pas seulement la satisfaction de voir Léonore au visage, quelque instante priere qu'il lui fît de lever le voile qu'elle portoit d'ordinaire, comme font à Rome les filles de condition qui ne sont pas encore mariées. Enfin, ce galant homme s'ennuya de les ennuyer; il les délivra de sa fâcheuse visite, & s'en retourna chez le Seigneur Stépliano, remportant fort peu d'avantage du mauvais office qu'il m'avoit rendu. Depuis ce

temps - là, comme les brutaux sont fort portés à vouloir du mal à ceux à qui ils en ont fait, il eut pour moi des mépris si insupportables, me désobligea si souvent, que j'eusse cent fois perdu le respect que je devois à sa condition, si Ver-ville, par des bontés continuelles, ne m'eût aidé à souffrir les brutalités de son frere. Je ne savois point encore le mal qu'il m'avoit fait, quoique j'en ressentisse souvent les effets. Je trouvois bien Mademoiselle de la Boissiere plus froide qu'elle n'étoit au commencement de notre connoissance; mais étant également civile, je ne remarquois point que je lui fusse à charge. Pour Léonore, elle me paroïssoit fort rêveuse devant sa mere; & quand elle n'en étoit pas observée, il me sembloit qu'elle en avoit le visage moins triste, & que j'en recevois des regards plus favorables. Destin contoit ainsi son histoire, & les Comédiennes l'écoutoient attentivement, sans témoigner qu'elles eussent envie de dormir, lorsqu'il sonna deux heures après minuit.

Mademoiselle de la Caverne fit souvenir Destin, qu'il devoit le lendemain tenir compagnie à la Rappiniere jusqu'à une maison qu'il avoit à deux ou trois lieues de la ville, où il avoit promis de leur donner le plaisir de la chasse. Destin prit donc congé des Comédiennes, & se retira dans sa chambre, où il y a apparence qu'il se coucha. Les Comédiennes firent la même chose; & ce qui restoit de la nuit se passa fort paisiblement dans l'hôtellerie, le Poëte par bonheur n'ayant point enfanté de nouvelles Stances.

C H A P I T R E X I V.

Enlèvement du Curé de Domfront.

C E U X qui auront eu assez de temps à perdre, pour l'avoir employé à lire les chapitres précédens, doivent savoir, s'ils ne l'ont oublié, que le Curé de Domfront étoit dans l'un des brancards qui se trouverent quatre de compagnie dans

un petit village , par une rencontre qui ne s'étoit peut-être jamais faite ; mais , comme tout le monde sçait , quatre brancards se peuvent plutôt rencontrer ensemble que quatre montagnes. Ce Curé donc , qui s'étoit logé dans la même hôtellerie de nos Comédiens , fut consulter sur sa gravelle les Médecins du Mans , qui lui dirent en latin fort élégant , qu'il avoit la gravelle : (ce que le pauvre homme ne savoit que trop ,) & ayant aussi achevé d'autres affaires , qui ne sont pas venues à ma connoissance , il partit de l'hôtellerie sur les neuf heures du matin , pour retourner à la conduite de ses ouailles. Une jeune nièce qu'il avoit habillée en demoiselle , soit qu'elle le fût ou non , se mit au-devant du brancard , aux pieds du bon homme , qui étoit gros & court. Un paysan nommé Guillaume , conduisoit par la bride le cheval de devant par l'ordre exprès du Curé , de peur que ce cheval ne mît le pied à faux : & le valet du Curé , nommé Julien , avoit soin de faire aller le cheval de derriere , qui étoit

si rétif, que Julien étoit souvent contraint de le pousser par le cul. Le pot de chambre du Curé, qui étoit de cuivre jaune, reluisant comme de l'or, parce qu'il avoit été écuré dans l'hôtellerie, étoit attaché au côté droit du Brancard, ce qui le rendoit bien plus recommandable que le gauche, qui n'étoit paré que d'un chapeau dans un étui de carte, que le Curé avoit retiré du messager de Paris pour un Gentilhomme de ses amis, qui avoit sa maison auprès de Domfront. A une lieue & demi de la ville, comme le brancard alloit son petit train, dans un chemin creux, revêtu de haies plus fortes que les murailles, trois cavaliers, soutenus de deux fantassins, arrêterent le vénérable brancard. L'un d'eux, qui paroissoit être le chef de ces coureurs de grands chemins, dit d'une voix effroyable : Par la mort, le premier qui soufflera, je le tue; & présenta la bouche de son pistolet à deux doigts près des yeux du paysan Guillaume qui conduisoit le brancard. Un autre en fit autant à Ju-

lien : & un des hommes de pied coucha en joue la nièce du Curé , qui cependant dormoit dans son brancard fort paisiblement , & ainsi fut exempt de l'effroyable peur qui saisit son petit train pacifique. Ces vilains hommes firent marcher le brancard plus vite que les méchans chevaux qui le portoient n'en avoient envie. Jamais silence n'a été mieux observé dans une action si violente. La nièce du Curé étoit plus morte que vive ; Guillaume & Julien pleuroient sans oser ouvrir la bouche , à cause de l'effroyable vision des armes à feu ; & le Curé dormoit toujours , comme je vous l'ai déjà dit. Un des cavaliers se détacha du gros au galop , & prit les devants. Cependant le brancard gagna un bois , à l'entrée duquel le cheval de devant , qui mouroit peut-être de peur , aussi bien que celui qui le menoit , ou par belle malice , on parce qu'on le faisoit aller plus vite qu'il ne lui étoit permis par sa nature pesante & endormie , ce pauvre cheval donc mit le pied dans une ornière

& broncha si rudement , que Monsieur le Curé s'en éveilla , & sa nièce tomba du brancard sur la maigre croupe de l'aridelle. Le bon homme appella Julien , qui n'osa lui répondre ; il appella sa nièce , qui n'avoit garde d'ouvrir la bouche : le paysan eut le cœur aussi dur que les autres , & le Curé se mit en colere rout de bon. On a voulu dire qu'il jura Dieu ; mais je ne puis croire cela d'un Curé du Bas-Maine. La nièce du Curé s'étoit relevée de dessus la croupe du cheval , & avoit repris sa place , sans oser regarder son oncle ; & le cheval s'étant relevé vigoureusement , marchoit plus fort qu'il n'avoit jamais fait , nonobstant le bruit du Curé , qui crioit de sa voix de lutin , arrête , arrête ? Ses cris redoublés excitoient le cheval , & le faisoient aller encore plus vite , & cela faisoit crier le Curé encore plus fort. Il appelloit tantôt Julien , tantôt Guillaume , & plus souvent que les autres sa nièce , au nom de laquelle il joignoit souvent l'épithète de double carogne.

Elle

Elle eût pourtant bien parlé si elle eût voulu ; car celui qui lui faisoit garder le silence si exactement , étoit allé joindre les gens de cheval qui avoient pris les devants , & qui étoient éloignés du brancard de quarante ou cinquante pas ; mais la peur de la carabine la rendoit insensible aux injures de son oncle , qui se mit enfin à hurler & à crier à l'aide & au meurtre , voyant qu'on lui désobéissoit si opiniâtrément. Là-dessus les deux cavaliers qui avoient pris les devants , & que le fantassin avoit fait revenir sur leurs pas , rejoignirent le brancard , & le firent arrêter. L'un d'eux dit effroyablement à Guillaume : Qui est le fou qui crie là-dedans ? Hélas , Monsieur , vous le savez mieux que moi , répondit le pauvre Guillaume ! Le cavalier lui donna du bout de son pistolet dans les dents , & le présentant à la nièce , lui commanda de se démasquer , & de lui dire qui elle étoit. Le Curé qui voyoit de son brancard tout ce qui se passoit , & qui avoit un procès avec un Gentilhomme de ses voisins ,

nommé de Laune, crut que c'étoit lui qui vouloit l'assassiner. Il se mit donc à crier : Monsieur de Laune, si vous me tuez, je vous cite devant Dieu : je suis sacré Prêtre indigne, & vous serez excommunié comme un loup-garou. Cependant sa pauvre nièce se démasquoit, & faisoit voir au cavalier un visage effrayé qui lui étoit inconnu. Cela fit un effet auquel on ne s'attendoit point. Cet homme colere lâcha son pistolet dans le ventre du cheval qui portoit le devant du brancard, & d'un autre pistolet qu'il avoit à l'arçon de sa selle, donna droit dans la tête d'un de ses hommes de pied, en disant : voilà comme il faut traiter ceux qui donnent de faux avis. Ce fut alors que la frayeur redoubla au Curé & à son train. Il demanda confession; Julien & Guillaume se mirent à genoux, & la nièce du Curé se rangea auprès de son oncle. Mais ceux qui leur faisoient tant de peur, les avoient déjà quittés, & s'étoient éloignés d'eux, autant que leurs chevaux avoient pu courir, leur laissant

en dépôt celui qui avoit été tué d'un coup de pistolet. Julien & Guillaume se leverent en tremblent, & dirent au Curé & à sa nièce que les gendarmes s'en étoient allés. Il fallut dételer le cheval de derrière, afin que le brancard ne penchât pas tant sur le devant, & Guillaume fut envoyé dans un bourg prochain pour trouver un autre cheval. Le Curé ne savoit que penser de ce qui lui étoit arrivé : il ne pouvoit deviner pourquoi on l'avoit enlevé, pourquoi on l'avoit quitté sans le voler, & pourquoi ce cavalier avoit tué un des siens même, dont le Curé n'étoit pas si scandalisé, que de son propre cheval tué, qui vraisemblablement n'avoit jamais rien eu à démêler avec cet étrange homme. Il concluoit toujours que c'étoit de Laune qui l'avoit voulu assassiner, & qu'il en auroit raison. Sa nièce lui soutenoit que ce n'étoit point de Laune, qu'elle le connoissoit bien : mais le Curé vouloit que ce fût lui, pour lui faire un bon grand procès criminel, se fiant peut-être aux témoins

à gages qu'il espéroit de trouver à Gorron, où il avoit des parents. Comme ils contestoient là-dessus, Julien, qui vit paroître de loin quelque cavalerie, s'enfuit tant qu'il put. La nièce du Curé qui vit fuir Julien, crut qu'il en avoit sujet, & s'enfuit aussi : ce qui fit perdre la tramontane au Curé, ne sachant plus ce qu'il devoit penser de tant d'événemens extraordinaires. Enfin il vit aussi la cavalerie que Julien avoit vue, &, qui pis est, il vit qu'elle venoit droit à lui. Cette troupe étoit composée de neuf ou dix chevaux, au milieu de laquelle il y avoit un homme lié & garroté sur un méchant cheval, & défait comme ceux qu'on mene pendre. Le Curé se mit à prier Dieu, & se recommanda de bon cœur à sa toute bonté, sans oublier le cheval qui lui restoit : mais il fut bien étonné & rassuré tout ensemble, quand il reconnut la Rappiniere & quelques-uns de ses archers. La Rappiniere lui demanda ce qu'il faisoit là, & si c'étoit lui qui avoit tué l'homme qu'il voyoit roide mort au-

près du corps d'un cheval. Le Curé lui conta ce qui lui étoit arrivé, & conclut encore que c'étoit de Laune qui avoit voulu l'assassiner; sur quoi la Rappiniere verbalisa amplement. Un des archers courut au prochain village pour faire enlever le corps mort, & revint avec la nièce du Curé & Julien, qui s'étoient rassurés, & qui avoient rencontré Guillaume, remenant un cheval pour le brancard. Le Curé s'en retourna à Domfront sans aucune mauvaise rencontre, où tant qu'il vivra il contera son enlèvement. Le cheval mort fut mangé des loups ou des mâtins; le corps de celui qui avoit été tué fut enterré je ne fais où, & la Rappiniere, Destin, la Rancune & l'Olive, les Archers & le Prisonnier, s'en retournerent au Mans. Et voilà le succès de la chasse de la Rappiniere & des Comédiens, qui prirent un homme au lieu de prendre un lievre.



C H A P I T R E X V.

Arrivée d'un Opérateur dans l'hôtellerie... Suite de l'Histoire de Destin & de l'Etoile.

S É R É N A D E.

IL vous souviendra, s'il vous plaît, que dans le Chapitre précédent, l'un de ceux qui avoient enlevé le Curé de Domfront, avoit quitté ses compagnons & s'en étoit allé au galop je ne sais où. Comme il pressoit extrêmement son cheval dans un chemin fort creux & fort étroit, il vit de loin quelques gens de cheval qui venoient à lui, il voulut retourner sur ses pas pour les éviter, & tourna son cheval si court, & avec tant de précipitation, qu'il se cabra, & se renversa sur son maître. La Rappiniere & sa troupe (car c'étoit ceux qu'il avoit vus) trouverent fort étrange qu'un homme

venant à eux si vîte, eût voulu s'en retourner de la même façon. Cela donna quelque soupçon à la Rappiniere, qui de son naturel en étoit fort susceptible, outre que sa charge l'obligeoit à croire plutôt le mal que le bien. Son soupçon augmenta beaucoup, quand étant auprès de cet homme, qui avoit une jambe sous son cheval, il vit qu'il ne paroissoit pas tant effrayé de sa chute, que de ce qu'il en avoit des témoins. Comme il ne hâsardoit rien en augmentant sa peur, & qu'il savoit faire sa charge mieux que Prevôt du Royaume, il lui dit en l'approchant : Vous voilà donc pris, homme de bien ? Ah ! je vous mettrai en lieu d'où vous ne tomberez pas si lourdement. Ces paroles étourdirent le malheureux bien plus que n'avoit fait sa chute, & la Rappiniere & les siens remarquerent sur son visage de si grandes marques d'une conscience bourrelée, que tout autre moins entreprenant que lui, n'eût point balancé à l'arrêter. Il commanda donc à ses Archers de l'aider à se relever, &

le fit lier & garroter sur son cheval. La rencontre qu'il fit un peu après du Curé de Domfront, dans le désordre que vous avez vu, auprès d'un homme mort, & d'un cheval tué d'un coup de pistolet, lui assura qu'il ne s'étoit pas mépris : à quoi contribua beaucoup la frayeur du prisonnier, qui augmenta visiblement à son arrivée. Destin le regardoit plus attentivement que les autres, pensant le reconnoître, & ne pouvant se remettre où il l'avoit vu. Il travailla en vain sa reminiscence durant le chemin ; il ne put y retrouver ce qu'il cherchoit. Enfin ils arriverent au Mans, où la Rappiniere fit emprisonner le prétendu criminel ; & les Comédiens, qui devoient commencer le lendemain à représenter, se retirèrent en leur hôtellerie, pour donner ordre à leurs affaires. Ils se réconcilièrent avec l'Hôte ; le Poëte, qui étoit libéral comme un Poëte, voulut payer le souper. Ragotin, qui se trouva dans l'hôtellerie, & qui ne pouvoit s'en éloigner depuis qu'il étoit amoureux de l'E-

toile, en fut convié par le Poëte, qui fut assez fou pour y convier aussi tous ceux qui avoient été spectateurs de la bataille qui s'étoit donnée la nuit précédente en chemise entre les Comédiens & la famille de l'Hôte. Un peu avant le souper, la bonne compagnie qui étoit déjà dans l'hôtellerie, augmenta d'un Opérateur & de son train, qui étoit composé de sa femme, d'une vieille servante maure, d'un singe, & de deux valers. La Rancune le connoissoit il y avoit long-temps : ils se firent force caresses ; & le Poëte, qui faisoit aisément connoissance, ne quitta point l'Opérateur & sa femme, qu'à force de complimens pompeux, & qui ne disoient pourtant pas grand'chose, qu'il ne leur eût fait promettre qu'ils lui feroient l'honneur de souper avec lui. On soupa : il ne s'y passa rien de remarquable ; on y but beaucoup, & on n'y mangea pas moins : Ragotin y reput ses yeux du visage de l'Etoile ; ce qui l'enivra autant que le vin qu'il avala, & parla fort peu

durant le souper , quoique le Poëte lui donnât une belle matiere à contester , blâmant tout net les vers de Théophile , dont Ragotin étoit grand admirateur. Les Comédiennes firent quelque temps conversation avec la femme de l'Opérateur , qui étoit Espagnole , & n'étoit pas désagréable. Elles se retirèrent ensuite dans leur chambre , où Destin les conduisit pour achever son histoire , que la Caverne & sa fille mouroient d'impatience d'entendre. L'Etoile cependant se mit à étudier son rôle ; & Destin ayant prit une chaise auprès d'un lit , où la Caverne & sa fille s'assirent , reprit ainsi son histoire :

Vous m'avez vu jusqu'ici fort amoureux , & bien en peine de l'effet que ma lettre auroit fait dans l'esprit de Léonore & de sa mere ; vous m'allez voir encore plus amoureux , & le plus désespéré de tous les hommes. J'allois voir tous les jours Mademoiselle de la Boissiere & sa fille , si aveuglé de ma passion , que je ne remarquois point la froideur que l'on

avoit pour moi , & confidérois encore moins que mes trop fréquentes visites pouvoient leur être à la fin incommodes. Mademoiselle de la Boissiere s'en trouvoit fort importunée , depuis que Saint-Far lui avoit appris qui j'étois ; mais elle ne pouvoit civilement me défendre sa maison , après ce qui m'étoit arrivé pour elle. Pour sa fille , à ce que je puis juger par ce qu'elle a fait depuis , je lui faisois pitié , & elle ne suivoit pas en cela les sentiments de sa mere , qui ne la perdoit jamais de vue , afin que je ne pusse me trouver en particulier avec elle. Mais pour vous dire le vrai , quand cette belle fille eût voulu me traiter moins froidement que sa mere , elle n'eût osé l'entreprendre devant elle. Ainsi je souffrois comme une ame damnée , & mes fréquentes visites ne me servoient qu'à me rendre plus odieux à celle à qui je voulois plaire. Un jour que Mademoiselle de la Boissiere reçut des lettres de France , qui l'obligeoient à sortir aussi-tôt qu'elle les eut lues , elle

envoya louer un carosse, & chercher le Seigneur Stéphano pour s'en faire accompagner, n'osant pas aller seule, depuis la fâcheuse rencontre où je l'avois servie. J'étois plus prêt & plus propre à lui servir d'Ecuyer que celui qu'elle envoyoit chercher; mais elle ne vouloit pas recevoir le moindre service d'une personne dont elle vouloit se défaire. Par bonheur Stéphano ne se trouva point, & elle fut contrainte de témoigner devant moi la peine où elle étoit de n'avoir personne pour la mener, afin que je m'y offrisse: ce que je fis avec autant de joie qu'elle avoit de dépit d'être réduite à me mener avec elle. Je la menai chez un Cardinal, qui étoit lors protecteur de France, & qui lui donna heureusement audience aussi-tôt qu'elle la lui eut fait demander. Il falloit que son affaire fût d'importance, & qu'elle ne fût pas sans difficulté; car elle fut longtemps à lui parler en particulier dans une espece de grotte, ou plutôt une fontaine couverte, qui étoit au milieu d'un

d'un fort beau jardin. Cependant tous ceux qui avoient suivi ce Cardinal, se promenoient dans les endroits du jardin qui leur plaisoient le plus. Me voilà donc dans une grande allée d'orangers, seule avec la belle Léonore, comme je l'avois souhaité tant de fois, & pourtant encore moins hardi que je n'avois jamais été. Je ne fais si elle s'en aperçut, & si ce fut par bonté qu'elle parla la première. Ma mere, me dit-elle, aura bien sujet de quereller le Seigneur Stéphan de nous avoir manqué aujourd'hui, & d'être cause que nous vous donnons tant de peine. Et moi je lui serai bien obligé, lui répondis-je, de m'avoir procuré, sans y penser, la plus grande félicité dont je jouirai jamais. Je vous ai assez d'obligations, repartit-elle, pour prendre part à tout ce qui vous est avantageux: dites-moi donc, je vous prie, la félicité qu'il vous a procurée, si c'est une chose qu'une fille puisse savoir, afin que je m'en réjouisse. J'aurois peur, lui dis-je, que vous ne la

fissiez cesser. Moi ! reprit-elle , je ne fus jamais envieuse ; & quand je le serois pour tout autre , je le ne serois jamais pour une personne qui a mis sa vie au hasard pour moi. Vous ne le feriez pas par envie , lui répondis-je. Et par quel autre motif m'opposerois-je à votre félicité , reprit-elle ? Par mépris , lui dis-je. Vous me mettez bien en peine , ajouta-t-elle , si vous ne m'apprenez ce que je mépriserois , & de quelle façon le mépris que je ferois de quelque chose , vous la rendroit moins agréable. Il m'est bien aisé de m'expliquer , lui répondis-je , mais je ne fais si vous voudriez bien m'entendre. Ne me le dites donc point , me dit-elle , car quand on doute si on voudra bien entendre une chose , c'est signe qu'elle n'est pas intelligible , ou qu'elle peut déplaire. Je vous avoue que je me suis étonné cent fois comment je pouvois lui répondre , songeant bien moins à ce qu'elle me disoit , qu'à sa mere qui pouvoit revenir , & me faire perdre l'occasion de lui parler de mon

amour. Enfin je m'enhardis ; & sans employer plus de temps à une conversation qui ne me conduisoit pas assez vite où je voulois aller , je lui dis , sans répondre à ses dernières paroles , qu'il y avoit long-temps que je cherchois l'occasion de lui parler , pour lui confirmer ce que j'avois pris la hardiesse de lui écrire , & que je ne me serois jamais hasardé à cela , si je n'avois su qu'elle avoit lu ma lettre. Je lui redis ensuite une grande partie de ce que je lui avois écrit , & ajoutai qu'étant prêt de partir pour la guerre que le Pape faisoit à quelques Princes d'Italie , & résolu d'y mourir , puisque je n'étois pas digne de vivre pour elle , je la priois de m'apprendre les sentimens qu'elle auroit eu pour moi , si ma fortune eût eu plus de rapport avec la hardiesse que j'avois eu de l'aimer. Elle m'avoua , en rougissant , que ma mort ne lui seroit pas indifférente , & si vous êtes homme à faire quelque chose pour vos amis , ajouta-t-elle , conservez-nous-en un qui nous a été si

utile , ou du moins si vous êtes si pressé de mourir , pour une raison plus forte que celle que vous venez de me dire , différez votre mort jusqu'à ce que nous nous soyons revus en France , où je dois bientôt retourner avec ma mere. Je la pressai de me dire plus clairement les sentimens qu'elle avoit pour moi ; mais sa mere se trouva lors si près de nous , qu'elle n'eût pu me répondre , quand elle l'eût voulu. Mademoiselle de la Boissiere me fit une mine assez froide , à cause peut-être que j'avois eu le temps d'entretenir Léonore en particulier ; & cette belle fille même parut en être un peu en peine. Cela fut cause que je n'osai être que fort peu de temps chez elle. Je les quittai le plus content du monde , & tirant des conséquences fort avantageuses à mon amour de la réponse de Léonore. Le lendemain je ne manquai point de les aller voir , suivant ma coutume : on me dit qu'elles étoient sorties ; & on me dit la même chose trois jours de

suite, que j'y retournerai sans me rebuter.
 Enfin, le Seigneur Stéphano me con-
 seilla de n'y aller plus, parce que Ma-
 demoiselle de la Boissière ne permettoit
 pas que je visse sa fille; ajoutant qu'il
 me croyoit trop raisonnable pour m'ex-
 poser à un refus. Il m'apprit la cause
 de ma disgrâce. La mere de Léonore
 l'avoit trouvée qui m'écrivoit une lettre;
 & après l'avoir fort maltraitée, elle
 avoit donné ordre à ses gens de me
 dire qu'elles n'y étoient pas toutes les
 fois que je les viendrois voir. Ce fut
 alors que j'appris le mauvais office que
 m'avoit rendu Saint-Far, & que depuis
 ce temps-là mes visites avoient fort im-
 portuné la mere. Pour la fille, Stéphano
 m'assura de sa part, que mon mérite
 lui eût fait oublier ma fortune, si sa
 mere eût été aussi peu intéressée qu'elle.
 Je ne vous dirai point le désespoir où
 me mirent ces fâcheuses nouvelles; je
 m'affligeai autant que si on m'eût refusé
 Léonore injustement, quoique je n'eusse
 jamais espéré de la posséder: je m'em-

portai contre Saint-Far , & je songeai même à me battre contre lui ; mais enfin , me remettant devant les yeux ce que je devois à son pere & à son frere , je n'eus recours qu'à mes larmes. Je pleurai comme un enfant , & je m'en nuiai par-tout où je ne fus pas seul. Il fallut partir sans voir Léonore. Nous fîmes une campagne dans l'armée du Pape , où je fis tout ce que je pus pour me faire tuer. La fortune me fut contraire en cela , comme elle l'avoit toujours été en autres choses. Je ne pus trouver la mort que je cherchois , & j'acquis quelque réputation que je ne cherchois point , & qui m'auroit satisfait dans un autre temps ; mais pour lors rien ne pouvoit me satisfaire que le souvenir de Léonore. Verville & Saint-Far furent obligés de retourner en France , où le Baron d'Arques les reçut en pere idolatre de ses enfans. Ma mere me reçut froidement. Pour mon pere , il se tenoit à Paris chez le Comte de Glaris , qui l'avoit choisi pour être le

gouverneur de son fils. Le Baron d'Arques, qui avoit su ce que j'avois fait dans la guerre d'Italie, où même j'avois sauvé la vie à Verville, voulut que je fusse à lui en qualité de Gentilhomme. Il me permit d'aller voir mon Pere à Paris, qui me reçut encore plus mal que n'avoit fait sa femme. Un autre homme de sa condition, qui eût eu un fils aussi bien que moi, l'eût présenté au Comte Ecoislois; mais mon pere me tira hors de son logis avec empressement, comme s'il eût eu peur que je l'eusse déshonoré. Il me reprocha cent fois, durant le chemin que nous fîmes ensemble, que j'étois trop brave, que j'avois la mine d'être glorieux, & que j'aurois mieux fait d'apprendre un métier, que d'être un traîneur d'épée. Vous pouvez penser que ces discours là n'étoient guere agréables à un jeune homme qui avoit été bien élevé, qui s'étoit mis en quelque reputation à la guerre; & enfin qui avoit osé aimer une fort belle fille, & même lui découvrir sa

passion. Je vous avoue que les sentimens de respect & d'amitié que l'on doit avoir pour un pere , n'empêcherent point que je ne le regardasse comme un très-fâcheux vieillard. Il me promena dans deux ou trois rues , me caressant comme je viens de vous dire , & puis me quitta tout d'un coup , me défendant expressément de le revenir voir. Je n'eus pas grand'peine à me résoudre à lui obéir. Je le quittai & m'en allai voir M. de Saint-Sauveur , qui me reçut en pere. Il fut fort indigné de la brutalité du mien , & me promit de ne me point abandonner. Le Baron d'Arques eut des affaires qui l'obligerent d'aller demeurer à Paris. Il se logea à l'extrémité du fauxbourg Saint-Germain , dans une fort belle maison que l'on avoit bâtie depuis peu , avec beaucoup d'autres , qui ont rendu ce fauxbourg-là aussi beau que la ville. Saint-Far & Verville faisoient leur cour , alloient au cours , ou en visite , & faisoient tout ce que font les gens de leur condition , en cette

grande ville , qui fait passer pour campagnards les habitans des autres villes du Royaume. Pour moi , quand je ne les accompagnois point , j'allois m'exercer dans toutes les salles des tireurs d'armes , ou bien j'allois à la comédie : ce qui est cause peut-être de ce que je suis passable Comédien.

Un jour Verville me tira en particulier , & me découvrit qu'il étoit devenu fort amoureux d'une Demoiselle qui demouroit dans la même rue. Il m'apprit qu'elle avoit un frere nommé Saldagne , qui étoit aussi jaloux d'elle & d'une autre sœur qu'elle avoit , que s'il eût été leur mari ; & il me dit de plus qu'il avoit fait assez de progrès auprès d'elle , pour l'avoir persuadée de lui donner la nuit suivante entrée dans son jardin , qui répondoit par une porte de derriere à la campagne , comme celui du Baron d'Arques. Après m'avoir fait cette confidence , il me pria de l'y accompagner , de faire tout ce que je pourrois pour me mettre dans les bon-

nes graces de la fille qu'elle devoit avoir avec elle. Je ne pouvoit refuser à l'amitié que m'avoit toujours témoigné Verville, de faire tout ce qu'il vouloit. Nous sortîmes par la porte de derriere de notre jardin, sur les dix heures du soir, & fûmes reçus par la maîtresse & la suivante dans le jardin où l'on nous attendoit. La pauvre Mademoiselle de Saldagne trembloit comme la feuille, & n'osoit parler; Verville n'étoit guère plus assuré; la suivante ne disoit mot, & moi qui n'étois là que pour accompagner Verville, je ne parlois point & n'en avois pas envie. Enfin Verville s'évertua & mena sa maîtresse dans une allée couverte, après m'avoir bien recommandé & à la suivante de faire bon guet: ce que nous fîmes avec tant d'attention, que nous nous promenâmes assez long-temps sans nous dire la moindre parole. Au bout d'une allée, nous nous rencontrâmes avec les jeunes amans, Verville me demanda assez haut, si j'avois bien entretenu

Madame Madelon. Je lui répondis que je ne croyois pas qu'elle eût sujet de s'en plaindre. Non assurément , dit aussitôt la soubrette , car il ne m'a encore rien dit. Verville s'en mit à rire , & assura cette Madelon que je valois bien la peine que l'on fît conversation avec moi , quoique je fusse fort mélancolique. Mademoiselle de Saldagne prit la parole , & dit que sa femme-de-chambre n'étoit pas aussi une fille à mépriser ; & là-dessus ces heureux amans nous quitterent , nous recommandant de bien prendre garde qu'on ne les surprît point. Je me préparai alors à m'ennuyer beaucoup avec une servante , qui m'alloit demander sans doute combien je gagnois de gages ; quelles servantes je connoissois dans le quartier , si je savois des chansons nouvelles , & si j'avois bien des profits avec mon maître. Je m'attendois après cela d'apprendre tous les secrets de la maison de Saldagne , & tous ses défauts & ceux de ses sœurs ; car peu de suivans se rencontrent en-

semble sans se dire tout ce qu'ils savent de leurs maîtres , & sans trouver à redire au peu de soin qu'ils ont de faire leur fortune & celle de leurs gens ; mais je fus bien étonné de me voir en conversation avec une servante , qui me dit d'abord : Je te conjure , esprit muet , de me confesser si tu es valet ; & si tu es valet , par quelle vertu admirable ne m'as-tu pas dit jusqu'à cette heure du mal de ton maître ? Ces paroles si extraordinaires dans la bouche d'une femme-de-chambre , me surprirent ; je lui demandai de quelle autorité elle se méloit de m'exorciser. Je vois bien , me dit-elle , que tu es un esprit opiniâtre , & qu'il faut que je redouble mes conjurations. Dis-moi donc , esprit rébelle , par la puissance que Dieu m'a donnée sur les valets suffisans & glorieux , dis-moi qui tu es ? Je suis un pauvre garçon , lui dis-je , qui voudrois bien être endormi dans mon lit. Je vois bien , repartit-elle , que j'aurai bien de la peine à te connoître ;
au

au moins ai-je déjà découvert que tu n'es guere galant : car , ajouta-t-elle , ne devois-tu pas me parler le premier , me dire cent douceurs , me vouloir prendre la main , te faire donner deux ou trois soufflets , autant de coups de pieds , te faire égratigner , enfin t'en retourner chez toi comme un homme à bonne fortune ? Il y a des filles dans Paris , interrompis-je , dont je serois ravi de porter des marques ; mais il y en a aussi que je ne voudrois pas seulement envisager , de peur d'avoir de mauvais songes. Tu veux dire , reprit-elle , que je suis peut-être laide : hé , Monsieur le difficile , ne fais-tu pas bien que la nuit tous les chats sont gris ? Je ne veux rien faire la nuit , lui répliquai-je , dont je puisse me repentir le jour. Et si je suis belle , me dit-elle ? Je ne vous aurois pas porté assez de respect , dis-je , outre qu'avec l'esprit que vous me faites paroître , vous mériteriez d'être servie & galantifiée dans les formes. Et servirois-tu bien une fille

de mérite dans les formes , me demanda-t-elle ? Mieux qu'homme au monde , lui dis-je , pourvu que je l'aimasse. Que t'importe , ajouta-t-elle , pourvu que tu en fusses aimé ? Il faut que l'un & l'autre se rencontrent dans une galanterie où je m'embarquerois , lui répartis-je. Vraiment , dit-elle , si je dois juger du maître par le valet , ma maîtresse a bien choisi en M. de Verville ; & la servante pour qui tu te radoucirois , auroit grand sujet de faire l'importante, Ce n'est pas assez de m'entendre parler , lui dis-je , il faut aussi me voir. Je crois , répartit-elle , qu'il ne faut ni l'un ni l'autre. Notre conversation ne put durer davantage , car M. de Saldagne heurtoit à grands coups à la porte de la rue , que l'on ne se hâtoit point d'ouvrir par ordre de sa sœur , qui vouloit avoir le temps de regagner sa chambre. La Demoiselle & la femme-de-chambre se retirèrent si troublées , & avec tant de précipitation , qu'elles ne nous dirent pas adieu , en nous mettant hors du

jardin. Verville voulut que je l'accompagnasse en sa chambre, aussi-tôt que nous fûmes arrivés au logis. Jamais je n'ai vu un homme plus amoureux & plus satisfait. Il m'exagéra l'esprit de sa maîtresse, & me dit qu'il n'auroit point l'esprit content que je ne l'eusse vue. Enfin il me tint toute la nuit à me redire cent fois les mêmes choses, & je ne pus m'aller coucher que quand le point du jour commença de paroître. Pour moi, j'étois fort étonné d'avoir trouvé une servante de si bonne conversation, & je vous avoue que j'eus quelque envie de savoir si elle étoit belle, quoique le souvenir de ma Léonore me donnât une extrême indifférence pour toutes les belles filles que je voyois tous les jours dans Paris. Nous dormîmes, Verville & moi, jusqu'à midi. Il écrivit aussi-tôt qu'il fut éveillé à Mademoiselle de Saldagne, & envoya sa lettre par son valet, qui en avoit déjà porté d'autres. & qui avoit correspondance avec sa femme-de-chambre. Ce valet

étoit Bas-Breton , d'une figure fort désagréable & d'un esprit qui l'étoit encore plus. Il me vint en idée quand je le vis partir , que si la fille que j'avois entretenue le voyoit vilain comme il étoit & lui parloit un moment , qu'assurément elle ne le soupçonneroit point d'être celui qui avoit accompagné Verville. Ce gros sot s'acquitta assez bien de sa commission pour un sot : il trouva Mademoiselle de Saldagne avec sa sœur aînée , qui s'appelloit Mademoiselle de Léri , à qui elle avoit fait confidence de l'amour que Verville avoit pour elle. Comme il attendoit sa réponse , on entendit M. de Saldagne chanter sur le degré. Il venoit à la chambre de ses sœurs , qui cachèrent à la hâte notre Breton dans une garde-de-robe. Le frere ne fut pas long-temps avec ses sœurs , & le Breton fut tiré de sa cachette. Mademoiselle de Saldagne s'enferma dans un petit cabinet pour faire réponse à Verville , & Mademoiselle de Léri fit conversation avec le Breton , qui sans

doute ne la divertit guère. Sa sœur, qui avoit achevé sa lettre, la délivra de notre lourdaud, le renvoyant à son maître avec un billet, par lequel elle lui promettoit de l'attendre à la même heure dans le même jardin.

Aussi-tôt que la nuit fut venue, vous pouvez penser que Verville se tint prêt pour aller à l'assignation qu'on lui avoit donnée. Nous fûmes introduits dans le jardin, & je me vis en tête la même personne que j'avois entretenue, & que j'avois trouvée si spirituelle. Elle me la parut encore plus qu'elle n'avoit fait, & je vous avoue que le son de sa voix, & la façon dont elle disoit les choses, me firent souhaiter qu'elle fût belle. Cependant elle ne pouvoit croire que je fusse le bas-Breton qu'elle avoit vu, ni comprendre pourquoi j'avois plus d'esprit la nuit que le jour; car le Breton nous ayant conté que l'arrivée de Saldagne dans la chambre de ses sœurs lui avoit fait grand'peur, je m'en fis honneur devant cette spirituelle servante, en lui

protestant que je n'avois pas eu tant de peur pour moi que pour Mademoiselle de Saldagne. Cela lui ôta tout le doute qu'elle pouvoit avoir que je ne fusse pas le valet de Verville, & je remarquai que depuis cela elle commença à me tenir de vrais discours de servante. Elle m'apprit que ce Monsieur de Saldagne étoit un terrible homme, & que s'étant trouvé fort jeune sans pere ni mere, avec beaucoup de bien & peu de parens, il exerçoit une grande tytannie sur ses sœurs, pour les obliger à se faire Religieuses, les traitant non-seulement en pere injuste, mais en mari jaloux & insupportable. J'allois lui parler à mon tour du Baron d'Arques, & de ses enfans, quand la porte du jardin, que nous n'avions point fermée, s'ouvrit; & nous vîmes entrer M. de Saldagne, suivi de deux laquais, dont l'un lui portoit un flambeau. Il revenoit d'un logis qui étoit au bout de la rue, dans la même ligne du sien & du nôtre, où l'on jouoit tous les jours, & où Saint-

Fair alloit souvent se divertir. Ils y avoient joué ce jour-là l'un & l'autre ; & Saldagne ayant perdu son argent de bonne heure, étoit rentré dans son logis par la porte de derriere contre sa coutume, & l'ayant trouvée ouverte, nous avoit surpris comme je viens de vous dire. Nous étions alors tous quatre dans une allée couverte ; ce qui nous donna moyen de nous dérober à la vue de Saldagne, & de ses gens. La Demoiselle demeura dans le jardin, sous prétexte de prendre le frais, & pour rendre la chose plus vraisemblable, elle se mit à chanter sans en avoir grande envie, comme vous pouvez penser. Cependant Verville ayant escaladé la muraille par une treille, s'étoit jetté de l'autre côté ; mais un troisieme laquais de Saldagne, qui n'étoit pas encore entré, le vit sauter, & ne manqua pas d'aller dire à son maître, qu'il venoit de voir sauter un homme de la muraille du jardin dans la rue. En même-temps on m'entendit tomber dans le jardin fort rudement,

la même treille par laquelle s'étoit sauvé Verville s'étant malheureusement rompue sous moi. Le bruit de ma chute, joint au rapport du laquais, émut tous ceux qui étoient dans le jardin. Saldagne courut au bruit qu'il avoit entendu, suivi de ses trois laquais ; & voyant un homme l'épée à la main , (car aussi-tôt que je fus relevé, je m'étois mis en état de me défendre) il m'attaqua à la tête des siens. Je lui fis bientôt voir que je n'étois pas aisé à battre. Le laquais qui portoit le flambeau, s'avança plus que les autres ; cela me donna moyen de voir Saldagne au visage, que je reconnus pour être le même François qui m'avoit voulu autrefois assassiner dans Rome, pour l'avoir empêché de faire une violence à Léonore, comme je vous l'ai dit tantôt. Il me reconnut aussi, & ne doutant point que je ne fusse venu chez lui pour lui rendre la pareille, il me cria que je ne lui échapperois pas cette fois-là. Il redoubla ses efforts, & alors je me trouvai fort

pressé, outre que je m'étois quasi rompu une jambe en tombant. Je gagnai, en lâchant le pied, un cabinet, où j'avois vu entrer la maîtresse de Verville fort éplorée. Elle ne sortit point de ce cabinet quoique je m'y retirasse, soit qu'elle n'en eût pas le temps, ou que la peur la rendît immobile. Pour moi, je me sentis augmenter le courage, quand je vis que je ne pouvois être attaqué que par la porte du cabinet qui étoit assez étroite. Je blessai Saldagne à une main & le plus acharné de ses laquais à un bras; ce qui me donna un peu de relâche. Je n'espérois pas pourtant en échapper, m'attendant qu'à la fin on me tueroit à coups de pistolet, quand je leur aurois bien donné de la peine à coups d'épée; mais Verville vint à mon secours. Il ne s'étoit point voulu retirer dans son logis sans moi; & ayant oui la rumeur & le bruit des épées, il étoit venu me tirer du péril où il m'avoit mis, ou le partager avec moi. Saldagne, avec qui il avoit déjà fait con-

noissance, crut qu'il venoit le secourir comme son ami & son voisin; il s'entint fort obligé, & lui dit en l'abordant : Vous voyez, Monsieur, comme je suis assassiné dans mon logis. Verville, qui connut sa pensée, lui répondit sans hésiter, qu'il étoit son serviteur contre tout autre, mais qu'il n'étoit là que dans l'intention de me servir contre qui que ce fût. Saldagne enragé de s'être trompé, lui dit en jurant, qu'il viendrait bien à bout à lui seul de deux traîtres, & en même-temps chargea Verville de furie, qui le reçut vigoureusement. Je sortis de mon cabinet pour aller joindre mon ami, & surprenant le laquais qui portoit le flambeau, je ne voulus pas le tuer, je me contentai de lui donner d'un stramaçon sur la tête, qui l'effraya si fort, qu'il s'enfuit hors du jardin bien avant dans la campagne, criant aux voleurs. Les autres laquais s'enfuirent aussi. Pour ce qui est de Saldagne, au même-temps que la lumière du flambeau nous man-

qua, je le vis tomber dans une palissade, soit que Verville l'eût blessé, ou par un autre accident. Nous ne jugeâmes pas à propos de le relever, mais bien de nous retirer fort vite. La sœur de Saldagne que j'avois vue dans le cabinet, & qui savoit bien que son frere étoit homme à lui faire de grandes violences, en sortit alors, & vint nous prier, parlant bas, & fondant toute en larmes, de l'emmener avec nous. Verville fut ravi d'avoir sa maîtresse en sa puissance. Nous trouvâmes la porte de notre jardin entr'ouverte, comme nous l'avions laissée, & nous ne la fermâmes point, pour n'avoir pas la peine de l'ouvrir, si nous étions obligés de sortir. Il y avoit dans notre jardin une salle basse, peinte & fort enjolivée, où l'on mangeoit en été, & qui étoit détachée du reste de la maison. Mes jeunes Maîtres & moi y faisons quelquefois des armes; & comme c'étoit le lieu le plus agréable de la maison, le Baron d'Arques, ses enfans & moi, en avions chacun une

clef , afin que les valets n'y entraissent point , & que les livres & les meubles qui y étoient , fussent en sûreté. Ce fut là où nous mîmes notre Demoiselle qui ne pouvoit se consoler. Je lui dis que nous allions songer à sa sûreté & à la nôtre , & que nous reviendrions à elle dans un moment. Verville fut un gros quart-d'heure à réveiller son valet Breton , qui avoit fait la débauche. Aussitôt qu'il nous eut allumé une chandelle , nous songeâmes quelque temps à ce que nous ferions de la sœur de Saldagne ; enfin nous résolûmes de la mettre dans ma chambre , qui étoit au haut du logis , & qui n'étoit fréquentée que de mon valet & de moi. Nous retournâmes à la salle du jardin avec de la lumière. Verville fit un grand cri en y entrant , ce qui me surprit fort. Je n'eus pas le temps de lui demander ce qu'il avoit ; car j'entendis parler à la porte de la salle , que quelqu'un ouvrit à l'instant que j'éteignois ma chandelle. Verville demanda , qui va-là ? Son frere Saint-Far

Far nous répondit, c'est moi : Que diable faites-vous ici sans chandelle, à l'heure qu'il est ? Je m'entretenois avec Garigues, parce que je ne puis dormir, lui répondit Verville ; & moi, dit Saint-Far, je ne puis dormir aussi, & viens occuper la salle à mon tour ; je vous prie de m'y laisser tout seul. Nous ne nous fîmes pas prier tous deux. Je fis sortir notre Demoiselle le plus adroitement que je pus, m'étant mis entr'elle & Saint-Far, qui entroit en même-temps. Je la menai dans ma chambre sans qu'elle cessât de se désespérer, & revins trouver Verville dans la sienne, où son valet ralluma une chandelle. Verville me dit avec un visage affligé, qu'il falloit qu'il retournât incessamment chez Saldagne. Et qu'en voulez-vous faire, lui dis-je, l'achever ? Ha, mon pauvre Garigues, s'écria-t-il, je suis le plus malheureux homme du monde, si je ne tire Mademoiselle de Saldagne d'entre les mains de son frere ! Et y est-elle encore, puisqu'elle est dans ma chambre,

lui répondis-je ? Plût à Dieu que cela fût , me dit-il en soupirant. Je crois que vous rêvez , lui répartis-je. Je ne rêve point , reprit-il , nous avons pris la sœur aînée de Mademoiselle de Saldagne pour elle. Quoi ! lui dis-je aussi-tôt , n'étiez-vous pas ensemble dans le jardin ? Il n'y a rien de plus assuré , me dit-il. Pourquoi voulez-vous donc vous aller faire assommer chez son frere , lui répondis-je , puisque la sœur que vous demandez est dans ma chambre ? Ha , Garigues , s'écria-t-il encore ! je fais bien ce que j'ai vu. Et moi aussi , lui dis-je , & pour vous montrer que je ne me trompe point , venez voir Mademoiselle de Saldagne, Il me dit que j'étois fou , & me suivit le plus affligé du monde. Mais mon étonnement ne fut pas moindre que son affliction , quand je vis dans ma chambre une Demoiselle que je n'avois jamais vu , & qui n'étoit point celle que j'avois amenée. Verville en fut aussi étonné que moi , mais en récompense le plus satisfait homme du

monde , car il se trouvoit avec Mademoiselle de Saldagne. Il m'avoua que c'étoit lui qui s'étoit trompé , mais je ne pouvois lui répondre , ne pouvant comprendre par quel enchantement une Demoiselle , que j'avois toujours accompagnée , s'étoit transformée en une autre , pour venir de la salle du jardin à ma chambre. Je regardois attentivement la maîtresse de Verville , qui n'étoit point assurément celle que nous avions tirée de chez Saldagne , & qui même ne lui ressembloit pas. Verville me voyant si éperdu ; Qu'as-tu donc , me dit-il ? je te confesse encore une fois que je me suis trompé. Je le suis plus que vous , si Mademoiselle de Saldagne est entrée ici avec nous , lui répondis-je. Et avec qui donc , reprit-il ? Je ne fais , lui dis-je , ni qui le peut savoir que Mademoiselle même. Je ne fais pas aussi avec qui je suis venue , si ce n'est avec Monsieur , nous dit alors Mademoiselle de Saldagne , parlant de moi : car , continua-t-elle , ce n'est pas

M. de Verville qui m'a tirée de chez mon frere, c'est un homme qui est entré chez nous un moment après que vous en êtes sorti ; j'ignore si les plaintes de mon frere en furent cause, ou si nos laquais, qui entrèrent en même-temps que lui, l'avoient averti de ce qui s'étoit passé. Il fit porter mon frere dans sa chambre, & ma femme-de-chambre m'étant venue apprendre ce que je viens de vous dire, & qu'elle avoit remarqué que cet homme étoit de la connoissance de mon frere & de nos voisins, j'allai l'attendre dans le jardin, où je le conjurai de me mener chez lui, jusqu'au lendemain que je me ferois mener chez une Dame de mes amies, pour laisser passer la furie de mon frere que je lui avouai avoir tous les sujets du monde de redouter. Cet homme m'offrit assez civilement de me conduire par-tout où je voudrois, & me promit de me protéger contre mon frere, même au péril de sa vie. C'est sous sa conduite que je suis venue en ce logis, où Verville, que

j'ai bien reconnu à la voix , a parlé à ce même homme , ensuite de quoi on m'a mise dans la chambre où vous me voyez.

Ce que nous dit Mademoiselle de Saldagne ne m'éclaircit pas entierement, mais au moins aida-t-elle beaucoup à me faire deviner à peu près de quelle façon la chose étoit arrivée. Pour Ver-ville , il avoit été si attentif à considérer sa maîtresse , qu'il ne l'avoit été que fort peu à tout ce qu'elle nous dit ; il se mit à lui dire cent douceurs , sans se mettre beaucoup en peine de savoir par quelle voie elle étoit venue dans ma chambre. Je pris de la lumiere , & les laissant ensemble , je retournai dans la salle du jardin pour parler à Saint-Far , quand même il me devoit dire quelque chose de désobligeant , selon sa coutume. Mais je fus bien étonné de trouver au lieu de lui la même Demoiselle que je savois très-certainement avoir amenée de chez Saldagne. Ce qui augmenta mon étonnement , ce fut de la

voir tout en désordre, comme une personne à qui on a fait violence; sa coëffure étoit toute dé faite, & le mouchoir qui lui couvroit la gorge, étoit sanglant en quelques endroits, aussi-bien que son visage. Verville, me dit-elle aussi-tôt qu'elle me vit paroître, ne m'approche que pour me tuer. Tu feras bien mieux que d'entreprendre une seconde violence. Si j'ai eu assez de force pour me défendre de la première, Dieu m'en donnera encore assez pour t'arracher les yeux, si je ne puis t'ôter la vie. C'est donc là, ajouta-t-elle en pleurant, cet amour violent que tu disois avoir pour ma sœur? O! que la complaisance que j'ai eue pour ses folies me coûte cher! & quand on ne fait pas ce qu'on doit, qu'il est bien juste de souffrir les maux que l'on craint le plus! Mais que déliberes-tu, me dit-elle encore, me voyant tout étonné? as-tu quelques remords de ta mauvaise action? Si cela est, je l'oublierai de bon cœur, tu es jeune, & j'ai été trop imprudente de me fier à

la discrétion d'un homme de ton âge. Remets-moi donc chez mon frere , je t'en conjure ; tout violent qu'il est , je le crains moins que toi , qui n'es qu'un brutal , ou plutôt un ennemi mortel de notre maison , qui n'a pu être satisfait d'une fille séduite , & d'un Gentilhomme assassiné , si tu n'y ajoutois un plus grand crime. En achevant ces paroles , qu'elle prononça avec beaucoup de véhémence , elle se mit à pleurer avec tant de violence , que je n'ai jamais vu une affliction pareille. Je vous avoue que ce fut là où j'achevai de perdre le peu d'esprit que j'avois conservé dans une si grande confusion ; & si elle n'eût cessé de parler d'elle-même , je n'eusse jamais osé l'interrompre de la façon que j'étois étonné , & de l'autorité avec laquelle elle m'avoit fait tous ces reproches. Mademoiselle , lui répondis-je , non-seulement je ne suis point Verville , mais aussi j'ose vous assurer qu'il n'est point capable d'une mauvaise action , comme celle dont vous vous plaignez.

Quoi ? reprit-elle, tu n'es point Verville ? je ne t'ai point vu aux mains avec mon frere ? un Gentilhomme n'est point venu à ton secours ? & tu ne m'as pas conduite ici à ma priere, où tu m'as voulu faire une violence indigne de toi & de moi ? Elle ne put rien dire davantage, tant la douleur la suffoquoit. Pour moi, je ne fus jamais en plus grande peine, ne pouvant comprendre comment elle connoissoit Verville, & ne le connoissoit point. Je lui dis que la violence qu'on lui avoit faite m'étoit inconnue ; & puisqu'elle étoit sœur de M. de Saldagne, que je la menerois, si elle vouloit, où étoit sa sœur. Comme j'achevois de parler, je vis entrer Verville & Mademoiselle de Saldagne, qui vouloit absolument qu'on la ramenât chez son frere ; je ne fais pas d'où lui étoit venue une si dangereuse fantaisie. Les deux sœurs s'embrassèrent aussi-tôt qu'elles se virent, & se remirent à pleurer à l'envi l'une de l'autre. Verville les pria instamment de retourner dans ma cham-

bre, leur représentant la difficulté qu'il y auroit de faire ouvrir chez M. de Saldagne, la maison étant alarmée comme elle étoit, outre le péril qu'il y avoit pour elles d'être entre les mains d'un brutal; que dans son logis elles ne pouvoient être découvertes; que le jour alloit bientôt paroître; & que selon les nouvelles que l'on auroit de Saldagne, on aviseroit à ce que l'on auroit à faire. Verville n'eut pas grand peine à les faire condescendre à ce qu'il voulut, ces deux pauvres Demoiselles se trouvant toutes deux rassurées de se voir ensemble. Nous montâmes en ma chambre, où après avoir bien examiné les étranges succès qui nous mettoient en peine, nous crûmes avec autant de certitude que si nous l'eussions vu, que la violence que l'on avoit faite à Mademoiselle de Léri, venoit infailliblement de Saint-Far, ne sachant que trop, Verville & moi, qu'il étoit encore capable de quelque chose de pire. Nous ne nous trompions point en nos conjec-

tures : Saint - Far avoit joué dans la même maison, où Saldagne avoit perdu son argent ; & passant devant son jardin un moment après le désordre que nous y avions fait, il s'étoit rencontré avec les Laquais de Saldagne, qui lui avoient fait le récit de ce qui étoit arrivé à leur maître, qu'ils assuroient avoir été assassiné par sept ou huit voleurs, pour excuser la lâcheté qu'ils avoient faite en l'abandonnant. Saint-Far se crut obligé de lui aller offrir son service comme à son voisin, & ne le quitta point qu'il ne l'eût fait porter dans sa chambre, au sortir de laquelle Mademoiselle de Saldagne l'avoit prié de la mettre à couvert des violences de son frere, & étoit venue avec lui, comme avoit fait sa sœur avec nous. Il avoit donc voulu la mettre dans la salle du jardin où nous étions, comme je vous l'ai dit ; & parce qu'il n'avoit pas moins de peur que nous vissions sa Demoiselle, que nous en avions qu'il ne vît la nôtre, & que par hasard les deux sœurs

se trouverent l'une auprès de l'autre , quand il entra & quand nous sortîmes , je trouvai sous ma main la sienne , au même temps qu'il se trompa de la même façon avec la nôtre , & ainsi les Demoiselles furent troquées. Ce qui fut d'autant plus faisable , que j'avois éteint la lumière , & qu'elles étoient vêtues l'une comme l'autre , & si éperdues aussi-bien que nous , qu'elles ne savoient ce qu'elles faisoient. Aussi - tôt que nous l'eûmes laissé dans la salle , se voyant seul avec une fort belle fille , & ayant bien plus d'instinct que de raison ; & pour parler de lui , comme il mérite , étant la brutalité même , il avoit voulu profiter de l'occasion , sans considérer ce qui en pourroit arriver , & qu'il faisoit un outrage irréparable à une fille de condition , qui s'étoit mise entre ses bras comme dans un asyle. Sa brutalité fut punie comme elle le méritoit. Mademoiselle de Léri se défendit en lionne , le mordit , l'égratigna & le mit tout en sang. A tout cela il ne fit autre chose

que s'aller coucher, & s'endormit aussi tranquillement que s'il n'eût pas fait l'action du monde la plus déraisonnable. Vous êtes peut-être en peine de savoir comment Mademoiselle de Léri se trouvoit dans le jardin, quand son frere nous y surprit, elle qui n'y étoit point venue, comme avoit fait sa sœur. C'est ce qui m'embarrassoit aussi-bien que vous; mais j'appris de l'une & de l'autre, que Mademoiselle de Léri avoit accompagné sa sœur dans le jardin, pour ne se fier pas à la discrétion d'une servante; & c'étoit elle que j'avois entretenue sous le nom de Madelon. Je ne m'étonnai donc plus si j'avois trouvé tant d'esprit dans une femme de chambre; & Mademoiselle de Léri m'avoua, qu'après avoir fait conversation avec moi dans le jardin, & m'avoir trouvé plus spirituel que ne l'est d'ordinaire un valet, celui de Verville qui lui avoit fait voir qu'il n'avoit guere d'esprit, & qu'elle prenoit encore le lendemain pour moi, l'avoit extrêmement étonnée.

Depuis

Depuis ce temps-là nous eûmes l'un pour l'autre quelque chose de plus que de l'estime ; & j'ose dire qu'elle étoit pour le moins aussi aise que moi , de ce que nous pouvions nous aimer avec plus d'égalité & de proportion , que si l'un de nous deux eût été valet ou servante. Le jour parut que nous étions encore ensemble. Nous laissâmes nos Demoiselles dans ma chambre , où elles s'endormirent si elles voulurent ; & nous allâmes songer , Verville & moi , à ce que nous avions à faire. Pour moi , qui n'étois point amoureux comme Verville , je mourois d'envie de dormir : mais il n'y avoit pas d'apparence d'abandonner mon ami dans un si grand accablement d'affaires. J'avois un laquais aussi avisé que le valet de chambre de Verville étoit mal-adroit. Je l'instruisis autant que je pus , & l'envoyai découvrir ce qui se passoit chez Saldagne. Il s'acquitta de sa commission avec esprit , & nous rapporta que les gens de Saldagne disoient que les voleurs l'avoient fort

bleffé, & que l'on ne parloit non plus de fes sœurs que si jamais il n'en eût eu, soit qu'il ne se fouciât point d'elles, ou qu'il eût défendu à ses gens d'en parler, pour étouffer le bruit d'une chose qui lui étoit si désavantageuse. Je vois bien qu'il y aura ici du duel, me dit alors Verville; & peut-être de l'assassinat, lui répondis-je : & là-dessus je lui appris que Saldagne étoit le même qui avoit voulu m'assassiner à Rome ; que nous nous étions reconnus l'un l'autre ; & j'ajoutai que s'il croyoit que ce fût moi qui eût attenté sur sa vie, comme il y avoit grande apparence, qu'absolument il ne soupçonnoit rien encore de l'intelligence que ses sœurs avoient avec nous. J'allai rendre compte à ces pauvres filles de ce que nous avions appris ; & cependant Verville alla trouver Saint-Far pour découvrir ses sentimens, & si nous avions bien deviné. Il trouva qu'il avoit le visage fort égratigné : mais quelque question que Verville lui fit, il n'en put tirer

autre chose, sinon que revenant de jouer, il avoit trouvé la porte du jardin de Saldagne ouverte, sa maison en ruineur, & lui fort blessé, entre les bras de ses gens, qui le portoient dans sa chambre. Voilà un grand accident, lui dit Verville, & ses sœurs en seront bien affligées : ce sont de fort belles filles, je veux leur aller rendre visite. Que m'importe, lui répondit ce brutal, qui se mit ensuite à siffler, sans plus rien répondre à son frere, pour tout ce qu'il put lui dire. Verville le quitta, & revint dans ma chambre, où j'employois toute mon éloquence pour consoler nos belles affligées. Elles se désespéroient, & n'attendoient que des violences extrêmes de l'étrange humeur de leur frere, qui étoit sans doute l'homme du monde le plus esclave de ses passions. Mon laquais leur alla querir à manger dans le cabaret prochain ; ce qu'il continua de faire quinze jours durant que nous les tinmes cachées dans ma chambre, où par bonheur elles ne furent point décou-

vertes , parce qu'elle étoit au haut du logis & éloignée des autres. Elles n'eussent point eu de répugnance à se mettre dans quelque maison religieuse : mais à cause de l'aventure fâcheuse qui leur étoit arrivée , elles avoient grand sujet de craindre de ne sortir pas du couvent quand elles voudroient , après s'y être renfermées d'elles-mêmes. Cependant les blessures de Saldagne se guérissent , & Saint - Far que nous observions , l'alloit visiter tous les jours. Verville ne bougeoit de ma chambre ; à quoi on ne prenoit pas garde dans le logis , ayant accoutumé d'y passer souvent les jours entiers à lire , ou s'entretenir avec moi. Son amour augmentoit tous les jours pour Mademoiselle de Saldagne , & elle l'aimoit autant qu'elle en étoit aimée. Je ne déplaisois pas à sa sœur aînée , & elle ne m'étoit pas indifférente. Ce n'est pas que la passion que j'avois pour Léonore fût diminuée , mais je n'espérois plus rien de ce côté-là. Et quand j'aurois pu la

posséder, je me serois fait conscience de la rendre malheureuse.

Un jour Verville reçut un billet de Saldagne, qui vouloit le voir l'épée à la main, & qui l'attendoit avec un de ses amis dans la plaine de Grenelle. Par le même billet, Verville étoit prié de ne se servir de personne que de moi : ce qui me donna quelque soupçon que peut-être il nous vouloit prendre tous deux d'un coup de filet. Ce soupçon étoit assez bien fondé, ayant déjà expérimenté ce qu'il savoit faire : mais Verville ne voulut pas s'y arrêter, ayant résolu de lui donner toutes sortes de satisfactions, & d'offrir même d'épouser sa sœur. Il envoya querir un carrosse de louage, quoiqu'il y en eût trois dans le logis. Nous allâmes où Saldagne nous attendoit, & où Verville fut bien étonné de trouver son frere qui servoit de second à son ennemi. Nous n'oubliâmes ni soumissions, ni prieres, pour faire passer les choses par accommodement : il fallut absolument se battre avec les

deux moins raisonnables hommes du monde. Je voulus protester à Saint-Far que j'étois au désespoir de tirer l'épée contre lui ; & je ne répondis qu'avec des soumissions & des paroles respectueuses à toutes les choses outrageantes dont il exerça ma patience. Enfin , il me dit brutalement que je lui avois toujours déplu , & que pour regagner ses bonnes grâces , il falloit que je reçusse de lui deux ou trois coups d'épée. En disant cela , il vint à moi de furie : je ne fis que parer quelque temps , résolu d'éviter d'en venir aux prises , au péril de quelques blessures. Dieu favorisa ma bonne intention , il tomba à mes pieds. Je le laissai relever , & cela l'anima encore davantage contre moi. Enfin , m'ayant blessé légèrement à une épaule ; il me cria comme auroit fait un laquais , que j'en tenois , avec un emportement si insolent , que ma patience se laissa. Je le pressai , & l'ayant mis en désordre , je passai si heureusement sur lui , que je pus lui saisir la garde de son épée. Cet

homme que vous haïssez tant , lui dis-je alors , vous donnera néanmoins la vie. Il fit cent efforts hors de saison , sans jamais vouloir parler , comme un brutal qu'il étoit , quoique je lui représentasse que nous devions aller séparer son frere & Saldagne , qui se rouloient l'un sur l'autre : mais je vis bien qu'il falloit agir autrement avec lui. Je ne l'épargnai plus , & je pensai lui rompre la main d'un grand effort que je fis en lui arrachant son épée , que je jettai assez loin de lui. Je courus aussitôt au secours de Verville , qui étoit aux prises avec son homme. En les approchant , je vis de loin des gens de cheval qui venoient à nous. Saldagne fut désarmé , & en même temps je me sentis donner un coup d'épée par derrière. C'étoit le généreux Saint - Far , qui se servoit si lâchement de l'épée que je lui avois laissée. Je ne fus plus maître de mon ressentiment , je lui en portai un qui lui fit une grande blessure, Le Baron d'Arques qui survint à l'heure même , & qui vit

que je bleffois son fils , m'en vouloit d'autant plus de mal , qu'il m'avoit toujours voulu beaucoup de bien. Il poussa son cheval sur moi , & me donna un coup d'épée sur la tête. Ceux qui étoient venus avec lui fondirent sur moi à son exemple. Je me démêlai assez heureusement de tant d'ennemis : mais il eût fallu céder au nombre , si Verville , le plus généreux ami du monde , ne se fût mis entr'eux & moi , au péril de sa vie. Il donna d'un grand estramaçon sur les oreilles de son valet , qui me pressoit plus que les autres , pour se faire de fête. Je présentai mon épée par la garde au Baron d'Arques ; cela ne le fléchit point. Il m'appella coquin , ingrat , & me dit toutes les injures qui lui vinrent à la bouche , jusqu'à me menacer de me faire pendre. Je répondis avec beaucoup de fierté , que tout coquin & tout ingrat que j'étois , j'avois donné la vie à son fils , & que je ne l'avois bleffé qu'après en avoir été frappé en trahison. Verville soutint à

son pere que je n'avois pas tort : mais il dit toujours qu'il ne me vouloit jamais voir. Saldagne monta avec le Baron d'Arques dans le carrosse où l'on avoit mis Saint-Far, & Verville, qui ne me voulut point quitter, me reçut dans l'autre auprès de lui. Il me fit descendre dans l'hôtel d'un de nos Princes, où il avoit des amis, & se retira chez son pere. M. de Saint-Sauveur m'envoya la nuit même un carrosse, & me reçut en son logis secrètement, où il eut soin de moi comme si j'eusse été son fils. Verville me vint voir le lendemain, & me conta que son pere avoit été averti de notre combat par les sœurs de Saldagne, qu'il avoit trouvées dans ma chambre. Il me dit ensuite avec grande joie que l'affaire s'accomoderoit par un double mariage, aussi-tôt que son frere seroit guéri, qui n'étoit pas blessé en lieu dangereux ; qu'il ne tiendrait qu'à moi que je ne fusse bien avec Saldagne ; & pour son pere, qu'il n'étoit plus en colere, & étoit bien fâché de m'avoir

maltraité. Il souhaita ensuite que je fusse bientôt guéri , pour avoir part à tant de réjouissances : mais je lui répondis , que je ne pouvois plus demeurer dans un pays où l'on pouvoit me reprocher ma basse naissance , comme avoit fait son pere , & que je quitterois bientôt le Royaume , pour me faire tuer à la guerre , ou pour m'élever à une fortune proportionnée aux sentimens d'honneur que son exemple m'avoit donnés. Je veux croire que ma résolution l'affligea : mais un homme amoureux n'est pas long-temps occupé par un autre passion que l'amour.

Destin continuoît ainsi son histoire , quand on entendit tirer dans la rue un coup d'arquebuse , & tout aussi-tôt jouer des orgues. Cet instrument , qu'on n'avoit peut être point encore entendu à la porte d'une hôtellerie , fit courir aux fenêtres tous ceux que le coup d'arquebuse avoit éveillés. On continuoît toujours de jouer des orgues ; & ceux qui s'y connoissoient remarquerent même

que l'Organiste jouoit un chant d'Eglise. Personne ne pouvoit rien comprendre à cette dévote sérénade, qui pourtant n'étoit pas encore bien reconnue pour telle. Mais on n'en douta plus, quand on entendit deux méchantes voix, dont l'une chantoit le dessus, & l'autre racloît une basse. Ce deux voix de lutin se joignirent aux orgues, & firent un concert à faire hurler tous les chiens du pays. Ils chanterent : *Allons de nos voix & de nos luths d'ivoire ravir les esprits*, & le reste de la chanson. Après que cet air suranné fut mal chanté, on entendit la voix de de quelqu'un qui parloit bas le plus haut qu'il pouvoit, en reprochant aux chantres qu'ils chantoient toujours une même chose. Les pauvres gens répondirent qu'ils ne savoient pas ce qu'on vouloit qu'ils chantassent. Chantez ce que vous voudrez, répondit à demi-haut la même personne ; il faut chanter puisqu'on vous paie bien. Après cet arrêt définitif, les orgues changerent de ton, & on entendit un bel *Exaudiat*, qui fut chanté fort

dévotement. Aucun des auditeurs n'avoit encore osé parler, de peur d'interrompre la musique, quand la Rancune, qui ne se fût pas tû dans une pareille occasion, pour tous les biens du monde, cria tout haut : On fait donc ici le Service divin dans les rues ? Quelqu'un des écoutans prit la parole, & dit que l'on pouvoit proprement appeller cela, *chanter Ténébres*. Un autre ajouta que c'étoit une procession de nuit. Enfin tous les facétieux de l'hôtellerie se réjouirent sur la musique, sans que pas un d'eux pût deviner celui qui la donnoit, & encore moins à qui, ni pourquoi. Cependant l'*Exaudiat* avançoit toujours chemin, lorsque dix ou douze chiens, qui suivoient une chienne de mauvaise vie, vinrent à la suite de leur maîtresse se mêler parmi les jambes des Musiciens ; & comme plusieurs rivaux ensemble ne sont pas toujours d'accord, après avoir grondé, juré quelque temps les uns contre les autres, enfin tout d'un coup ils se pillèrent avec tant d'animosité & de furie, que les Musiciens

siciens craignirent pour leurs jambes, & gagnèrent au pied, laissant leurs orgues à la discrétion des chiens. Ces amants immodérés n'en usèrent pas bien ; ils renversèrent une table à tretaux, qui soutenoit la machine harmonieuse, & je ne voudrois pas jurer que quelques-uns de ces maudits chiens ne levassent la jambe, & ne pissassent contre les orgues renversées, ces animaux étant fort diurétiques de leur nature, principalement quand quelque chienne de leur connoissance a envie de procéder à la multiplication de son espèce. Le concert étant ainsi déconcerté, l'hôte fit ouvrir la porte de l'hôtellerie, & voulut mettre à couvert le buffet d'orgues, la table & les tretaux. Comme ses valets & lui s'occupoient à cette œuvre charitable, l'Organiste revint à ses orgues, accompagné de trois personnes, entre lesquels il y avoit une femme, & un homme qui se cachoit le nez dans son manteau. Cet homme étoit le véritable Ragotin, qui avoit voulu donner une sérénade à Ma-

demoiselle de l'Etoile , & s'étoit adressé pour cela à un petit châtre, Organiste d'une Eglise. Ce fut ce monstre, ni homme ni femme, qui chanta le dessus, & qui joua des orgues que sa servante avoit apportées: un enfant de chœur qui avoit déjà mué, chanta la basse, & tout cela pour prix & somme de deux testons, tant il faisoit déjà cher vivre dans ce bon pays du Maine. Aussi-tôt que l'hôte eut reconnu les auteurs de la sérénade, il dit assez haut pour être entendu de tous ceux qui étoient aux fenêtres de l'hôtellerie : C'est donc vous, Monsieur Ragotin, qui venez chanter Vêpres à ma porte? Vous feriez bien mieux de dormir, & de laisser dormir mes hôtes. Ragotin lui répondit qu'il le prenoit pour un autre; mais ce fut d'une façon à faire croire encore davantage ce qu'il feignoit de vouloir nier. Cependant l'Organiste qui trouva ses orgues rompues, & qui étoit fort en colere, comme sont tous les animaux imbarbes, dit à Ragotin en jurant, qu'il les lui falloit payer. Ragotin lui répondit

qu'il se moquoit de cela. Ce n'est pourtant pas raillerie, répartit le châtre, je veux être payé. L'hôte & ses valets donnerent leur voix pour lui; mais Ragotin leur apprit, comme à des ignorants, que cela ne se pratiquoit point en sérénade; & cela dit, il s'en alla tout fier de sa galanterie. La Musique chargea les orgues sur le dos de la servante du châtre, qui se retira en son logis de fort mauvaise humeur, la table sur l'épaule, & suivi de l'enfant de chœur, qui portoit les deux cretaux. L'hôtellerie fut fermée: Destin donna le bon soir aux Comédiennes, & remit la fin de son histoire à la première occasion.



CHAPITRE XVI.

*L'ouverture du Théâtre, & autres choses
qui ne sont pas de moindre consé-
quence.*

LE lendemain les Comédiens s'assemblerent dès le matin en une des chambres qu'ils occupoient dans l'hôtellerie, pour répéter la comédie qui devoit se représenter après dîner. La Rancune, à qui Ragotin avoit déjà fait confidence de la sérénade, & qui avoit fait semblant d'avoir de la peine à le croire, avertit ses compagnons que le petit homme ne manqueroit pas de venir bientôt recueillir les louanges de sa galanterie raffinée, & ajouta que toutes les fois qu'il en voudroit parler, il falloit en détourner le discours malicieusement. Ragotin entra dans la chambre en même temps; & après avoir salué les Comédiens en général, il voulut parler de la sérénade à Ma-

demoiselle de l'Etoile, qui fut alors pour lui une étoile errante; car elle changea de place sans lui répondre, autant de fois qu'il lui demanda à quelle heure elle s'étoit couchée, & comment elle avoit passé la nuit. Il la quitta pour Mademoiselle Angélique, qui au-lieu de lui parler, ne fit qu'étudier son rôle. Il s'adressa à la Caverne, qui ne le regarda seulement pas. Tous les Comédiens l'un après l'autre suivirent exactement l'ordre qu'avoit donné la Rancune, & ne répondirent point à ce que leur dit Rago-
gotin, ou changerent de discours autant de fois qu'il voulut parler de la nuit précédente. Enfin, pressé de sa vanité, & ne pouvant laisser languir davantage sa réputation, il dit tout haut, parlant à tout le monde: Voulez-vous que je vous avoue une vérité? Vous en userez comme il vous plaira, répondit quel-
qu'un. C'est moi, ajouta-t-il, qui vous ai donné cette nuit une sérénade. On les donne donc en ce pays avec des orgues, lui dit Destin, & à qui la don-

niez-vous ? N'étoit-ce point , continua-t-il , à la belle Dame qui fit battre tant d'honnêtes chiens ensemble ? Il n'en faut point douter , dit l'Olive ; car ces animaux de nature mordante , n'eussent pas troublé une musique si harmonieuse , à moins que d'être rivaux & même jaloux de Monsieur Ragotin. Un autre de la compagnie prit la parole , & dit qu'il ne doutoit point qu'il ne fût bien avec sa maîtresse , & qu'il ne l'aimât à bonne intention , puisqu'il y alloit si ouvertement. Enfin , tous ceux qui étoient dans la chambre , poussèrent à bout Ragotin sur la sérénade , à la réserve de la Rancune , qui lui fit grace , ayant été honoré de l'honneur de sa confiance : & il y a apparence que cette belle raillerie de chien eût épuisé tous ceux qui étoient dans la chambre , si le Poëte , qui en son espece étoit aussi sot & aussi vain que Ragotin , & qui de tout tiroit matière de contenter sa vanité , n'eût rompu les chiens , en disant du ton d'un homme de condition , ou plutôt qui le fait à fausses

enseignes : A propos de sérénade, il me souvient qu'à mes nôces on m'en donna une quinzaine de jours de suite, qui étoit composée de plus de cent sortes d'instruments. Elle courut par tout le Marais; les plus galantes Dames de la Place royale l'adoptèrent; plusieurs galants s'en firent honneur, & elle donna même de la jalousie à une homme de condition, qui fit charger par ses gens ceux qui me la donnoient : mais ils n'y trouverent pas leur compte; car ils étoient tous de mon pays, braves gens, s'il en est au monde, & dont la plus grande partie avoient été Officiers dans un Régiment que je mis sur pied, quand les Communes de nos quartiers se souleverent. La Rancune, qui avoit contraint son naturel moqueur en faveur de Ragotin, n'eut pas la même bonté pour le Poëte, qu'il persécutoit continuellement. Il prit la parole, & dit au nourrisson des Muses : Votre sérénade, de la façon que vous nous la représentez, étoit plutôt un charivari, dont un homme de condition fut importuné,

& envoya la canaille de sa maison pour le faire taire ou pour le chasser plus loin. Ce qui me le fait croire encore davantage, c'est que votre femme est morte de vieillesse six mois après votre hymenée, pour parler en vos propres termes. Elle mourut pourtant du mal de mere, dit le Poëte. Dites plutôt de grand'mere, d'aïeul ou de bifaïeule, répondit la Rancune. Dès le regne d'Henri quatrieme, la mere ne lui faisoit plus de mal, ajouta-t-il, & pour vous montrer que j'en fais plus de nouvelles que vous-même, quoique vous la prôniez si souvent, je veux vous en apprendre une chose qui n'est jamais venue à votre connoissance. Dans la Cour de la Reine Marguerite.... Ce beau commencement d'histoire attira auprès de la Rancune tous ceux qui étoient dans la chambre, qui savoient bien qu'il avoit des mémoires contre tout le genre humain. Le Poëte, qui le redoutoit extrêmement, l'interrompit en lui disant : je gage cent pistoles que non. Ce défi de gager fait si à propos, fit rire

toute la compagnie, & le fit sortir de la chambre. C'étoit toujours ainsi par des gageures de sommes considérables, que le pauvre homme défendoit ses hyperboles quotidiennes, qui pouvoient bien monter chaque semaine à la somme de mille ou douze cent impertinences, sans y comprendre les menteries. La Rancune étoit le Contrôleur-général, tant de ses actions que de ses paroles; & l'ascendant qu'il avoit sur lui étoit si grand, que j'ose le comparer à celui du génie d'Auguste sur celui d'Antoine; cela s'entend, prix pour prix, & sans faire comparaison de deux Comédiens de campagne à deux Romains de ce calibre-là. La Rancune ayant donc commencé son compte, & ayant été interrompu par le Poète, comme je vous l'ai dit, chacun le pria instamment de l'achever: mais il s'en excusa, promettant de leur conter une autre fois la vie du Poète toute entière, & que celle de sa femme y seroit comprise. Il fut question de répéter la comédie qu'on devoit jouer le jour même

dans un tripot voisin. Il n'arriva rien de remarquable pendant la répétition. On joua après dîné, & on joua fort bien. Mademoiselle de l'Etoile y ravit tout le monde par sa beauté; Angélique eut des partisans pour elle; l'une & l'autre s'acquitterent de leur personnage à la satisfaction de tout le monde.

Destin & ses camarades firent aussi des merveilles, & ceux de l'assistance, qui avoient souvent entendu la comédie dans Paris, avouerent que les Comédiens du Roi n'eussent pas mieux représenté. Rago-
gotin ratifia de sa tête la donation qu'il avoit faite de son corps & de son ame à Mademoiselle de l'Etoile, passée pardevant la Rancune, qui lui promettoit tous les jours de la faire accepter à la Comédienne. Sans cette promesse, le désespoir eût bientôt fait un beau grand sujet d'histoire tragique d'un méchant petit Avocat. Je ne dirai point si les Comédiens plurent autant aux Dames du Mans que les Comédiennes avoient fait aux hommes: quand j'en saurois quelque chose,

je n'en dirois rien ; mais parce que l'homme le plus sage n'est pas quelquefois maître de sa langue , je finirai le présent chapitre , pour m'ôter tout sujet de tentation.

CHAPITRE XVII.

Le mauvais succès qu'eut la civilité de Ragotin.

Aussi-tôt que Destin eut quitté sa vieille broderie , & repris son habit de tous les jours , la Rappiniere le mena aux prisons de la ville , à cause que l'homme qu'ils avoient pris le jour que le Curé de Domfront fut enlevé , demandoit à lui parler. Cependant les Comédiens s'en retournerent en leur hôtellerie , avec un grand cortège de Manchoux. Ragotin s'étant trouvé auprès de Mademoiselle de la Caverne dans le temps qu'elle sortoit du jeu de paume où l'on avoit joué , lui présenta la main

pour la ramener , quoiqu'il eût mieux aimé rendre ce service-là à sa chere l'Etoile. Il en fit autant à Mademoiselle Angélique , tellement qu'il se trouva Ecuyer à droit & à gauche. Cette double civilité fut cause d'une triple incommodité ; car la Caverne qui avoit le haut de la rue , comme de raison , étoit pressée par Ragotin , pour qu'Angélique ne marchât point dans le ruisseau. De plus , le petit homme qui ne leur venoit qu'à la ceinture , tiroit si fort leurs mains en bas , qu'elles avoient bien de la peine à s'empêcher de tomber sur lui. Ce qui les incommodoit encore davantage , c'est qu'il se retournoit à tout moment pour regarder Mademoiselle de l'Etoile , qu'il entendoit parler derriere lui à deux godelureaux qui la ramenoient malgré elle. Les pauvres Comédiennes essayèrent souvent de se dégager les mains ; mais il tint toujours si ferme , qu'elles eussent autant aimé avoir les osselets. Elles le prièrent cent fois de ne prendre pas tant de peine. Il leur

leur répondit seulement , serviteur , c'étoit son compliment ordinaire , & leur ferra les mains encore plus fort. Il fallut donc prendre patience jusqu'à l'escalier de leur chambre , où elles espérèrent d'être remises en liberté ; mais Ragotin n'étoit pas homme à cela. En disant toujours serviteur , serviteur à tout ce qu'elles lui purent dire , il essaya premièrement de monter de front avec les Comédiennes : ce qui s'étant trouvé impossible , parce que l'escalier étoit trop étroit , la Caverne se mit le dos contre la muraille , & monta la première , tirant après soi Ragotin , qui tiroit après soi Angélique qui ne tiroit rien , & qui rioit comme une folle. Pour nouvelle incommodité , à quatre ou cinq degrés de leur chambre , ils trouverent un valet de l'hôte , chargé d'un sac d'avoine d'une pesanteur excessive , qui leur dit à grande peine , tant il étoit accablé de son fardeau , qu'ils eussent à descendre , parce qu'il ne pouvoit remonter chargé comme il étoit. Ragotin

voulut repliquer ; le valet jura tout net qu'il laisseroit tomber son sac sur eux. Ils défirent donc avec précipitation ce qu'ils avoient fait posément , sans que Ragotin voulût encore lâcher les mains des Comédiennes. Le valet , chargé d'avoine , les pressoit étrangement ; ce qui fut cause que Ragotin fit un faux pas , qui ne l'eût pas pourtant fait tomber , se tenant comme il faisoit aux mains des Comédiennes ; mais il s'attira sur le corps la Caverne , laquelle se soutenoit mieux que la fille , à cause de l'avantage du lieu. Elle tomba donc sur lui , & lui marcha sur l'estomac & sur le ventre , se donnant de la tête contre celle de sa fille si rudement , qu'elles en tomberent l'une & l'autre. Le valet , qui crut que tant de monde ne se releveroit pas si-tôt , & qui ne pouvoit plus supporter la pesanteur de son sac d'avoine , le déchargea enfin sur les degrés , jurant comme un valet d'hôtellerie. Le sac se délia ou se rompit par malheur. L'hôte y arriva qui pensa en-

rager contre les Comédiennes ; les Comédiennes enrageoient contre Ragotin , qui enrageoit plus que pas un de ceux qui enragerent , parce que Mademoiselle de l'Etoile , qui arriva en même temps , fut encore témoin de cette disgrâce , presque aussi fâcheuse que celle du chapeau qu'on lui avoit coupé avec des ciseaux quelques jours auparavant. La Caverne jura son grand serment que Ragotin ne la meneroit jamais , & montra à Mademoiselle de l'Etoile ses mains qui étoient toutes meurtries. La l'Etoile lui dit que Dieu l'avoit punie de lui avoir ravi M. Ragotin , qui l'avoit retenue devant la Comédie pour la ramener , & ajouta qu'elle étoit bien aise de ce qui étoit arrivé au petit homme , puisqu'il lui avoit manqué de parole. Il n'entendit rien de tout cela , car l'hôte parloit de lui faire payer le déchet de son avoine , ayant déjà pour le même sujet voulu battre son valet , qui appella Ragotin Avocat des causes perdues. Angélique lui fit la guerre à son tour ,

& lui reprocha qu'elle avoit été son pis-
aller. Enfin la fortune fit bien voir jus-
ques-là qu'elle ne prenoit encore nulle
part dans les promesses que la Rancune
avoit faites à Ragotin , de le rendre le
plus heureux amant de tout le pays du
Maine , à y comprendre même le Per-
che & le Laval. L'avoine fut ramassée ,
& les Comédiennes monterent dans leur
chambre l'une après l'autre , sans qu'il
leur arrivât aucun malheur. Ragotin
ne les y suivit point , & je n'ai pas bien
su où il alla. L'heure du souper vint ;
on soupa dans l'hôtellerie , chacun prit
parti après le souper , & Destin s'en-
ferma avec les Comédiennes pour con-
tinuer son histoire.



CHAPITRE XVIII.

*Suite de l'histoire de Destin & de la
l'Etoile.*

J'AI fait le précédent chapitre un peu court ; peut-être que celui-ci sera plus long : je n'en suis pourtant pas bien assuré ; nous l'allons voir. Destin se mit à sa place accoutumée , & reprit son histoire en cette sorte. Je m'en vais vous achever le plus succinctement que je pourrai , une vie qui ne vous a déjà ennuyées que trop long-temps. Verville m'étant venu voir , comme je vous l'ai dit , & n'ayant pu me persuader de retourner chez son pere , il me quitta fort affligé de ma résolution , à ce qu'il me parut , & s'en retourna chez lui , où quelque-temps après il se maria avec Mademoiselle de Saldagne , & Saint-Far en fit autant avec Mademoiselle de Léri. Elle étoit aussi spirituelle que Saint-

Far l'étoit peu ; & j'ai bien de la peine à m'imaginer comment deux esprits si disproportionnés se seront accordés ensemble. Cependant je me guéris entièrement ; & le généreux Monsieur de Saint-Sauveur ayant approuvé la résolution que j'avois prise de m'en aller hors du royaume, me donna de l'argent pour mon voyage, & Verville qui ne m'oublia point pour s'être marié, me fit présent d'un bon cheval & de cent pistolets. Je pris le chemin de Lyon pour retourner en Italie, à dessein de repasser par Rome ; & après y avoir vu ma Léonore pour la dernière fois, de m'aller faire tuer en Candie, pour n'être pas longtemps malheureux. A Nevers, je logeai dans une hôtellerie qui étoit proche de la rivière. Etant arrivé de bonne heure, & ne sachant à quoi me divertir en attendant le souper, j'allai me promener sur un grand pont de pierre qui traverse la rivière de Loire. Deux femmes s'y promenoient aussi, dont l'une, qui paroissoit être malade, s'appuyoit sur

l'autre , ayant bien de la peine à marcher. Je les saluai sans les regarder en passant auprès d'elles , & me promenai quelque temps sur le pont , songeant à ma malheureuse fortune , & plus souvent à mon amour. J'étois assez bien vêtu , comme il est nécessaire de l'être à ceux de qui la condition ne peut faire excuser un méchant habit. Quand je repassai auprès de ces femmes , j'entendis dire à demi-haut : pour moi , je croirois que ce seroit lui s'il n'étoit point mort. Je ne sais pourquoi je tournai la tête , n'ayant pas sujet de prendre ces paroles-là pour moi. On ne les avoit pourtant pas dites pour un autre. Je vis Mademoiselle de la Boissière , le visage fort pâle & défait , qui s'appuyoit sur sa fille Léonore. J'allai droit à elles , avec plus d'assurance que je n'eusse fait à Rome , m'étant beaucoup formé le corps & l'esprit durant le temps que j'avois demeuré à Paris. Je les trouvai si surprises & si effrayées , que je crois qu'elles se fussent mises en fuite , si Ma-

demoiselle de la Boissière eût pu courir ? Cela me surprit aussi. Je leur demandai par quelle heureuse rencontre je me trouvois avec les personnes du monde qui m'étoient les plus chères. Elles se rassurèrent à mes paroles. Mademoiselle de la Boissière me dit que je ne devois point trouver étrange si elles me regardoient avec quelque sorte d'étonnement ; que le Seigneur Stéphano leur avoit fait voir des lettres de l'un des Gentilshommes que j'accompagnois à Rome , par lesquelles on lui mandoit que j'avois été tué durant la guerre de Parme , & ajouta qu'elle étoit ravie de ce qu'une nouvelle qui l'avoit si fort affligée , ne se trouvoit pas véritable. Je lui répondis que la mort n'étoit pas le plus grand malheur qui pouvoit m'arriver , & que je m'en allois à Venise faire courir le même bruit avec plus de vérité. Elles s'attristèrent de ma résolution , & la mère me fit alors des caresses extraordinaires, dont je ne pouvois deviner la cause. Enfin j'appris d'elle-même ce

qui la rendoit si civile. Je pouvois encore lui rendre service , & l'état où elle se trouvoit ne lui permettoit pas de me mépriser & de me faire mauvais visage , comme elle avoit fait à Rome. Il leur étoit arrivé un malheur assez grand pour les mettre en peine. Ayant fait argent de tous leurs meubles , qui étoient fort beaux & en quantité , elles étoient parties de Rome avec une servante françoise qui les servoit il y avoit long-temps , & le Seigneur Stéphano leur avoit donné son valet , qui étoit Flamand comme lui , & qui vouloit retourner en son pays. Ce valet & cette servante s'aimoient à dessein de se marier ensemble , & leur amour n'étoit connu de personne. Mademoiselle de la Boissiere étant arrivée à Rouanne, se mit sur la riviere. A Nevers elle se trouva si mal , qu'elle ne put passer outre. Durant sa maladie, elle fut assez difficile à servir, & sa servante s'en acquitta fort mal, contre sa coutume. Un matin le valet & la servante ne se trouverent plus; & ce qu'il

y eut de plus fâcheux , l'argent de la pauvre Demoiselle disparut aussi. Le déplaisir qu'elle en eut augmenta sa maladie , & elle fut contrainte de s'arrêter à Nevers , pour attendre des nouvelles de Paris , d'où elle espéroit recevoir de quoi continuer son voyage. Mademoiselle de la Boissière m'apprit en peu de mots cette fâcheuse aventure. Je les ramenai en leur hôtellerie qui étoit aussi la mienne ; & après avoir été quelque temps avec elles , je me retirai en ma chambre pour les laisser souper. Pour moi je ne mangeai point , & je crus avoir été à table cinq ou six heures pour le moins. J'allai les voir aussi-tôt qu'elles m'eurent fait dire que je serois le bien venu. Je trouvai la mere au lit , & la fille me parut avec un visage aussi triste , que je l'avois trouvée gaie un moment auparavant. Sa mere étoit encore plus triste qu'elle , & je le devins aussi. Nous fûmes quelque temps à nous regarder sans rien dire. Enfin Mademoiselle de la Boissière me montra des

Lettres qu'elle avoit reçues de Paris , qui les rendoient sa fille & elle les personnes les plus affligées du monde. Elle m'apprit le sujet de son affliction avec une grande effusion de larmes ; & sa fille , que je vis pleurer aussi fort que sa mere , me toucha tellement , que je ne crus pas leur témoigner assez combien j'y étois sensible , quoique je leur offrisse tout ce qui dépendoit de moi , d'une façon à ne les point faire douter de ma franchise. Je ne sais pas encore ce qui vous afflige si fort , leur dis-je ; mais s'il ne faut que ma vie pour diminuer la peine où je vous vois , vous pouvez vous mettre l'esprit en repos. Dites-moi donc , Madame , ce qu'il faut que je fasse : j'ai de l'argent si vous en manquez ; j'ai du courage si vous avez des ennemis , & je ne prétends de tous les services que je vous offre , que la satisfaction de vous avoir servie. Mon visage & mes paroles leur firent si bien voir ce que j'avois dans l'ame , que leur grande affliction se modéra un peu. Mademoi-

selle de la Boissiere me lut une lettre , par laquelle une femme de ses amies lui mandoit , qu'une personne qu'elle ne nommoit point , & que je m'apperçus bien être le pere de Léonore , avoit eu ordre de se retirer de la Cour , & qu'il s'en étoit allé en Hollande. Ainsi la pauvre Demoiselle se trouvoit dans un pays inconnu , sans argent & sans espérance d'en avoir. Je lui offris de nouveau ce que j'avois , qui pouvoit monter à cinq cens écus , & lui dis que je la conduirois en Hollande , & au bout du monde , si elle y vouloit aller. Enfin , je l'assurai qu'elle avoit retrouvé en moi une personne qui la serviroit comme un valet , & de qui elle seroit aimée & respectée comme d'un fils. Je rougis extrêmement en prononçant le mot de fils ; mais je n'étois plus cet homme odieux à qui l'on avoit refusé la porte à Rome , & pour qui Leonore n'étoit pas visible ; & Mademoiselle de la Boissiere n'étoit plus pour moi une mere sévere. A toutes les offres que je lui fis , elle me répondit toujours que

Léonore

Leonore me seroit fort obligée. Tout se passoit au nom de Léonore , & vous eussiez dit que sa mère n'étoit plus qu'une suivante qui parloit pour sa maîtresse ; tant il est vrai que la plupart du monde ne considère les personnes que selon qu'elles leur sont utiles. Je les laissai fort consolées , & me retirai dans ma chambre le plus satisfait du monde.

Je passai la nuit fort agréablement , quoiqu'en veillant , ce qui me retint au lit assez tard , n'ayant commencé à dormir qu'à la pointe du jour. Léonore me parut ce jour-là habillée avec plus de soin qu'elle n'étoit le jour de devant , & elle put bien remarquer que je ne m'étois pas négligé. Je la menai à la messe sans sa mère , qui étoit encore trop foible. Nous dînâmes ensemble , & depuis ce temps-là nous ne fûmes plus qu'une même famille. Mademoiselle de la Boissière me témoignoît beaucoup de reconnaissance des services que je lui rendois , & me protestoît souvent qu'elle n'en mourroit pas ingrate. Je vendis mon

cheval ; & aussi-tôt que la malade fut assez forte , nous prîmes une cabane , & allâmes jusqu'à Orléans. Durant le temps que nous fûmes sur l'eau , je jouis de la conversation de Léonore , sans qu'une si grande félicité fût troublée par sa mere. Je trouvai des lumieres dans l'esprit de cette belle fille , aussi brillantes que celles de ses yeux : & le mien , dont peut-être elle avoit pu douter à Rome , ne lui déplut pas alors. Que vous dirai-je davantage ? Elle vint à m'aimer autant que je l'aimois ; & vous avez bien pu reconnoître depuis le temps que vous nous voyez l'un & l'autre, que cet amour réciproque n'est point encore diminué. Quoi ! interrompit Angélique , Mademoiselle de l'Etoile est donc Léonore ? Et qui donc , lui répondit Destin ? Mademoiselle de l'Etoile prit la parole , & dit que sa compagne avoit raison de douter qu'elle fût cette Léonore dont Destin avoit fait une beauté de roman. Ce n'est point par cette raison-là, répartit Angélique, mais c'est à cause que l'on

a toujours de la peine à croire une chose que l'on a beaucoup désirée. Mademoiselle de la Caverne dit qu'elle n'en avoit point douté, & ne voulut pas que ce discours allât plus avant, afin que Destin poursuivît son histoire, qu'il reprit ainsi. Nous arrivâmes à Orléans, où notre entrée fut si plaisante, que je vous en veux apprendre les particularités. Un tas de faquins qui attendent sur le port ceux qui viennent par eau pour porter leurs hardes, se jetterent en foule dans notre cabane. Ils se présentèrent plus de trente à se charger de deux ou trois petits paquets, que le moins fort d'entr'eux eût pu porter sous le bras. Si j'eusse été seul, je n'eusse pas peut-être été assez sage pour ne point m'emporter contre ces insolens. Huit d'entr'eux saisirent une petite cassette qui ne pesoit pas vingt livres, & ayant fait semblant d'avoir bien de la peine à la lever de terre, enfin ils la haussèrent au milieu d'eux par-dessus leurs têtes, chacun ne la soutenant que du bout du doigt. Toute la ca-

naïlle qui étoit sur le port se mit à rire, & nous fumes contraints d'en faire autant. J'étois pourtant tout rouge de honte d'avoir à traverser toute une ville avec tant d'appareil, car le reste de nos hardes, qu'un seul homme pouvoit porter, en occupa une vingtaine, & mes seuls pistolets furent portés par quatre hommes. Nous entrâmes en ville dans l'ordre que je vais vous dire. Huit grands pendards ivres, ou qui devoient l'être, portoient au milieu d'eux une petite cassette, comme je vous l'ai déjà dit. Mes pistolets suivoient l'un après l'autre, chacun porté par deux hommes. Mademoiselle de la Boissière, qui enrageoit aussi-bien que moi, alloit immédiatement après : elle étoit assise dans une grande chaise de paille soutenue sur deux grands bâtons de batelier, & portée par quatre hommes qui se relevoient les uns les autres, & qui lui disoient cent sottises en la portant. Le reste de nos hardes suivoit, qui étoit composé d'une petite valise, & d'un paquet cou-

vert de toile , que sept ou huit de ces coquins se jettoient l'un à l'autre durant le chemin , comme quand on joue au pot cassé. Je conduisois la queue du triomphe , tenant Léonore par la main , qui rioit si fort , qu'il falloit malgré moi que je prisse plaisir à cette friponerie. Durant notre marche , les passants s'arrêtoient dans les rues pour nous considérer , & le bruit que l'on y faisoit à cause de nous , attiroit tout le monde aux fenêtres. Enfin nous arrivâmes au Fauxbourg qui est du côté de Paris , suivi de force canaille , & nous logeâmes à l'enseigne des Empereurs. Je fis entrer mes Dames dans une salle basse , & menaçai ensuite ces coquins si furieusement , qu'ils furent trop aises de recevoir fort peu de chose que je leur donnai , l'hôte & l'hôtesse les ayant querellés. Mademoiselle de la Boissière , que la joie de n'être plus sans argent , avoit guérie plutôt qu'autre chose , se trouva assez forte pour aller en carrosse. Nous arrê tâmes trois places dans celui qui partoît le

lendemain , & en deux jours nous arrivâmes heureusement à Paris. En descendant à la maison des coches , je fis connoissance avec la Rancune qui étoit venu d'Orléans , aussi bien que nous , dans un coche qui accompagnoit notre carrosse. Il entendit que je demandois où étoit l'hôtellerie des coches de Calais ; il me dit qu'il y alloit à l'heure même , & que si nous n'avions pas de logis arrêté , il nous meneroit chez une femme de sa connoissance , qui avoit des chambres garnies , où nous serions fort commodément. Nous le crûmes , & nous nous en trouvâmes fort bien. Cette femme étoit veuve d'un homme qui avoit été toute sa vie , tantôt portier & tantôt décorateur d'une troupe de Comédiens , & qui même avoit tâché autrefois de réciter , & n'y avoit pas réussi. Ayant amassé quelque chose en servant les Comédiens , il s'étoit mêlé de tenir des chambres garnies , & de prendre des pensionnaires , & par-là s'étoit mis à son aise. Nous louâmes deux

chambres assez commodes. Mademoiselle de la Boissière fut confirmée dans les mauvaises nouvelles qu'elle avoit eues du pere de Léonore, & en apprit d'autres qu'elle nous cacha, qui l'affligèrent assez pour la faire retomber malade. Cela nous fit différer quelque temps notre voyage de Hollande, où elle avoit résolu que je la conduirois; & la Rancune, qui alloit y joindre une troupe de Comédiens, voulut bien nous attendre, après que je lui eus promis de le défrayer. Mademoiselle de la Boissière étoit souvent visitée par une de ses amies, qui avoit suivi en même-temps qu'elle la femme de l'Ambassadeur de France, à Rome, en qualité de femme de chambre, & qui avoit même été confidente pendant le temps qu'elle fut aimée du pere de Léonore. C'étoit d'elle qu'elle avoit appris l'éloignement de son prétendu mari, & nous en reçûmes plusieurs bons offices pendant le temps que nous fûmes à Paris. Je ne sortois que le moins souvent que je pouvois, de peur d'être

vu de quelqu'un de ma connoissance ; & je n'avois pas grand'peine à garder le logis , puisque j'étois avec Léonore , & que par les soins que je rendois à sa mere , je me mettois toujours de mieux en mieux dans son esprit. A la persuasion de cette femme dont je viens de vous parler , nous allâmes un jour nous promener à S. Cloud , pour faire prendre l'air à notre malade. Notre hôtesse fut de la partie , & la Rancune aussi. Nous prîmes un bateau , nous nous promenâmes dans les plus beaux jardins , & après avoir fait collation , la Rancune conduisit notre petite troupe vers notre bateau, tandis que je demeurai à compter dans un cabaret avec une hôtesse fort déraisonnable , qui me retint plus longtemps que je ne pensois. Je sortis d'entre ses mains au meilleur marché que je pus , & m'en retournai rejoindre ma compagnie. Mais je fus bien étonné de voir notre bateau fort avant dans la riviere , qui ramenoit mes gens à Paris sans moi , & sans me laisser même un

petit laquais qui portoit mon épée & mon manteau. Comme j'étois sur le bord de l'eau , bien en peine de savoir pourquoi on ne m'avoit pas attendu , j'entendis une grande rumeur dans un bateau , & m'en étant approché , je vis deux ou trois Gentilshommes , ou qui avoient l'air de l'être , qui vouloient battre un batelier , parce qu'il refusoit d'aller après notre bateau. J'entrai à tout hasard dans ce bateau dans le temps qu'il quittoit le bord , le batelier ayant eu peur d'être battu. Mais si j'avois été en peine de ce que ma compagnie m'avoit laissé à Saint Cloud , je ne fus pas moins embarrassé de voir que celui qui faisoit cette violence , étoit le même Saldagne , à qui j'avois tant sujet de vouloir du mal. Au moment que je le reconnus , il passa du bout du bateau où il étoit à celui où j'étois. Fort empêché de ma contenance , je lui cachai mon visage le mieux que je pus ; mais me trouvant si près de lui , qu'il étoit impossible qu'il ne me reconnût , & me

trouvant sans épée , je pris la résolution la plus désespérée du monde , dont la haine seule ne m'eût pas rendu capable , si la jalousie ne s'y fût pas mêlée. Je le saisis au corps dans l'instant qu'il me reconnut , & me jettai dans la rivière avec lui. Il ne put se prendre à moi , soit que ses gants l'en empêchassent , ou parce qu'il fut surpris. Jamais homme ne fut plus près de se noyer que lui. La plupart des bateaux allèrent à son secours , chacun croyant que nous étions tombés dans l'eau par quelque accident , & Saldagne seul sachant de quelle façon la chose étoit arrivée , n'étoit pas en état de s'en plaindre si-tôt , ou de faire courir après moi. Je regagnai donc le bord sans beaucoup de peine , n'ayant qu'un petit habit qui ne m'empêcha point de nager , & l'affaire valant bien la peine d'aller vite , je fus éloigné de Saint-Cloud , avant que Saldagne fût pêché. Si on eut bien de la peine à le sauver , je pense qu'on n'en eut pas moins à le croire , lorsqu'il déclara de quelle façon je m'é-

tois hasardé pour le perdre ; car je ne vois pas pourquoi il en auroit fait un secret. Je fis un grand tour pour regagner Paris , où je n'entrai que de nuit, sans avoir eu besoin de me faire sécher , le soleil & l'exercice violent que j'avois fait en courant , n'ayant laissé que fort peu d'humidité dans mes habits. Enfin je me revis avec ma chere Léonore , que je trouvai véritablement affligée. La Rancune & notre hôtesse eurent une extrême joie de me voir , aussi bien que Mademoiselle de la Boissière , qui , pour mieux faire croire que j'étois son fils à la Rancune & à notre hôtesse , avoit bien fait la mere affligée. Elle me fit des excuses en particulier de ce que l'on ne m'avoit pas attendu , & m'avoua que la peur qu'elle avoit eu de Saldagne , l'avoit empêchée de songer à moi , outre qu'à la réserve de la Racune , le reste de notre troupe n'eût fait que m'embarasser , si j'eusse eu prise avec Saldagne. J'appris alors qu'au sortir de l'hôtellerie , ou du cabaret où nous

avions mangé , ce galant homme les avoit suivies jusqu'au bateau, qu'il avoit prié fort incivilement Léonore de se démasquer , & que sa mere l'ayant reconnu pour le même homme qui avoit attenté la même chose à Rome , elle avoit regagné son bateau fort effrayée & l'avoir fait avancer dans la riviere sans m'attendre. Saldagne cependant avoit été joint par deux hommes de même trempe ; & après avoir quelque temps tenu conseil sur le bord de l'eau , il étoit entré avec eux dans le bateau , où je le trouvai menaçant le batelier pour le faire aller après Léonore. Cette aventure fut cause que je sortis encore moins que je n'avois fait. Mademoiselle de la Boissiere devint malade quelque temps après , la mélancolie y contribuant beaucoup ; & cela fut cause que nous passâmes à Paris une partie de l'hiver. Nous fûmes avertis qu'un Prélat Italien , qui revenoit d'Espagne , passoit en Flandres par Péronne. La Rancune eut assez de crédit pour nous faire com-
prendre

prendre dans son passe-port , en qualité de Comédiens. Un jour que nous allâmes chez ce Prélat Italien , qui étoit logé dans la rue de Seine , nous soupâmes par complaisance dans le faux-bourg Saint-Germain avec des Comédiens de la connoissance de la Rancune. Comme nous passions lui & moi sur le Pont-neuf , bien avant dans la nuit , nous fûmes attaqués par cinq ou six tire-lames. Je me défendis le mieux que je pus ; & pour la Rancune , je vous avoue qu'il fit tout ce qu'un homme de cœur pouvoit faire , & me sauva même la vie. Cela n'empêcha pas que je ne fusse saisi par ces voleurs , mon épée m'étant malheureusement tombée des mains. La Rancune qui se démêla vaillamment d'entr'eux , en fut quitte pour un méchant manteau. Pour moi j'y perdis tout à la réserve de mon habit : & ce qui pensa me désespérer , ils me prirent une boîte de portrait , dans laquelle celui du pere de Léonore étoit en émail , & dont Mademoiselle de la Boissiere

m'avoit prié de vendre les diamants. Je trouvai la Rancune chez un Chirurgien au bout du Pont-neuf. Il étoit blessé au bras & au visage , & moi je l'étois fort légèrement à la tête. Mademoiselle de la Boissière s'affligea fort de la perte de son portrait ; mais l'espérance d'en revoir bientôt l'original la consola. Enfin nous partîmes de Paris pour Péronne , de Péronne nous allâmes à Bruxelles , & de Bruxelles à la Haye. Le pere de Léonore en étoit parti quinze jours auparavant pour aller en Angleterre , où il étoit allé servir le Roi contre les Parlementaires. La mere de Léonore en fut si affligée , qu'elle en tomba malade , & en mourut. Elle me vit en mourant aussi affligé que si j'eusse été son fils. Elle me recommanda sa fille , & me fit promettre que je ne l'abandonnerois point , & que je ferois ce que je pourrois pour trouver son pere , & la lui remettre entre les mains. A quelque temps de-là je fus volé par un François de tout ce qui me restoit d'argent , & la

nécessité où je me trouvai avec Léonore, fut telle que nous prîmes parti dans votre troupe, qui nous reçut par l'entremise de la Rancune. Vous savez le reste de mes aventures. Elles ont été depuis ce temps-là communes avec les vôtres jusqu'à Tours, où je pense avoir vu encore le diable de Saldagne; & si je ne me trompe, je ne serai pas long-temps en ce pays sans le trouver; ce que je crains moins pour moi que pour Léonore, qui seroit abandonnée d'un serviteur fidele, si elle me perdoit, ou si quelque malheur me séparoit d'elle. Destin finit ainsi son histoire; & après avoir consolé quelque temps Mademoiselle de l'Eroile, que le souvenir de ses malheurs faisoit alors autant pleurer que si elle n'eût fait que commencer d'être malheureuse, il prit congé des Comédiennes, & s'alla coucher.



CHAPITRE XIX.

Quelques réflexions qui ne sont pas hors de propos. Nouvelle disgrâce de Ragotin, & autres choses, que vous lirez, s'il vous plaît.

L'AMOUR qui fait tout entreprendre aux jeunes, & tout oublier aux vieux : qui a été cause de la guerre de Troye, & de tant d'autres dont je ne veux pas prendre la peine de me ressouvenir, voulut alors faire voir dans la ville du Mans qu'il n'est pas moins redoutable dans une méchante hôtellerie, qu'en quelque autre lieu que ce soit. Il ne se contenta donc pas de Ragotin amoureux à perdre l'appétit ; il inspira cent mille desirs déréglés à la Rappiniere, qui en étoit fort susceptible, & rendit Roquebrune amoureux de la femme de l'Opérateur, ajoutant à sa vanité, bravoure & poésie, une quatrième folie, ou plutôt

lui faisant faire une double infidélité ; car il avoit parlé d'amour long-temps auparavant à la l'Etoile & à Angélique , qui lui avoient conseillé l'une & l'autre de ne prendre pas la peine de les aimer. Mais tout cela n'est rien auprès de ce que je vais vous dire. Il triompha aussi de l'insensibilité & de la misantropie de la Rancune , qui devint amoureux de l'Opératrice : & ainsi le Poète Roquebrune , pour ses péchés , & pour l'expiation des Livres réprouvés qu'il avoit mis en lumière , eut pour rival le plus méchant homme du monde. Cette Opératrice avoit nom Dona Inézilla-del-Prado , native de Malaga , & son mari , ou soi-disant tel , le Seigneur Ferdinando Ferdinandi , Gentilhomme Vénitien , natif de Caen en Normandie. Il y eut encore dans la même hôtellerie d'autres personnes atteintes du même mal , aussi dangereusement pour le moins que ceux dont je viens de vous révéler le secret ; mais nous vous les ferons connoître en temps & lieu. La Rappiniere étoit devenu amou-

reux de Mademoiselle de l'Etoile , en lui voyant représenter *Chimene* , & avoit fait dessein en même-temps de découvrir son mal à la Rancune , qu'il jugeoit capable de tout faire pour de l'argent. Le divin Roquebrune s'étoit imaginé la conquête d'une Espagnole digne de son courage. Pour la Rancune , je ne fais pas bien par quels charmes cette étrangere put se rendre capable d'aimer un homme qui haïssoit tout le monde. Ce vieux Comédien , devenu ame damnée avant le temps , je veux dire amoureux avant sa mort , étoit encore au lit , quand Ragotin , pressé de son amour , comme d'un mal de ventre , le vint trouver pour le prier de songer à son affaire , & d'avoir pitié de lui. La Rancune lui promit que le jour ne se passeroit pas qu'il ne lui eût rendu un service signalé auprès de sa maîtresse. La Rappiniere entra en même-temps dans la chambre de la Rancune , qui achevoit de s'habiller ; & l'ayant tiré à part , lui avoua son infirmité , & lui dit que s'il le pouvoit mettre dans les

bonnes graces de Mademoiselle de l'Etoile , il n'y avoit rien en sa puissance qu'il ne pût espérer de lui , jusqu'à une charge d'Archer & une sienne nièce en mariage , qui seroit son héritiere , parce qu'il n'avoit point d'enfans. Le fourbe lui promet encore plus qu'il n'avoit fait à Ragotin , dont cet avant - coureur du bourreau ne conçut pas de petites espérances. Roquebrune vint aussi consulter l'oracle : il étoit le plus incorrigible présomptueux qui soit jamais venu des bords de la Garonne , & il s'étoit imaginé que l'on croyoit tout ce qu'il disoit de sa maison , richesse , poésie & valeur , si bien qu'il ne s'offensoit point des persécutions & des rompemens de visière que lui faisoit continuellement la Rancune. Il croyoit que ce qu'il en faisoit , n'étoit que pour allonger la conversation ; outre qu'il entendoit la raillerie mieux qu'homme au monde , & la souffroit en Philosophe chrétien , lors même qu'elle alloit au solide. Il se croyoit donc admiré de tous les Comédiens , même

de la Rancune , qui avoit assez d'expérience pour n'admirer gueres de choses , & qui bien loin d'avoir bonne opinion de ce mâchelaurier , s'étoit instruit amplement de ce qu'il étoit , pour savoir si les Evêques & grands Seigneurs de son pays , qu'il citoit à tout moment comme ses parens , étoient véritablement des branches d'un arbre généalogique , que ce fou d'alliances & d'armoiries , aussi-bien que de beaucoup d'autres choses , avoit fait faire en vieux parchemin. Il fut bien fâché de trouver la Rancune en compagnie , quoique cela dût l'embarasser moins qu'un autre , ayant la mauvaise coutume de parler toujours aux oreilles des personnes , & de faire un secret de tout , & fort souvent de rien. Il tira donc la Rancune en particulier , & n'en fit point à deux fois , pour lui dire qu'il étoit bien en peine de savoir si la femme de l'Opérateur avoit beaucoup d'esprit , parce qu'il avoit aimé des femmes de toutes les nations , excepté des Espagnoles , & si elle valoit la peine qu'il

s'y amusât; qu'il ne seroit pas plus pauvre quand il lui auroit fait un présent de cent pistoles, qu'il offroit de gager à toutes rencontres, de la même façon qu'il faisoit toujours tomber à propos sa bonne maison. La Rancune lui dit qu'il ne connoissoit pas assez Dona Inézilla pour lui répondre de son esprit; qu'il s'étoit trouvé souvent avec son mari dans les meilleures villes du Royaume, où il vendoit du mithridate; & que pour s'informer de ce qu'il désiroit savoir, il n'y avoit qu'à lier conversation avec elle, puisqu'elle parloit François passablement. Roquebrune voulut lui confier sa généalogie en parchemin, pour faire valoir à l'Espagnole la splendeur de sa race; mais la Rancune lui dit que cela étoit meilleur à faire un Chevalier de Malthe, qu'à se faire aimer. Roquebrune là-dessus fit l'action d'un homme qui compte de l'argent en main, & dit à la Rancune: Vous savez bien quel homme je suis. Oui, oui, lui répondit la Rancune, je fais bien quel homme vous êtes

& quel homme vous ferez toute votre vie. Le Poëte s'en retourna comme il étoit venu , & la Rancune son rival & son confident tout ensemble , se rapprocha de la Rappiniere & de Ragotin , qui étoient rivaux aussi sans le savoir. Pour le vieux la Rancune , outre que l'on hait facilement ceux qui ont prétention sur ce que l'on destine pour soi , & que naturellement il haïssoit tout le monde , il avoit de plus toujours eu grande aversion pour le Poëte , qui sans doute ne la fit point cesser par cette confidence. La Rancune conçut donc le dessein à l'heure même de lui faire tous les plus méchans tours qu'il pourroit , à quoi son esprit de singe étoit fort propre. Pour ne perdre point de temps , il commença dès le jour même , par une insigne méchanceté , à lui emprunter de l'argent , dont il se fit habiller depuis les pieds jusqu'à la tête , & se donna du linge. Il avoit été mal-propre toute sa vie ; mais l'amour , qui fait de plus grands miracles , le rendit soigneux de sa personne sur la fin de ses

jours. Il prit du linge blanc plus souvent qu'il n'appartenoit à un vieux Comédien de campagne, & commença de se teindre & raser le poil si souvent, & avec tant de soin que ses camarades s'en aperçurent. Ce jour-là les Comédiens avoient été retenus, pour représenter une Comédie chez un des plus riches Bourgeois de la ville, qui faisoit un grand festin, & donnoit le bal aux nêces d'une Demoiselle de ses parentes, dont il étoit tuteur. L'assemblée se faisoit dans une maison des plus belles du pays, qu'il avoit quelque part à une lieue de la ville, je n'ai pas bien su de quel côté. Le décorateur des Comédiens & un Menuisier y étoient allés dès le matin, pour dresser un théâtre. Toute la troupe s'y en fut en deux carosses, & partit du Mans sur les dix heures du matin, pour arriver à l'heure du dîner, où ils devoient jouer la Comédie. L'Espagnole Dona Inézilla fut de la partie, aux prières des Comédiens & de la Rancune. Ragotin, qui en fut averti, alla attendre le carosse dans une

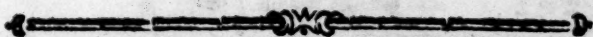
hôtellerie qui étoit au bout du faux-bourg , & attacha un beau cheval qu'il avoit emprunté , aux grilles d'une salle basse qui répondoit sur la rue. A peine se mettoit-il à table pour dîner , qu'on l'avertit que les carosses approchoient. Il vola à son cheval sur les aîles de son amour , une grande épée à son côté , & une carabine en bandouliere. Il n'a jamais voulu déclarer pourquoi il alloit à une nôce avec une si grande quantité d'armes offensives , & la Rancune même son cher confident , ne l'a pu savoir. Quand il eut détaché la bride de son cheval , les carosses se trouverent si près de lui , qu'il n'eut pas le temps de chercher de l'avantage pour s'ériger en petit S. Georges. Comme il n'étoit pas fort bon écuyer , & qu'il ne s'étoit pas préparé à montrer sa disposition devant tant de monde , il s'en acquitta de fort mauvaise grace , le cheval étant aussi haut de jambes qu'il en étoit court. Il se guinda pourtant vaillamment sur l'étrier , porta la jambe droite de l'autre côté de la selle , mais les sangles
qui

qui étoient un peu lâches, nuisirent beaucoup au petit homme ; car la selle tourna sur le cheval, quand il pensa monter dessus. Tout alloit pourtant assez bien jusques-là ; mais la maudite carabine qu'il portoit en bandouliere, & qui lui pendoit au col comme un collier, s'étoit mise malheureusement entre ses jambes sans qu'il s'en apperçût, tellement qu'il s'en falloit beaucoup que son cul ne touchât au siege de la selle, qui n'étoit pas fort rase, & que la carabine traversoit depuis le pommeau jusqu'à la croupiere. Ainsi il ne se trouva pas à son aise, & ne put pas seulement toucher les étriers du bout du pied. Là-dessus les éperons qui armoient ses jambes courtes, se firent sentir au cheval dans un endroit où jamais éperon n'avoit touché. Cela le fit partir plus gaiement qu'il n'étoit nécessaire à un petit homme, qui ne posoit que sur une carabine. Il serra les jambes ; le cheval leva le derriere, & Rago-tin, suivant la pente naturelle des corps pesans, se trouva sur le col du cheval,

& s'y froissa le nez; le cheval ayant levé la tête par une furieuse saccade que l'imprudent lui donna : mais pensant réparer sa faute , il lui lâcha la bride. Le cheval en sauta , ce qui fit franchir au cul du patient toute l'étendue de la selle , & le mit sur la croupe , toujours la carabine entre les jambes. Le cheval qui n'étoit pas accoutumé d'y porter quelque chose , fit une croupade qui remit Ragotin en selle. Le méchant Ecuyer referra les jambes , & le cheval releva le cul encore plus fort; & alors le malheureux se trouva le pommeau entre les fesses , où nous le laisserons comme sur un pivot , pour nous reposer un peu ; car , sur mon honneur , cette description m'a plus coûté que le reste du Livre , & encore n'en suis-je pas trop satisfait.

Fin de la premiere Partie.





T A B L E

D E L A

PREMIERE PARTIE

DU ROMAN COMIQUE.

<i>AU COADJUTEUR, c'est tout dire,</i>	Page 3
<i>Portrait de M. Scarron , fait par lui-même. Au Lecteur qui ne m'a jamais vu ,</i>	7
<i>Testament de M. Scarron , en Vers Burlesques ,</i>	12
<i>Testament ,</i>	13
<i>Codicille ,</i>	18
<i>Epitaphe de M. Scarron ,</i>	19
<i>Sur le portrait dudit sieur Scarron , ibid.</i>	
<i>Sur le même portrait ,</i>	20
<i>Chap. I. Une troupe de Comédiens arrive dans la ville du Mans ,</i>	21

- II. *Quel homme étoit le sieur de la Rappiniere ,* 26
- III. *Déplorable succès qu'eut la Comédie ,* 30
- IV. *Dans lequel on continue de parler du sieur de la Rappiniere , & ce qui arriva la nuit en sa maison ,* 36
- V. *Qui ne contient pas grand'chose ,* 41
- VI. *L'aventure du pot-de-chambre. La mauvaise nuit que la Rancune donna à l'hôtellerie. L'arrivée d'une partie de la Troupe. Mort de Doguin , & autres choses semblables ,* 49
- VII. *L'aventure des Brancards ,* 58
- VIII. *Dans lequel on verra plusieurs choses nécessaires à savoir pour l'intelligence du présent Livre ,* 64
- IX. *Histoire de l'Amante invisible ,* 70
- X. *Comment Ragotin eut un coup de busc sur les doigts ,* 106
- XI. *Qui contient ce que vous verrez , si vous prenez la peine de le lire ,* 116
- XII. *Combat de nuit ,* 125
- XIII. *Plus long que le précédent. Histoire de Destin & de Mademoiselle de l'Etoile ,* 138

XIV. *Enlèvement du Curé de Domfront,*
176

XV. *Arrivée d'un Opérateur dans l'hôtellerie... Suite de l'Histoire de Destin & de la l'Etoile. Sérénade.* 186

XVI. *Ouverture du théâtre, & autres choses qui ne sont pas de moindre conséquence,* 244

XVII. *Mauvais succès qu'eut la civilité de Ragotin,* 251

XVIII. *Suite de l'Histoire de Destin & de la l'Etoile,* 257

XIX. *Quelques réflexions qui ne sont pas hors de propos. Nouvelle disgrâce de Ragotin, & autres choses que vous lirez, s'il vous plaît,* 280

Fin de la Table de la premiere Partie.